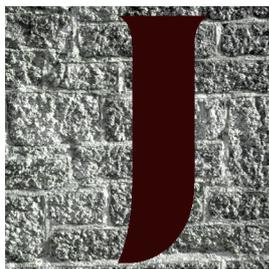


XXI



JE SUIS SORTI EN PLEINE NUIT de ma cellule. Dans les couloirs, régnait une obscurité complète. La lumière de ma lampe s'était éteinte sous la pression aqueuse de l'air.

J'ai entendu les cavernes ronflements des gardiens, et les sifflements frémissants du vent du nord sous les dômes majestueux de cette caverne pleine de miasmes.

J'ai poursuivi mon chemin, collé aux arcades. Mes pieds glissaient sur les parquets fangeux, mes mains étaient gelées par les murs froids et gras, tandis qu'une douleur glaciale, une angoisse indescriptible s'insinuait dans ma poitrine.

Je me suis appuyé aux volets de la cellule qui avait servi d'oratoire aux condamnés, et j'ai imaginé toutes les épouvantes de nature à allumer dans mon esprit une flamme fébrile.

Et le vent, en raclant les grilles à l'extérieur, était comme le gémissement de tous les suppliciés, réunis en un seul gémissement.

Et j'ai poursuivi mon chemin, en retenant ma respiration, afin que le moindre son de cette infernale et mystérieuse harmonie se tût dans mon âme.

Je ne sais combien de temps j'ai vécu dans ces ténèbres, ni combien de fois les hurlements des sentinelles ont retenti sous ces voûtes profondes.

Tout à coup, un gémissement long comme le cri que pousse le supplicié en râlant durant les interminables moments où il se trouve entre les mains du bourreau, me réveilla de cette sépulcrale léthargie.

C'était une voix de femme, si ce n'était pas un ange de l'agonie qui venait ainsi gémir sur cette terre, avec les notes des cantiques du Ciel.

Des accords musicaux l'accompagnaient, plaintifs comme ceux d'une harpe, d'une infinie douceur comme les extatiques mélodies des saints dont l'âme se fond dans la béatitude de l'au-delà.

Et j'ai poursuivi mon chemin, parce que ces sons plaintifs et cette musique poignante venaient de la direction où clignotait une lampe.

Je me suis retrouvé face à une porte cintrée de fer, et bâclée par un verrou qui ressemblait à un gros levier suspendu à deux anneaux.

Et cette porte s'est ouverte de part en part, et les échos ne perçurent pas le léger grincement de ses gonds.

Je me trouvais devant l'infirmerie des prisonniers. J'ai collé mon visage à la lucarne de la porte qui les séparait de l'endroit où j'étais posté, et il en émanait des bouffées pestilentielles, à lever le cœur, qui frappaient mon crâne avec les coups sourds du va-et-vient d'une barre de fer.

Et je suis resté immobile face à ce soupirail d'où sourdait la mort, comme si j'allais demander à ceux qui se tordaient de douleur mon agonie.

J'ai attentivement regardé, et j'ai vu.

En haut d'un long couloir, était dressée une énorme croix avec une statue de Jésus-Christ. Le rouge éclatant de ses plaies luisait dans la pénombre de sa lampe. À côté de la croix, il y avait deux pots de fleurs fanées, tuées par l'haleine mortelle des malades.

Et j'ai entendu le gémissement rauque d'un agonisant qui halète. Pas un prêtre, aucune voix humaine, pas la moindre consolation d'un ami ou d'un ennemi compatissant.

Et j'ai entendu blasphémer un autre agonisant, qui agitait ses bras, et fusillait du regard le faible éclat de la lueur dont les rayons mouraient au pied de son grabat, comme si les espoirs du mourant devaient mourir avec eux.

J'ai attendu, et j'ai vu le premier expirer. J'ai fui la vision effroyable du second, parce que mes poumons étaient déchirés par cette atmosphère toxique.

J'ai posé les yeux sur les plaies de Jésus, et j'ai dit :

"Ô Christ ! Ton code est vieux de mille huit cent soixante ans ! La justice humaine se puise à tes divins préceptes ! Contemple de ta croix, fils de Dieu, ces hommes qui te maudissent, parce que personne ne leur apprend que la justice qui les tue de cette façon n'est pas ton

œuvre, Seigneur de Tibériade, du Cédron, du publicain, de l'adultère, de Dimas et de Madeleine."

La voix des anges avec leurs accords de harpe a de nouveau filtré dans mes oreilles.

J'ai tourné ma tête vers les ténèbres voisines, je les ai explorées à tâtons, jusqu'à trouver la froideur d'un solide verrou.

La porte s'est ouverte de part en part, et le chant gémissant m'est parvenu en ondes d'un air infect avec des exhalaisons cadavériques.

C'était l'infirmerie des prisonnières.

Il n'y avait pas là de Christ, ni de lampe, ni de symbole de piété. Tout symbolisait la mort sans espérance, parce que les ténèbres du tombeau ne sont pas plus impénétrables.

J'ai marché entre deux rangées de grabats, que je devinais aux ronflements sonores de certaines détenues, aux gémissements d'autres.

Au bout de ce corridor se trouvait une autre porte par les fentes de laquelle luisaient des bandes de lumière bleue qui semblaient filtrer des interstices d'antiques sépulcres.

Je ne sais quelle transformation s'est produite en mon âme, parce que de l'intérieur de cet ergastule jaillirent des splendeurs à grands flots ; et, entre deux vagues d'une lumière aussi vive qu'un éclair, j'ai vu deux anges dans leur enveloppe éthérée, qui avaient l'air accablé.

L'un des deux était l'ANGE DU MALHEUR, et tenait dans ses mains une guirlande d'épine ; l'autre était l'ANGE DE LA PATIENCE, et tenait dans ses mains une urne de larmes.

Des chants tristes, et de célestes accents de harpe parvenaient de là, tout près, sans que mes yeux pussent voir les lèvres d'où sortaient ces soupirs, ni les doigts qui pinçaient les cordes.

"Viens !" m'ont dit ces deux anges.

Ils ont pris, sur une pauvre paillasse à même le sol, un bel enfant de trois ans, et m'ont dit :

"Nous l'avons demandée pour nos frères au Ciel ; mais sa mère pleure entre nos mains, et nous demande de pires tourments pour mieux mériter la vie de son fils."

J'allais donner un baiser à ce petit enfant, et l'ange du malheur l'a éloigné de mes lèvres en criant :

"Ne lui communique pas le virus de ton malheur. Tes lèvres sont gluantes de la coupe du crime. Laisse-le dormir : il vit dans sa patrie, et entend les joies du Ciel."

L'ange qui avait parlé ainsi m'a serré contre son cœur dans un transport amer, et m'a dit :

"Quel amour ai-je éprouvé pour toi ! Quel spectacle vais-je t'offrir pour te donner une preuve suprême de mon grand amour !"

Un voile de ténèbres s'est alors déchiré au bout d'une lugubre passerelle, le long duquel les anges me guidaient, sans émettre de lumière dans l'obscurité environnante.

Et j'ai vu une femme assise à un piano sur lequel tombaient les gouttes qui suintaient des voûtes. Elle appuyait sur les touches et plongeait son regard dans les recoins obscurs de sa caverne.

L'ange du malheur a posé une main sur son sein, et elle s'est mise à pleurer.

L'ange de la patience, en recueillant ses larmes dans son urne, lui a posé la main sur le front et souri :

Un ange avait dit : SOUFFRE.

Et l'autre ange avait dit : ATTENDS.

Et le cantique un instant interrompu reprit : et ces lèvres prononçaient ces mots qui pénétraient dans ma mémoire avec un burin de feu :

"Ô mon enfance ! Ô mon doux amour des fleurs et du ciel étoilé !

"Ô mes sœurs, colombes enfuies, quelle compassion n'avez-vous pas montrée pour moi au Ciel !

"Ô ma mère, qui m'as donné ta dernière bénédiction et tes dernières larmes !

"Ô mon père, qui trouvais ce monde indigne de ta fille chérie !

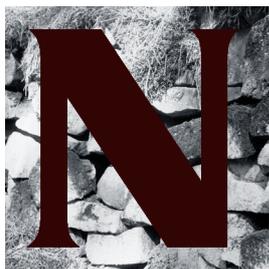
"Descendez, larves chéries, et donnez-moi un pli de votre linceul, que j'essuie mes larmes !

"Venez, mes sœurs, et prenez de ma couronne ensanglantée quelques épines ; allez rejoindre Dieu avec elles afin de lui demander de nous prendre en pitié !

"Venez à mon tombeau, si mon ignominie ne vous rebute pas. Venez, cœurs virginaux de mes sœurs, et aidez-moi à me souvenir de ma jeunesse ! Emmenez-moi au berceau de mes petits frères morts, et donnez-moi des fleurs pour les couronner au Ciel !"

Elle s'est tue, puis elle a approché de son sein ses mains gelées en murmurant :
 – Quel froid, mon Dieu !
 Et l'ange du malheur a pris ses mains dans les siennes en lui disant :
 – Réchauffe-toi à l'incendie qui te dévore les poumons. Crache sur elles un flot de ton sang, qui brûle comme la lave d'un volcan.
 Et la martyre s'est remise à chanter.
 Sa voix était déjà différente, et l'accompagnement musical d'une terrible âpreté.
 Mon cœur s'est fendu parce que voici ce qu'elle disait :
 "Mon innocence s'est enfuie ainsi que ma beauté, et l'on a mis l'une et l'autre à l'encan.
 "Et quand je demandais qu'on me laissât un printemps de plus pour pleurer sur mes fleurs, l'on m'a donné l'ordre de mettre mon cœur sous un coffre de fer embrasé, plein d'or et de larmes.
 "Et quand je m'affaissais sous l'effet de la honte face à moi-même, trop lâche pour me rebeller contre les abus de pouvoir de mes parents, l'on me relevait de mon abattement d'un coup de pied, ou l'on me brûlait les joues avec des gifles pour mettre rapidement un terme à mes larmes, et pour que l'homme qui m'avait achetée ne les vît pas.
 À cet endroit, son chant était un épanchement de sanglots répétés, et ses mains couraient vertigineusement sur le clavier, comme si sur chaque touche flamboyait une langue de lumière.
 Et l'ange de la patience lui a posé la main sur le front et lui a fermé les lèvres. Les larmes ont jailli à grands flots et se sont déversées dans l'urne qui les vaporisait en parfums vers Dieu.
 Elle a de nouveau rapproché ses mains de son sein en murmurant :
 "Quel froid, mon Dieu !"
 Et je l'ai vue se lever, sereine, mais raide comme les fantômes de Macpherson.
 Elle a marché le long du sinistre couloir, et s'est agenouillée sur le sol, elle s'est penchée sur son enfant qui dormait, souriait, et murmurait des mots qu'elle semblait comprendre.
 Puis elle a ouvert la fenêtre, et appuyé à un barreau de fer son front en feu.
 L'horizon rougeoyait sur la mer comme les toits d'une ville en flammes.
 Et le vent venait lui rafraîchir le front, éteindre en son sein les bouillonnements de son sang brûlant.
 Mais elle soufflait sur ses mains en disant :
 "Quel froid, mon Dieu !"
 Elle est brusquement revenue vers les ombres de son antre en murmurant :
 "Si je pouvais dormir !..."
 L'ange du malheur lui a dit alors en lui prenant la main :
 "Voici ta paillasse sur ces planches, et la couverture de la charité pour te couvrir."
 Elle s'est couchée, elle a rapproché de son menton convulsif le bord de couverture.
 J'ai vu l'ange de la patience s'asseoir à son chevet et lui dire :
 – Dors.
 Et elle s'est endormie, enveloppée dans une colonne de lumière qui perçait les voûtes, et touchait les profondeurs des cieux.
 Je l'ai vue endormie et j'ai dit à l'ange de la patience :
 – Ces lèvres sourient !?... Quelle vision lui a donnée le Seigneur qui t'a envoyé à elle ?!
 – Elle voit les âmes de ses sœurs qui descendent par la colonne lumineuse pour la consoler, répondit l'ange.
 Et je me suis agenouillé à côté d'elle.

 Les verrous craquent dans leurs anneaux de fer. Je me réveille. Je vois le jour dans ma cellule !
 C'était un rêve ! Mais quel rêve effrayant et magnifique j'ai eu là !
 Tant mieux, mon Dieu ! Qu'elle serait laide, votre création, si, sous votre trône, il pouvait exister un malheur semblable à celui de la femme de ma vision.
 Béni sois-tu, geôlier qui m'as réveillé de ce cauchemar où je versais par compassion pour cette martyre des larmes que je n'avais pas pour mes douleurs.



OUS NE VOULONS PLUS entendre parler de rêves ! Revenons à des réalités pleines d'ulcères. Profondément plantées dans la chair vive, bien exposées dans des galeries de tableaux peignant la vie, l'homme, la perfection, l'œuvre telle qu'elle était au dernier jour, après lequel Jehovah, voyant que son ouvrage était parfait, se reposa.

C'est moi qui ne me lasse pas de mettre en pleine lumière ces échantillons de perfection qui restent à l'ombre de leurs antres comme s'ils n'y étaient pas eux-mêmes par la grâce de Dieu qui les a paternellement créés.

Il y a un homme qui occupe une place particulière dans mes biographies : M.A. de A. d'A.S., morgado de R***, naturel d'Entre-Ambos-os-Rios.

Je ne sais à l'arbre de quel roi goth s'embrancher le rameau des Sodrés, dont le représentant se trouve là, à la Relação, et s'en ira de là se fondre dans les sables africains, comme le mince filet d'eau subsistant d'un torrent qui a franchi orgueilleusement les siècles.

Le morgado de R***, fils et petit-fils de fidalgos dépensiers et braves, a été fidèle à la tradition et à leur exemple, distribuant force coups, et dissipant à tout-va son patrimoine déjà bien entamé et blessé à mort.

Il semble avoir quarante-cinq ans. Il est de faible constitution et ne dément pas les races épurées par la délicatesse de ses formes. Les traits sont fins et sympathiques. L'air, les manières, ce composé de riens qui dénote des relations avec la bonne société, il ne les a pas. Il dégage un fumet montagnard, et l'on sent tout de suite l'homme aux mœurs campagnardes, qui fréquente la canaille.

La jeunesse du morgado a été orageuse, pleine de désordres dans les foires, où il ne se vantait pas de son audace un bâton à la main, mais de sa dextérité à presser la détente de ses pistolets, les fidèles compagnons de ses fontes.

Il épousa très jeune une dame apparentée à l'une des principales familles de Porto. Ce fut un mariage sous contrat, un martyre pour la jeune fille sacrifiée. Les familles de la région furent effarées d'une telle union, et plaignirent la victime, avant même qu'elle implorât que la société la prît en pitié, pour soulager des chagrins secrets.

Le morgado n'en devint pas meilleur, mais pire, entretenant des liaisons adultérines avec différentes créatures vénales, ou peut-être effrayées par ses rancœurs dédaigneuses.

Le sieur S*** avait installé dans l'un de ses domaines une de ses concubines préférées, lui offrant une situation et des privilèges qu'il a refusés à son épouse. Il y faisait des séjours et y goûtait les joies d'un amour familial qui le rebutait quand c'était sa propre famille qui le lui manifestait. Le plus clair des produits de ses labours passait dans la maison de cette femme d'une naissance et d'un caractère vils qui permettait que l'on fustigeât cette sainte épouse, sans en aimer le mari.

Aux premiers temps de son mariage, monsieur S*** fut inculpé d'un homicide mais vainquit par son argent la vindicte de sa partie. Ce succès lui valut une réputation d'impunité devant la justice, et la fierté impunie de vaincre par la terreur.

En vingt ans, le morgado gagna la réputation d'avoir commis toutes les ignominies. Aux alentours de son manoir on le craignait à l'instar d'un brigand, une accusation jamais appuyée par des dépositions. Cette hypothèse était peut-être fondée sur le fait qu'il avait dilapidé tout son patrimoine, et continuait de posséder de bons chevaux, et de consacrer de l'argent à la satisfaction de caprices spendieux.

Quand on le vit par contre, tondu jusqu'à l'os, solliciter des prêts qu'il ne pourrait rembourser à des parents et à des amis, la terreur qu'il inspirait se transforma en mépris, et l'on fut heureux de pouvoir se venger.

Mais le morgado de R*** n'était pas un homme à se laisser entamer, dans sa sauvagerie instinctive, par un accident tel que la pauvreté, qui n'abat que les courages factices, et les âmes irrémédiablement basses.

Ses compatriotes racontent qu'un jour où il était pressé, en des termes violents, par un créancier de la payer, le morgado le paya en argent, et dit : "Tu vas maintenant recevoir les intérêts en plomb." Sur quoi, il pratiqua d'une balle dans sa tête une large ouverture par où sa vie s'échappa... C'est le recteur de la paroisse de monsieur le morgado qui me l'a raconté, horrifié par cet acte, et je vous rapporte ce fait de la sorte, pour l'édification des usuriers qui pourraient être contrariés qu'on leur verse leur pourcentage dans cette monnaie.

L'on raconte qu'un autre créancier a subi le même sort. Mais j'hésite à croire tous les bruits qui courent sur un homme solidement enchaîné.

Le morgado était il y a deux ans tombé dans la plus extrême pauvreté. Les récoltes de ses propriétés réduites à presque rien et laissées à l'abandon ne suffisaient pas à passer le deuxième mois de l'hiver. Il n'y avait pas chez lui le moindre drap, ni un lit décent pour sa malheureuse épouse. Les plus grandes familles lui donnaient, par charité, de la nourriture et du linge ; et cette femme irréprochable partageait son pain et ses couvertures avec la mère des enfants de son mari, enlevant aux siens ce qu'elle pouvait dissimuler à leurs larmes suppliantes.

Cette femme a un parent au Brésil. La nouvelle y est parvenue de sa pauvreté. Aussitôt, son cousin, qui avait été pauvre et s'était enrichi en travaillant, lui donna une mensualité de douze mille réis, qu'elle remettait intégralement à son mari, comme elle continue de le faire dans sa prison.

Les deux familles du morgado n'avaient pratiquement que ces miettes pour subsister, quand il ne se présentait pas une occasion de tromper quelque imprudent en lui faisant croire qu'il possédait des biens hypothécables.

Ne pouvant plus supporter les déceptions et les insultes, le morgado se réfugia au sein de sa famille comme quelqu'un qui n'avait pas d'autre refuge. Mais les femmes et les enfants qui lui offraient le calme et le repos, ce n'était pas la martyre, ni ses enfants en guenilles. Le spectacle d'une dame d'illustre naissance et noblement éduquée redoublait son agacement. Trois enfants sans éducation, sans amour, incapables de lui procurer les joies qui apaisent les tristesses d'un père, exacerbèrent son dégoût, c'était comme un poignant reproche. Le morgado les fuyait, elle et eux, et c'est dans le stupide bien-être de la femme prospère par rapport à ce qu'elle avait été, et d'enfants affectueux parce qu'ils avaient été chéris, que l'amant et le père se soulageait de ses rancœurs, et se sentait, si on peut le dire, le cœur pénétré de bonté. C'est qu'à coup sûr les fleurs agréables à regarder s'épanouissent dans d'infestes lagunes ; par moments, la vertu dispense sa lumière dans les obscurités du vice.

De ces trois enfants, l'aînée était une jeune fille de vingt ans, une brune aux yeux noirs, solidement bâtie, indiscutablement à même d'inspirer de l'amour à quelqu'un qui sache discerner le beau hors des moules pédagogiques que l'art nous abandonne. Elle n'était pas raphaëlique, et ne demandait pas à ce qu'on la comparât aux personnages de Murillo et du Tintoret. C'était une figure portugaise conforme à la loi, la crème des *Minhotas*, qui n'avait pas bruni au soleil de l'Arabie ; mais qui devait sûrement renfermer en elle des tempêtes brûlantes comme celles du simoun.

Son père avait pour elle la plus haute estime, et la tenait pour pure, et pure d'une *virginité impénétrable*, comme dit l'oratorien Bernardes à propos des grandes saintes.

Cette conviction était illusoire.

Maria s'était brûlée dès ses seize ans, comme un papillon fou, à la première flamme qu'elle avait vue dans les yeux d'un homme. Elle avait été trahie, mais, même trahie, elle s'en était gaillardement sortie avec la leçon qu'elle avait administrée à son séducteur !

Allait-elle se plaindre à son père ?

Le surprendre aux Bains ?

Publier son déshonneur pour que le monde forçât par de retentissantes représentations le perfide à l'épouser ? Une démarche vulgaire pour cette fille qui avait la distinction qui accompagne les suprêmes disgrâces.

Un jour, après de longues nuits d'angoisse sans le voir, convaincue d'avoir été abandonnée, elle sortit de chez elle sous un déguisement, et franchit seule les deux collines qui les séparaient.

Elle s'assit devant le portail de son bien-aimé, qui l'était encore, et réfléchit. c'était la première fois qu'elle se sentait femme. Elle avait un poignard contre son sein, et le fer

commençait à entamer ses chairs. Son cœur battait la chamade contre cet instrument de mort ; mais la vipère de la vengeance, exaspérée par ses regrets, altérait son esprit submergé par des vagues de rage.

Elle roulait de sombres pensées quand le garçon arriva, le chéri d'autres filles. Il comptait peut-être, dans son infâme vanité, le nombre de ses triomphales campagnes.

Maria se leva devant lui, et lui demanda pourquoi il ne venait pas la voir, sachant qu'il était attendu.

Pour un amant qu'on ennuie, de telles questions sont des vagues de remords qui se brisent sur la victime.

Il répondit ironiquement parce que la surprise ne lui avait pas laissé le temps d'improviser un mensonge. Poussé dans ses derniers retranchements, il joua les graves conseillers, lui vantant les avantages de la résignation et du bon-sens.

Maria ne pleura pas, ni ne rendit par des prières son déshonneur plus laid et plus méprisable.

Elle prit son poignard qu'elle n'avait plus qu'à sortir de sa poitrine, une fois les reproches épuisés.

Son geste fit sourire son amant, et elle, poussée à bout par cette attitude moqueuse, elle posa la pointe de son poignard contre sa poitrine, et l'enfonça.

Ça ne lui servit à rien d'essayer de le dévier avec le bras. La lame avait pénétré profondément, et les jambes du blessé fléchirent, comme si le coup l'avait foudroyé.

Maria reprit, impavide, le chemin de sa maison. Elle entra dans sa chambre sans qu'on s'en aperçût et elle avoue qu'elle a lavé de ses larmes les taches de sang sur le poignard.

Le surlendemain, on racontait l'événement. L'homme était gravement blessé ; mais l'on pouvait espérer le sauver. Personne ne savait qui l'avait blessé, pas même lui. Le bruit courait qu'une silhouette, en passant auprès de lui, lui avait donné un coup de couteau.

La convalescence fut longue ; et, cependant, Maria maigrissait, s'isolait de tous, parlait de mourir, et priait de temps en temps avec peu de foi, et sans en être soulagée.

Le blessé se remit et disparut de la région. Était-ce la honte et la peur qui lui avaient donné des ailes ? Il est le seul à le savoir, et qu'il le dise, s'il veut, à son retour d'Amérique.

Les ténèbres s'épaissirent dans l'âme du morgado de R*** quand il vit à l'article de la mort sa fille, celle qu'il aimait le plus, la première qui lui avait souri, et pour qui il aurait tué un homme, s'il avait eu un bout de pain refusé à sa faim.

Il devina une malheureuse affaire d'amour, et la pressa de la lui raconter, en promettant de la venger.

Mais elle lui disait en souriant :

– C'est moi qui me vengerai, mon père...

Ce père soupçonneux menait son enquête, il voulait savoir si l'on avait eu vent d'intrigues amoureuses de sa fille ou de conversations à des heures indues. Personne ne l'éclairait là-dessus ; pas la moindre lueur qu'il pût noyer dans le sang.

Il demanda à des médecins si sa fille pouvait mourir de cette façon sans que son âme fût en proie à quelque passion. Les uns disaient que l'âme ne joue aucun rôle dans la mort du corps ; d'autres abondaient dans son sens, et soupçonnaient quelque grand chagrin.

Le morgado de R*** étouffait d'une colère qui ne lui offrait pas de cible sur laquelle pointer sa carabine, l'unique soupirail de ses angoisses.

Sur ces entrefaites, arriva du Brésil un individu d'Ambos-os-Rios.

Il était revenu trop jeune pour être riche. Il avait pourtant plus de ressources qu'il ne lui en fallait, il les avait péniblement réunies en travaillant beaucoup, et il comptait en jouir dans sa patrie.

Dans son enfance, le Brésilien avait hanté la maison du morgado, comme le font les enfants pauvres qui s'abritent sous l'ombre hospitalière des riches propriétaires. Celui qu'il alla voir en premier, après sa famille, ce fut le morgado qui avait montré de l'affection pour lui et eu pitié de sa pauvreté.

Ce garçon le tira d'affaire à cette occasion, et en bien d'autres. La société voulait endurcir son cœur contre le dissipateur, mais lui, qui le voyait aussi prospère qu'il l'avait laissé vingt ans avant, il oubliait ses terribles fatigues au Brésil et dépensait de l'argent pour améliorer le sort des deux familles.

Il connaissait aussi bien l'une que l'autre, parce que le morgado lui avait accordé l'honneur de s'entretenir avec sa fille, et de la distraire de ses tristes pensées.

Le Brésilien s'éprit de Maria. Aucune autre femme n'était parvenue à lui voler des instants de son existence exténuante. Aucune autre ne s'était présentée, dont l'image lui aurait donné des insomnies, ou illuminé ses rêves.

Il aurait dû lui dire dès le premier jour que son cœur était tout entier dans les accents de sa voix ; mais il en était incapable, il n'en trouvait pas le moyen, il n'avait pas songé au destin qui le forçait à faire une telle aveu.

Le voyant fréquenter assidûment la maison, les voisins disaient que le morgado négociait les derniers champs qui lui restaient ; et venaient lui dire aussi à lui de veiller sur l'honneur de sa fille.

– Ah, si elle pouvait vivre ! disait le père, elle veillera alors sur elle quand son père ne le fera pas.

Ces mots lui venaient spontanément aux lèvres exprimant un amour dont les ailes étaient entravées par la pudeur qui le retenait. Le Brésilien parla, et Maria l'écouta modestement, avec cette seconde pudeur qui fait rougir la peau plus que l'innocence, la pudeur de la passion qui se voit sollicitée et appelée, sans aucune honte, du secret de son cœur.

La mort n'avait plus rien à faire dans cette histoire. Maria retrouva la vigueur qu'elle avait perdue. Le monde fut transfiguré à ses yeux. L'ancien soleil la réchauffa. Elle se souvint des ritournelles de son enfance. Elle reconnut ses camarades de jeu et de fêtes. Les prés lui offraient à présent des marguerites à effeuiller, et la nuit de la Saint Jean des présages, dans l'avenir qu'on lit dans l'eau, ou dans la forme du givre à l'intérieur d'un verre rempli à minuit à une fontaine enchantée.

Le morgado se réjouit de cet effet ; mais conçut de la rancœur pour la cause. Le Brésilien le trouvait changé et désagréable quand il surprenait un de ses tête-à-tête avec Maria. L'amant fit preuve d'humilité, et lui demanda pourquoi il le regardait d'un mauvais œil. Le morgado répondit brutalement qu'il ne payait pas ses dettes avec sa fille. Il faut avoir une âme bien vile pour répondre ainsi ! Il y a plus de bassesse là-dedans que de férocité dans les homicides de sa vie passée !

Maria essuya des reproches et des menaces ; mais la soumission filiale, chez cette fille, ne pouvait être exemplaire ; il y avait en elle des instincts virils et des élans qui ne trébuchaient pas dans des flaques de sang.

Elle répondit qu'elle aimait le Brésilien, et qu'elle en était fière.

Son père lui rétorqua que si elle avait de la fierté, il avait, lui, une carabine.

Maria demanda à son amant de la quitter, et tut ses craintes. Mise en demeure de se justifier, elle avoua qu'elle craignait de l'exposer à la haine de son père.

Le pauvre garçon comprit l'aversion du morgado, et il avait des raisons de la comprendre. Il lui demanda sa main, croyant être accueilli par une affectueuse embrassade. Le père se renfrogna et dit :

– La fille du morgado de R*** ne se marie pas avec un homme qui venait demander du pain à ma porte.

À partir de ce jour-là, le Brésilien ne retourna plus chez Maria ; mais il répéta à sa mère la réponse du morgado.

La jeune fille apprit le résultat d'un an d'illusions, et en fut à peine affectée. Elle était émancipée et jouissait de tous les droits que donne le malheur ; aucun conseil, aucun raisonnement ne pouvait la détourner du plan qu'il s'était fixé. Elle alla trouver l'homme qui le méritait le plus après l'injuste affront qu'il avait essuyé, et lui dit :

– Emmène-moi où tu voudras.

Il voulait la prendre pour épouse ; Maria lui répondit :

– Je ne puis être ton épouse ; je serai ta maîtresse.

Et elle lui raconta brièvement comment elle avait été déshonorée.

Cette révélation spontanée, faite sans verser une larme, ce fut, dans le cœur de son amoureux comme une réhabilitation de sa pureté, une nouvelle couronne de vierge sur son front.

– Ça ne fait rien, dit-il ; tu seras mon épouse.

– Jamais ! répondit cette femme dont le comportement serait absurde, si c'était un roman, si ses paroles ne résonnaient pas à mes oreilles. Si tu veux que je vienne vivre avec toi, me

voici ; si tu ne veux pas de moi telle que je suis et dois être pour toi, adieu, oublie-moi ; mais si tu veux de moi, fuyons cette terre, sinon c'est mon père qui te tue, ou toi qui tues mon père.

Maria ne retourna pas chez sa mère. Le Brésilien s'occupait de la vente des propriétés qu'il venait d'acheter, avant de prendre le large avec la femme qu'il espérait peut-être convaincre plus tard d'accepter la dignité d'une épouse.

Entre-temps, le morgado suivait les déplacements du supposé ravisseur de sa fille. On lui conseillait de déposer plainte contre lui ; le morgado répondait que l'action de la justice est trop lente.

En sortant un après-midi de chez un cultivateur chez lequel il remplissait les papiers pour la vente de ses biens, il tomba nez à nez sur le morgado. Il prononça quelques paroles pacifiques, qu'il continua de bredouiller devant la carabine que son redoutable ennemi tenait obliquement dans ses mains. Il se hasarda à s'approcher de lui afin de lui expliquer son procédé qui était excusable. Le morgado recula d'un pas, posa le canon de son arme contre sa poitrine, qui fut transpercée de balles. Le Brésilien s'écroula d'un coup : ce n'était plus qu'un cadavre.

Le meurtrier s'enfuit, en sautant par-dessus les haies des cours les plus proches ; mais les témoins de cette exécution lui coururent après coupèrent toute issue, et le capturèrent. Il fut incarcéré dans la prison du canton ; mais les autorités, craignant qu'il s'évadât de cette prison peu sûre, le transférèrent à la Relação de Porto, au mois d'Aout 1861, quelques jours après l'assassinat.

L'on annonça l'arrivée du fidalgo dont la réputation l'avait précédé avec le récit parfois défiguré de ses crimes. J'ai assisté à la mise sous écrou du prisonnier, et je n'en ai pas cru mes oreilles quand j'ai entendu son nom, que son bon goût contredisait. Il portait une veste de toile et un chapeau penché en avant. Il allumait ses cigarettes les unes aux autres, et demandait la permission de faire venir du genièvre qu'il buvait verre sur verre.

– Il veut s'étourdir avant de se donner la mort, me dis-je.

Il se retira dans la cellule qu'on lui donna ; c'était une caverne en pierre de taille, sans fenêtres, ni d'autre lumière que l'ombre des voûtes au-dessus de lui. Un tombeau parfait pour le personnage !

Le lendemain matin, je demandai de ses nouvelles au balayeur des cellules communes. Il me dit qu'il était dans son lit, et avait demandé un médecin, s'il y avait un médecin prêt à venir l'examiner par charité.

Je me rendis dans l'antre du morgado de R***, j'ai écouté les maux dont il se plaignait, et je lui ai prescrit des soins si efficaces que le malade, le surlendemain, était revenu au genièvre et à l'eau-de-vie.

Quelque temps après, monsieur S*** me rémunéra pour ma visite et mon remède avec une boîte de boudins de Arouca.

Et Maria ?

Maria, c'est l'épisode le plus indescriptible et le plus infernal de cette longue chronique de malheurs, de deuils, d'infamies, de cruautés et d'humaines déchéances.

Maria suivit les traces de son père jusqu'à Porto. Elle y loua, dès son arrivée, une maison de plain-pied attenante à la caserne de São Bento où son père pouvait la voir. Puis elle fit dire à son père qu'elle s'y trouvait ! Son père se dirigea vers les grilles surplombant la maison de plain-pied, et vit sa fille assise à la marche de sa porte. Maria appuya ses coudes à ses genoux et son menton aux paumes de ses deux mains, et contempla son père. Un groupe de soldats passait alors : il s'arrêta devant elle. Son père voyait tout, la tête entre les barreaux de fer. Maria se leva du seuil de sa porte et entra avec un soldat dans une taverne voisine. Puis elle sortit de la taverne et rentra chez elle avec le soldat.

Et son père vit tout, la tête entre les barreaux.

Et puis...

Sur la liste des prostituées, on inscrivit le nom de M*** E*** S*** qui se dit fille du morgado de R***

Dites donc à un romancier de mettre en lanières, avec son scalpel, le cœur de cette femme !

Était-ce le destin ?

Était-ce une vengeance ?

Était-ce un suicide ?

Était-ce de la folie ?

Je ne sais pas. Il y a là une femme dont les facultés de l'âme sont consignées dans les livres de métaphysique.

Si elle est disséquée dans un hôpital, on trouvera un cœur, une rate, un foie, un cerveau, un système sanguin, et un endroit où l'on peut supposer que se trouve son âme.

Si l'on soumet les entrailles de M*** S*** à l'analyse d'un physiologiste, il dira qu'il y a vu tous les signes d'un fonctionnement régulier.

C'est une femme, sans doute aucun, la machine qui se trouve là.

Remontons dans le temps. Voici la Bible, la Genèse, le livre de la Création.

Et je lis :

" Puis Dieu façonna l'homme à partir du limon de la terre, il souffla sur son visage un souffle de vie, et l'âme reçut une âme et la vie. "

Je ne sais rien d'autre.



XXIII



LES OFFICIERS DE JUSTICE — un nom qui sonne assez bien et différemment que ceux de flic, d'alguzil et de pandore — amenèrent un jour à la Relação une folle et présentèrent au geôlier le mandat d'arrêt selon lequel elle avait troublé l'ordre public.

L'on fit descendre cette femme au cachot, et l'on verrouilla la trappe au-dessus d'elle. La folle regarda fixement le firmament obscur du cul de basse-fosse et demanda ce que c'était que cette porte qui se fermait sur le toit. Les détenues s'esclaffèrent ; et la juge demanda à la nouvelle venue si elle savait qu'elle devait payer douze vinténs. La folle éclata de rire à son tour, égayée par les droits coutumiers de la juge, et demanda à dîner. Mais, comme les locataires du cachot ne mettaient pas assez vite la nappe hospitalière pour leur hôtesse, la détenue manifesta sa contrariété en distribuant quelques claques au hasard et en secouant la tête inviolable de la juge par sa tignasse.

Les détenues poussèrent des cris et le geôlier intérimaire alla récupérer la folle par la trappe, et l'enferma dans la "cellule libre" en attendant les ordres du directeur de la prison. Si ce dernier recevait des informations précises sur la démence de la détenue, le juge qui l'avait fait arrêter agirait en conséquence ; il mettait en avant le fait que la prison n'est pas un asile

d'aliénés. Le juge, ou le maire, ou le préfet, ou n'importe quelle autorité compétente la confierait au bureau de la Santa Casa da Misericórdia, et celle-ci internerait la folle dans ses bâtiments.

Le Procureur du Roi, qui n'avait que peu de clartés sur cette affaire, fit enfermer la prisonnière dans une cellule.

Elle avait été arrêtée le matin, à une heure où elle n'avait probablement pas mangé ; elle était restée toute la journée à jeun, car on ne l'avait pas encore inscrite pour la distribution de bouillon et de pain, et qu'elle n'avait pas d'écuelle. La nuit, on la traîna dans sa cellule et on l'enferma.

Pour tromper sa faim en dormant, le lit que la détenue trouva, ce fut un tas de ferraille : des verrous, des grilles, des barreaux que l'on avait entreposés durant les travaux que l'on avait entrepris dans les cachots.

De son entrée au point du jour, la prisonnière trompa sa faim en frappant la porte et la fenêtre avec une barre. Le fracas dura toute la nuit avec un concert de cris de rage ou suppliants.

Le matin, la folle vit la lumière quand on ouvrit la porte et demanda qu'on la laissât voir ses enfants. Le geôlier lui reprocha son vacarme et la menaça de la menottes. La folle se remit à hurler en se jetant furieusement sur les gardiens. Le geôlier demanda qu'on la tînt, et lui mit des menottes. Les menottes, cher lecteur sensible et chrétien du siècle de l'humanité, ce sont des anneaux de fer qui rendent les chairs violettes, les mordent et les mâchent jusqu'aux os.

La folle agita ses menottes, et se déchaîna en poussant des cris de douleur et de désespoir. Une demi-heure d'efforts impuissants suffirent à faire perdre connaissance à cette femme brisée par la faim et l'insomnie. On la ramassa évanouie pour l'amener à l'infirmerie des femmes. Les prisonniers appelés *balayeurs* qui la portaient comme une manne d'ordures la laissaient tomber et se délectaient du bruit que faisait son corps en cognant les pierres du grand escalier.

On la jeta sur la couchette de l'infirmerie.

Quand elle reprit connaissance, la folle sauta de son lit et s'en prit à l'infirmière. On appela le geôlier qui lui fit attacher les bras et les jambes avec des cordes qui faisaient saigner ses chairs quand on les tendait. Lorsque l'infirmière et les autres malades détenues la virent ainsi garrottée, elles se mirent à la rouer de coups comme il se devait, et rirent des imprécations que vociférait la malheureuse en se tordant dans les inflexibles spirales de la corde.

Sa Majesté Dom Pedro V se rendit à la prison ce jour-là. Quand le roi mit pied à terre, le geôlier fit réduire la folle au silence : il ne fallait pas qu'elle pût crier durant la visite de Sa Majesté à l'infirmerie.

Le roi ne visita pas l'infirmerie des femmes, et c'est pour cela que l'agonie de la folle fut de courte durée. On ne lui avait pas mis un bâillon, mais on étouffa sa voix au niveau de la gorge avec un reste de sparte. Ce furent de simples tentatives de strangulation, qui auraient été couronnées de succès si Sa Majesté Dom Pedro V avait visité l'infirmerie.

J'écrivis ce jour là au substitut monsieur Lemos pour lui demander de faire transférer la folle qu'il avait par inadvertance envoyée à la Relação. Ce grave magistrat m'avoua, dans sa réponse, l'ignorance où il était de la folie de la détenue, et me promit de l'ôter de là pour la faire entrer dans un hôpital.

L'on fit savoir au geôlier qu'il devait la libérer, mais il réagit à cette sommation en disant que, sans un ordre de la Santa Casa, il ne la relâcherait pas. J'ai cherché la raison de cette stupide méchanceté, et j'ai fini par apprendre que ce polisson abject voulait, qu'il en eût l'autorisation ou pas, retenir cette femme à l'infirmerie pour fouetter une dame qui vivait dans une cellule aux murs mitoyens avec les détenues malades. Je suis allé trouver le geôlier, et je lui ai montré comme il m'était facile de casser une tête dure contre les grilles de la porte principale. Cet argument, d'une logique aussi solide que le fer, donna du sens à ce coquin, et la folle sortit. Ces grands misérables sont d'une lâcheté sordide, qui leur évite d'avoir le corps aussi noir que leur âme.

Quand le procureur qualifia dans la presse cet homme d'*honnête fonctionnaire*, il s'est trompé sans aucun doute, et le juge étourdi se reprit plus tard en le congédiant probablement pour vol. Il s'appelait *José Francisco Guimarães*. Ce nom court dans les bureaux, à la recherche d'un emploi ; les pouvoirs publics l'honorent ; qu'ils lui donnent le pain de l'État, et

laissent périr d'inanition des quémandeurs qui l'ont servi. La façon dont cette femme a perdu l'esprit, c'est une histoire qui se résume en peu de mots ; elle est triste.

Elle était la fille de riches cultivateurs d'Avintes. Elle se rendait chaque semaine à Porto, où elle fut captivée par les tendresses d'un artisan qu'elle épousa contre la volonté de ses parents. Ceux-ci coupèrent les ponts avec elle, ce qui rendit plus insupportable la pauvreté de son mari, et lui inspira vite de la répugnance et de l'aversion pour elle. Elle était fort souvent rouée de coups, et elle s'en alla bien souvent avec ses deux enfants demander l'aumône à ses amies d'enfance qui venaient à Porto.

Alors qu'elle se remettait de son troisième accouchement, ce mari, furieux de se voir père d'un troisième enfant, quand il en avait deux qui tombaient de faim, injuria féroce­ment sa femme, et rendit ces injures plus cuisantes en les accompagnant de coups de bâton. La malade eut un accès de fièvre et devint folle.

Quelques jours plus tard, le père des trois enfants partit pour le Brésil et les laissa demander sur place du pain à la folle, qui tantôt les cajolait en pleurant, tantôt les repoussait avec une incroyable brutalité.

Le cultivateur ramena chez lui sa fille et ses petits-enfants. Ils y ont été élevés, et ils n'y manquent de rien, s'ils ne sont pas appréciés. Quant à la mère, elle n'a jamais retrouvé la raison, et elle n'est pas restée un seul jour dans la maison paternelle.

La raison de son arrestation est comique. La folle avait pris en haine les jupons bouffants des dames, surtout quand elle prenait celles qui portaient de tels atours pour des dames postiches, armées qu'elles étaient de ces larges étoffes qui trompent de loin. L'une d'entre elles se dandinait et minaudait sur la Praça Nova, tandis que la folle, appuyée aux grilles, réchauffait sa poitrine nue au soleil. Au moment où cette dame pleine d'enthousiasme arriva à sa hauteur, elle se sentit accrochée par ses ailerons déployés, et aussitôt dépouillée de sa crinoline que la folle, à force de tirer, fit tomber à ses pieds.

La petite dame était d'une étoffe qui excita les rires de la populace ; mais, quand ils la virent, toute désemparée, ramasser les baleines entortillées de son panier, les gendarmes arrê­terent la folle iconoclaste qui avait renversé l'idole de son piédestal, et la menèrent au Carmo, de là à la mairie, puis de là, à la Cour d'Assises.

C'est tout ce que je sais sur cette pauvre femme qui est sortie de la prison la chair de ses poignets à vif, et doublement folle, si je puis m'exprimer ainsi, sous l'effet de cette douloureuse mortification.

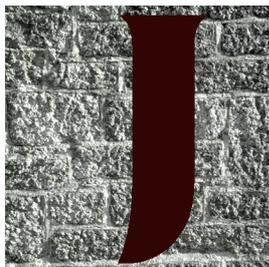
Quel destin d'épouse, de mère et de femme !

Ces scènes se déroulent sous le ciel, où se trouve le Seigneur !

Gloire à Dieu au plus haut des Cieux !

Et les bénédictions de la paix et de l'or pour l'époux et le père qui s'est embarqué pour le Brésil !

XXIV



'AI EU A PORTO, il y a onze ans, un tailleur que je faisais venir chez moi quand j'avais besoin de quelque costume qui demandait de l'adresse et de l'imagination : par exemple d'un composé de trois manteaux en un seul, d'une veste avec dix poches, de bottes en drap, ou des choses de ce genre, qui ne pouvaient être esquissées à la craie qu'en présence du génie qui les concevait.

Un jour, j'ai fait venir Joaquim — je pense qu'il s'appelait Joaquim — pour qu'il me fasse des guêtres, je lui ai remis l'étoffe et son salaire pour qu'il me les fasse chez lui. Le sieur Joaquim récupéra les guêtres. Je ne l'ai plus revu, et elles ne m'ont pas vu.

J'ai par hasard appris que l'artiste était en prison où il expiait des espiègleries qui justifiaient plus un tel sort que le fait d'avoir oublié de me livrer son œuvre.

Ce tailleur était marié quand il a été arrêté.

Madame Quitéria d'Avintes est entrée en prison à la même époque ; c'était la plus belle femme qu'aient jamais vu les cachots de la Relação.

Madame Quitéria était mariée, elle aussi.

Le tailleur la vit, et la boulangère vit qu'on la regardait.

Tous les prisonniers la suivaient des yeux ; mais aucun de ces yeux-là ne lui a dit ce qu'elle a lu dans les yeux de mon tailleur de manteaux mixtes !

Ils s'aimèrent comme les oiseaux des climats lointains qui se retrouvent enfermés dans la même cage, avec la nostalgie de leurs forêts et de leurs rivages.

Mais une barrière les séparait à la vie et à la mort ! Il avait une épouse qui lui apportait son bouillon ; elle avait un mari qui lui apportait du pain blanc.

Au moins se voyaient-ils et se parlaient-ils quelques instants, aux jours saints, quand on leur permettait de se rejoindre dans les couloirs et de fondre leurs cœurs dans du vin chaud, que l'on buvait tous avant de s'écrouler chacun dans sa cellule.

Heureux temps que ceux-là ! Les prisonniers actuels, contemporains des feuilles dominicales, disent qu'on pouvait être détenu pour le plaisir ce temps-là ! J'ai pu connaître encore les beaux paroxysmes de l'âge d'or. L'on permettait aux prisonniers de sortir le dimanche de leurs cachots et des cellules des étages supérieurs. C'était pratiquement une enceinte entourée de marchands de fruits, de confiseurs, de colporteurs. Des amis qui s'étaient connus dans les carrefours s'embrassaient et se réjouissaient comme à la veille d'une attaque qui s'annonce bien. Les assassins racontaient fièrement des prouesses que la justice avait sublimées jusqu'au gibet. Les femmes des condamnés riaient avec eux, comme si elles oubliaient les galères.

Les flots de vin lavaient toutes ces mémoires comme les ondes du Léthé. Parfois, sur le visage de l'un d'eux, résonnait un coup de poing promis ou donné sur l'inspiration du moment ; mais le vacarme était tel, et celui qui l'avait subi avait une telle aversion pour les procès criminels, qu'il essayait ce cadeau sans broncher, et faisait la paix moyennant un demi-canon conciliateur. C'est alors que la passion se donnait libre cours entre ce prisonnier et cette prisonnière, durant leurs colloques presque silencieux, comme si, à l'ombre d'un saule se mirant dans les eaux, ils échangeaient nombre de mots doux.

C'est donc là que Joaquim et Quitéria se confièrent leur rêve impossible de s'unir déceimment sur cette terre.

La compagne de l'artisan étouffait de rage quand elle les surprenait en train d'échanger un regard plein de tendresse ; le mari de Quitéria, plus logique que jaloux, allait demander au geôlier si sa femme serait hors d'atteinte dans un cachot. Il était assez philosophe pour tirer un trait sur le cœur de sa ravissante épouse ; ce qu'il voulait conserver, c'est l'incorruptibilité de ce qui, d'après l'Évangile, était à lui : — "La chair de sa chair, et l'os de son os." Joaquim était condamné à deux ans de prison, et Quitéria à quatre. La liberté leur souriait au bout du tunnel : mais la liberté de s'aimer, qui la leur donnerait ?

Une splendide occasion la leur accorda. La femme de l'artisan mourut de faim, et le mari de Quitéria d'indigestion. Au bout de moins de six mois, les deux amants rongés par leur stérile tendresse étaient libres.

Ils furent encore tourmentés quelques jours par un désir inquiet, un désir honnête de s'unir par le mariage. Ils remplirent canoniquement les papiers officiels et se reçurent pour époux et femme sur l'autel de l'infirmerie où, d'après les témoins, jamais ne s'était agenouillé une aussi fière fiancée ! De cette douce union naquirent deux enfants en deux ans, le temps pour le tailleur d'achever sa peine ; Quitéria continua de purger la sienne, pleine de saudades que son mari apaisait en multipliant les visites, jusqu'à ce que les autorités interdissent toute relation entre des maris qui avaient été détenus et leurs femmes encore incarcérées.

C'était un coup de poignard mortel pour le cœur de Quitéria que cet incompréhensible décision des autorités. Elle en appela avec l'éloquence de la passion, elle sollicitait les consolations qu'offre un mari ; mais la règle établie ne pouvait être transgressée.

Avec une rapidité effarante, le visage plein de santé de Quitéria sa fana ! Elle vieillit en six mois. Le fiel de la saudade empoisonna son cœur qui était affable et généreux. Dans ses

fonctions de juge de cellule, elle devint brutale, féroce et intraitable. Pour mettre un comble à sa détresse, elle était dévorée par la jalousie au point de lui jeter à travers les grilles des gobelets et des bouteilles quand il s'arrêtait dans la rue pour la regarder, les yeux baignés de larmes. Dès que se présenta une occasion de confirmer ses soupçons, la bombe éclata dont les fragments mirent à mal la réputation de la fille d'un gardien ! Elle entama une action contre son mari et sa supposée rivale. La plainte était si absurde, l'espoir de gagner le procès si mince, qu'aucun procureur n'accepta le dossier. Cet époux loyal ne cessait de lui donner des preuves de son innocence. Mais Quitéria enrageait, elle se frappait la tête contre les grilles, en essayant vainement de saisir, entre les grilles, le cou de son mari entre ses mains.

Cette gaillarde dont les vers de la jalousie avaient rongé le visage, cessa de se lever un jour, et fut transférée dans l'infirmerie.

L'on permit à son mari de lui rendre visite, et il crut, à force de tendresses et de cajolerie, rendre sa jeunesse à la créature dont il chérissait encore la brumeuse image d'un passé si récent. Il croyait la distraire de sa ténébreuse tristesse en lui décrivant la vie de liberté, déjà si proche, qui s'ouvrait devant eux. Aucun sourire ne s'esquissait sur les lèvres de la jeune femme, parce qu'aucune lueur d'espoir ne lui faisait miroiter les plaisirs tant désirés de la liberté.

Je suis allé il y a quelques jours à la Relação éclaircir certains points obscurs de mes souvenirs et, dans les escaliers, le cercueil de la Misericórdia passa devant moi, qui emmenait Quitéria se reposer dans une fosse d'Agramonte.

Je me suis enquis de son mari, et l'on m'a répondu qu'il se mourait, en crachant comme elle des morceaux de son poumon.

XXV



MARGARIDA ! MA SŒUR ! Où est-ce que j'ai fini par te trouver !

Une femme criait dans la rue sous les fenêtres de l'infirmerie.

La sentinelle s'approcha de la femme et lui dit :

– Mais je vois là-bas ma sœur que je n'ai pas vue depuis trois ans ! dit-elle, en serrant ses mains l'une contre l'autre, dans un geste de prière.

– Je n'en ai rien à faire de vos histoires. Circulez !

Quelques minutes après, la femme monta au bureau de la Relação et demanda la permission de parler à sa sœur.

On la lui accorda. Et je l'ai attendue.

Margarida descendit à l'infirmerie, et essuya imperturbablement les embrassades et les bruyantes manifestations de sa sœur

Les questions qu'elle lui posait étaient inintelligibles parce qu'elle lui parlait à l'oreille. Aux réponses tranquilles que lui faisait Margarida, elle se signait.

Elles se séparèrent, l'une les yeux baignés de larmes, l'autre aussi sereine qu'elle était descendue.

Alors que je sortais le lendemain de la prison, je vis cette femme dans la cour.

Je m'approchai d'elle et lui demandai pourquoi elle pleurait. Elle se leva et me demanda si j'étais conseiller à la Cour. J'ai été frappé de la considération que me valait la gravité de ma mine ; mais je dus me dépouiller du prestige que j'avais acquis aux yeux de cette créature.

– Je vous ai vue hier, lui dis-je, parler à votre sœur Margarida. Pourquoi est-elle détenue ?

– Oh, Monsieur ! s'écria-t-elle. C'est un sort !

– Mais, si ça ne vous est pas trop pénible, dites-moi comment il se fait que vous ignoriez que votre sœur était ici ?

– Pouvais-je imaginer que notre Margarida se trouvait dans les prisons du Roi ?

– Elle a dû s'enfuir de chez elle, avançai-je, pour amorcer le récit.

– C'était pour une faute, Monsieur ! Ma mère, Dieu me pardonne, en a été si épouvantée qu'elle en est morte, et mon père, c'est tout comme, et il va mourir sur le coup quand il apprendra qu'elle est ici.

– Mais dites-moi : pourquoi s'est-elle enfuie ? Aurait-elle été séduite par un scélérat qui l'a quittée ?

– Non. Ça aurait mieux valu, parce qu'enfin, comme dit l'autre, un jour, on tombe, un autre, on se relève.

– Elle a donc dû avoir peur d'un châtiment... Parlez sans crainte : racontez-moi ce qui s'est passé, parce que le crime pour lequel votre sœur est condamnée, je le connais.

– Vous le connaissez ? !

– Oui : elle a pris un an de prison pour avoir dérobé une bague en or à son patron.

La femme s'assit brusquement, elle cachait son visage contre ses genoux, elle n'arrivait plus à respirer tant elle sanglotait.

Quand j'ai vu qu'elle reprenait son souffle, j'ai insisté :

– Calmez-vous, et dites-moi ce que vous savez, cela vous soulagera de me confier ce que vous avez sur le cœur.

La paysanne me dévisagea avec beaucoup d'attention et me dit :

– Écoutez, Monsieur, depuis qu'elle était toute petite, cette sœur à moi raflait tout ce qu'elle pouvait chez nous et pour le donner en échange de riens qui ne valaient pas un clou. Elle est tombée après sur une voisine qui l'a poussée à voler des draps, des nappes, la viande des cochons, et des poulets. Mon père lui tannait bien le cuir, mais autant taper contre un mur. Dès qu'elle voyait de l'argent, ou des ciseaux, ou un mouchoir, elle faisait main basse dessus. Mon père s'est arrangé pour qu'on arrête la voisine, et qu'elle reste à la prison de Ponte de Lima jusqu'à ce qu'elle lâche la rampe. En attendant, notre Margarida ne volait plus, parce qu'il n'y avait plus personne à qui donner ce qu'elle volait. L'on n'arrêtait pas de rendre grâce au Seigneur, pour qu'il lui enlève cette sale manie... Grâce à Dieu, nous avons largement de quoi, et nous sommes trois, moi, elle, et mon petit frère, qui a voulu s'embarquer pour le Brésil, et je suis venue lui dire adieu, avec mon oncle de Eirô. À part ça, comme je l'ai déjà dit, on ne reconnaissait plus la gamine, c'était un vrai don du Seigneur et de sa Sainte Mère qui nous a fait ce miracle, et je suis allée porter pour ça une bougie à Notre Dame des Remèdes, grosse comme un piquet, et ma mère, que Dieu parle à son âme, est allée en pèlerinage au Bom Jesus do Monte. Alors, à peu près à l'époque des châtaignes, ma petite Margarida est allée passer quelque temps, jusqu'au moment où l'on tue, révérence parler, le cochon, à Portela do Minho, où j'ai une tante qui est mariée à mon oncle João de Ribeirinho, qui y vit aussi. Quelque jours après, l'oncle João est venu nous trouver et il a dit à ma mère qu'il se rongerait les sangs parce qu'on lui avait volé une boîte en argent qu'un homme de Ponte lui avait laissée et un doublon de cinq pièces d'or, également un gage. Quand nous avons entendu cela, j'ai eu l'impression que, pardonnez-moi, je partais en digue-digue. Ma mère est devenue rouge comme une tomate, et mon père s'est mis à trembler, à trembler, qu'on aurait dit qu'il avait la danse de Saint-Guy. Et voilà que ma mère se met à pleurer, à gémir, des gémissements qui lui venaient du fond des tripes, de vrais hurlements : "Qu'est-ce qui t'arrive, Maria ? a dit l'oncle João. Tu as l'air dans tous tes états ! Ne pleure pas, femme, j'ai des veaux à vendre, de quoi payer la boîte et aussi le doublon. Qu'autant de diables emportent celui qui les a pris que les gages valent de réaux." – "Mon Dieu ! Mon Dieu !" dit ma mère en marchant de long en large, avec de ces râles... Et mon père avait les mains crispées sur la tête qu'on aurait dit la fin du monde. Et voilà que ma mère se met à genoux, et dit à l'image miraculeuse du Bon Jésus : "Seigneur Jesus do Monte, rappelez à vous cette malheureuse, tirez-la de ce monde par vos cinq plaies." Mon oncle n'en revenait pas, il restait là comme un idiot, il ne voyait pas de quoi il retournait. Alors mon père s'est approché de lui et lui a dit : "C'est notre Margarida, João, qui t'a volé, et c'est moi qui te paierai ; mais renvoie-la moi demain." Là, mon oncle est devenu jaune comme un coing, et s'est signé des deux mains. Il est parti, puis il est revenu le surlendemain avec notre Margarida. Mon père s'est enfermé avec elle dans l'aire, et il l'a cognée, cognée, il l'a tellement cognée qu'il n'en pouvait plus. Ma pauvre sœur a avoué qu'elle avait volé la boîte et le doublon ; mais qu'elle avait tout enterré au pied d'un pin, juste en haut de la chênaiie du Manuel da Igreja. Mon père y est allé avec elle, et il a tout trouvé en pleine terre sous un tas de cailloux. Après ça, la petite

est restée longtemps sans rien voler. On ne laissait rien à sa portée, que c'en était une honte par rapport aux voisins qui étaient au courant de tout. C'est là, Monsieur, que la malédiction va s'accomplir : comme dit l'autre, si ce n'est pas ici, ce sera là, celui qui doit vivre son destin finit par le trouver. Là-bas, chez nous, il y a un curé, du nom d'Amaro, qui va parfois à Braga ; il emmène la fille qui, pour ainsi dire, eh bien...

– Je comprends ; continuez, s'il vous plaît. Le père Amaro laisse sa clé à votre père...

– C'est ça ; et voilà qu'un jour il est sorti et la clé est restée pendue à un clou du grenier. Personne n'a remarqué qu'elle n'était plus là ; mais, à son retour, à peine rentré chez lui, le curé s'est mis à brailler qu'on l'avait volé. Tout le monde est accouru et nous avons vu le Père Amaro, les mains sur la tête, qui hurlait qu'on lui avait volé dix pièces de huit mille réis en or, qu'il avait dans le tiroir de son bureau, qui avait été défoncé. Mon père se précipite à la maison pour récupérer Margarida, et il ne la trouve pas. Il s'en va par les champs et les chemins poser des questions, mais personne ne l'a vue. Il y a passé toute la sainte nuit, aucune trace de Margarida. Il est revenu à la maison, et il a vendu la jument et une génisse pour payer les dix pièces. Il a mis des affiches à la porte de l'église pour demander, si l'on apprenait quelque chose, de le lui faire savoir. Ça n'a rien donné. Nous avons tous été convaincus qu'elle était partie se noyer quelque part, et ma mère a été prise d'un tel chagrin qu'elle n'a jamais récupéré ; elle a littéralement fondu et elle en est morte.

Son récit fut interrompu par des sanglots ; après un moment, elle reprit :

– Nous n'avons plus eu de ses nouvelles ; j'ai pris le deuil, et, quand il a fait son testament, mon père y a mis qu'il n'avait qu'une fille et qu'un fils. Et puis voilà, je regardais les murs de la prison, en attendant mon oncle de Eirô qui était parti acheter une pastèque, et voilà que je tombe sur ma Margarida à cette fenêtre !

Elle fondit de nouveau en larmes, et mes yeux n'étaient pas tout à fait secs.

– Votre sœur, lui dis-je, a presque fini son temps. Il se peut que le travail lui ait fait du bien, et qu'elle finisse par être une bonne sœur, et une fille repentie, digne du pardon de son père.

– Plût au Ciel ! On peut toujours le dire !... C'est un sort, Monsieur. Si vous aviez entendu ce qu'elle me disait pendant que je pleurais...

– Que vous disait votre sœur ?

– Qu'elle ne retournerait plus à la maison, et qu'elle volerait tant qu'elle trouverait quelque chose à voler.

– Vous a-t-elle dit ce qu'elle était devenue pendant ces trois années ? Je sais qu'elle a passé un an en prison, mais les deux autres ?

– Écoutez, Monsieur, elle m'a dit qu'elle avait traîné dans le coin tant qu'ont duré les dix pièces du Père Amaro, et puis... elle m'a raconté de telles horreurs que je n'ai pas le courage de vous les raconter...

– S'est-elle perdue ? A-t-elle mené une mauvaise vie ?

– Tout juste ! Rendez-vous compte ! Et c'est pour ça qu'une mère donne le sein à sa fille.

Nouveau jaillissement de larmes, nouvelle poussée de désespoir.

– A-t-elle été obligée ensuite, dis-je, de se faire engager comme domestique pour manger ?

– C'est ce que je crois.

– Et elle a dérobé une bague à son patron, et le patron l'a remise à la justice.

– Ah ! Vous êtes au courant ?

– Je suppose que ça s'est passé ainsi.

– Exactement.

– Ma pauvre fille, faites beaucoup de prières à Dieu pour qu'il donne à votre sœur une âme noble, parce que ce que fait la justice au monde, c'est de tuer toute possibilité de s'amender.

Cette femme ne m'a pas compris.

Là dessus, l'oncle de Eirô est arrivé, puis il a monté avec elle les escaliers de la prison pour aller parler à Margarida.

La nuit, j'ai longuement et tristement médité sur cette incorrigible criminelle, à sa complexion, au mot *crime*, au mot *châtiment*, au libre arbitre, au droit de punir les infirmités du tempérament, et je me suis souvenu d'avoir vu, dans la *Réforme des prisons* d'Aires de Gouveia, une page que j'ai alors relue, où l'on trouve ceci :

"Si vous vous rendez à Windsor Castle et vous liez d'amitié avec les gardes qui montrent le château, vous entendrez qu'un des fils de la reine a un irrésistible penchant pour le chapardage ; c'est une pie faite homme."

Plus bas :

"Ce qui se passait avec le fils de la souveraine anglaise, se passe également, d'après la rumeur publique, avec un illustre personnage français."

Et ensuite :

"Il apparaît ici un enfant avec un penchant pour le vol, là, un qui se plaît aux querelles sanglantes avec ses frères ou des domestiques, ailleurs, un autre avec une propension aux mensonges préjudiciables, plus loin, un autre qui aime à maltraiter les animaux. L'on raconte que *notre* roi Dom Miguel (c'est l'auteur qui emploie le mot *notre* ; cet adjectif possessif pluriel a les faveurs des écrivains d'une certaine tenue. La parenthèse est mienne) qu'alors que c'était un jeune homme, déjà sorti de l'enfance, s'amusait à maltraiter les animaux au point qu'on l'a surpris un jour en train d'arracher les tripes à une poule vivante avec un tire-bouchon. "

En se fondant sur ces faits et d'autres, monsieur Aires en tire la conclusion que la manière la plus raisonnable de punir les tares naturelles, qui ne dépendent plus de la volonté du délinquant, ce n'est pas de les tuer, mais de leur infliger une peine. Cela revient à dire : qu'on ne lui coupe pas la tête, mais qu'on lui enlève pour la vie l'usage de tous ses organes, toutes libertés qui peuvent la lui rendre agréable et supportable ; la liberté de se mouvoir, de parler, de créer, d'aimer, de se reposer, d'accomplir un travail répondant à sa vocation, la liberté même d'espérer sa réhabilitation.

– Doucement ! s'écrie le professeur. Le criminel se réhabilite !

Je ne vois pas comment dès lors que l'auteur nous dit :

"Le crime ne naît jamais d'une volonté directement élucidée ; elle n'en peut naître. Elle émane exclusivement et inclusivement de la nature particulière et complexe du criminel, d'une disharmonie congénitale ou qui en découle. *Le délit est une nécessité, le délinquant est un malade.*"

Complétons cette pensée : le crime est pour le criminel comme la vertu pour l'homme vertueux, la férocité pour le tigre, le venin pour la vipère, la poésie pour le poète, un effet de sa nature, etc."

Si ces phrases ont un sens — ce qui n'est pas tout à fait avéré — on ne domestique pas le tigre, on n'enlève pas son venin à une vipère, on n'inculque pas le sens moral à un criminel.

Je mettrai à contribution ailleurs dans ce livre les thèses de monsieur Aires dans des passages qui n'exigent pas que l'on fasse appel à la Sibylle sur son trépied.

Pour en revenir à Margarida, je crois qu'on la tuera à petit feu dans les cachots sans lui imprimer au fer rouge une nouvelle âme. Je ne me hasarde pas à condamner absurdement le châtement, ce qui reviendrait à prôner l'impunité pour le vol. J'ignore même si Dieu a proposé un remède pour les défauts de ses œuvres, j'ai juste avoué que l'on manifeste une audace blasphématoire à vouloir les corriger.

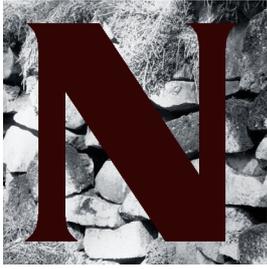
Croire à la vertu curative du système des cachots conduirait à la réclusion pénitentiaire, suivant les conceptions de la nouvelle école.

Pénitentiaire !

Si les crimes sont involontaires, comment punira-t-on le délinquant ? D'après quel droit rationnel lui arrache-t-on sa vie fibre à fibre avec un scalpel ? Comment vais-je estimer sociale, humaine et juste la loi qui délimite un tombeau entre les quatre murs d'une cellule pour Margarida, qui est une voleuse pour la même raison qu'un tigre est un fauve, une vipère, venimeuse, et le poète, un poète ?

J'abonde dans le sens d'un philosophe qui a dit :

"Le Créateur garde l'homme et la femme et le monde tels qu'ils sont pour justifier sa signature."



NOTRE PORTUGAL est un pays où l'on ne peut être un bandit fameux, qui fasse du bruit, féroce jusqu'au sublime ! Tout ici est petit, les voleurs n'arrivent même pas à la cheville des voleurs d'autres pays ! Toutes les vocations meurent sous le garrot dès qu'elles se manifestent et annoncent d'extraordinaires destins. La Calabre est un misérable bout du monde ; mais elle a donné des brigands réputés. Toute l'Italie si riche, si fertile en peintres, en sculpteurs, en maestros, en chanteurs, en ballerines, même quand il s'agit de produire des bandes de voleurs, est touchée par le génie ! Un gros livre y circule, qui s'intitule *Brigands célèbres de l'Italie*. Il faut voir comment, sous ce ciel, les vocations s'expriment à leur plus haut degré. Rien qui ne soit grand, magnifique, fait pour vivre dans la postérité, et savourer d'avance les délices de son immortalité. Si une méchante fée leur avait jeté un sort et les avait fait naître au Portugal, Schiller, Victor Hugo, Charles Nodier devraient inventer d'illustres bandits à moins de vouloir les décrire au naturel sur les pinacles de la république. À peine un apprenti bandit vient-il adroitement à bout de ses premiers essais dans le métier de monte-en-l'air, surviennent le maire avec ses sergents, et le sous-lieutenant avec son détachement, le journalisme avec ses pleurnicheries, courant au secours de la propriété, et sa vocation de bandit part à vau-l'eau entre les mains de la justice. Il manquait le fil électrique pour briser l'élan des génies que chatouille l'amour de l'argent dormant obstinément dans les coffres de propriétaires ennemis des entreprises industrielles et de la circulation monétaire, une artère indispensable à la prospérité d'un pays. Il manquait le télégraphe pour étouffer dans l'œuf les initiatives les plus prometteuses. À peine la nouvelle d'un vol descend-elle des hameaux de la montagne jusqu'à la ville, le fil palpite-t-il d'horreur, et la tête du bandit est-elle aussitôt lithographiée au gré de la fantaisie de tous les sbires dans leurs cambrousses. La civilisation nivelle tout : elle exècre les distinctions ; il est inévitable que les bandits aient la même dimension, et volent d'une façon urbaine, civilisée. Le voleur de grand chemin qui offre sa poitrine aux balles en pointant son tromblon sur son ennemi va servir, lui, de bouc émissaire à ses confrères plus éclairés, et mieux réchauffés au bienfaisant soleil de la civilisation. Voler habilement c'est l'expression d'un talent, attaquer le fer à la main, en mettant le feu, c'est du vol. Les hommes de la première école trébuchent sur les honneurs, les titres, les genoux de leurs courtisans qui se prosternent dans un geste de vénale humiliation ; quand ceux de l'autre glissent, ils tombent sous le coup des articles 343, 349, 87, 433, 351, et cent soixante autres articles du Code Pénal.

Cette lamentable anomalie trouve une bonne illustration dans l'histoire de José Teixeira da Silva do Telhado, le plus célèbre brigand de ce siècle.

Il n'a pas une physionomie romanesque, parce dans ce pays l'on ne produit pas des voleurs qui soient des personnages de roman. Une dame française éminemment spirituelle m'a dit qu'au Portugal, ce sont la nature, le ciel et l'air qui faisaient les romans. Même pas, Madame. Ici, la lame du prosaïsme élague les pousses de la nature, dès qu'elles fleurissent. Si le fruit que pourraient donner le renom ou les exploits d'un brigand dépassent le niveau d'un conte au coin du feu, on ne le laisse pas mûrir.

Cela dit, voyez vous-mêmes :

José do Telhado est né en 1816, au village de Castelões, dans le canton de Penafiel. Son père était le fameux Joaquim do Telhado, le chef d'une bande de voleurs, un brave, les armes à la main, et foudre dévastatrice pour les Français qu'il tuait parce qu'ils étaient français, et parce que c'étaient des voleurs, vu que, en tant que membre d'une nation spoliée, il ne faisait, selon lui, que participer à une entreprise nationale.

Un grand-oncle de José Teixeira, surnommé *Sodiano*, avait été lui aussi un respectable brigand qui avait infesté le Marão durant de nombreuses années. Si nous explorions l'origine du lignage de José Telhado, nous lui trouverions un ancêtre à Rome avec une Sabine enlevée dans les bras.

Aucun fait n'a été signalé dans l'enfance de José Teixeira qui laissât présager ses futurs méfaits. Son père leur dissimulait ses vols et ses armes meurtrières. Quand il rentrait de ses longues excursions, il fournissait des explications licites de son absence, et faisait profiter sa famille d'une table abondamment garnie, et de cadeaux bizarres venus de l'étranger, pour lesquels il ne payait pas de droits, et son butin n'était grevé d'aucune taxe.

José Teixeira avait une tante, une sœur de sa mère mariée à Lousada à un Français passé maître dans le métier lucratif de castreur.

Le Français avait une fille tout à fait bizarre et gentille, fort estimée, à qui l'éducation devait donner un vernis d'aristocratie. Dès son enfance, son cousin la préférait à toutes, et, à partir de quatorze ans, il sentit qu'il souffrait de son absence. Comme il ne pouvait se passer d'elle, il demanda à son oncle de lui apprendre son métier, et de le prendre quelque temps en apprentissage. Le Français accepta sa proposition et la jeune fille, qui avait deviné son secret, ne se tenait plus de joie.

José Teixeira vécut cinq ans dans la maison de sa cousine et il avait des larmes aux yeux quand il parlait de ce temps-là, gravé dans sa mémoire au ciseau de sa passion. Il occupait à la chasse ses heures de loisir, mais, la plupart du temps, le chasseur montait au sommet d'une colline d'où il apercevait le balcon auquel sa cousine cousait, et il restait là à la contempler jusqu'à ce que les ombres de la nuit, descendant de la montagne, lui cachent le mouchoir blanc de sa cousine, qui l'agitait à maintes reprises.

Qu'était-ce sinon une douce poésie telle qu'elle germe dans les âmes les mieux formées ?

Où se trouvait l'instinct du brigand à cette époque ?

Quand, en descendant le dernier ravin de la montagne, il cueillait des plantes sylvestres pour orner les cheveux de sa cousine, quel bon cœur de Gessner, quels effluves de tendre Florian s'exhalèrent dans l'atmosphère où il vivait.

À dix-neuf ans, José Teixeira demanda, comme l'exigeaient l'amour et l'honneur, sa cousine à son père. Le Français la lui refusa, en disant qu'il avait passé bien des années à réunir la dot de sa fille, pour la marier à un riche laboureur. Le garçon, amoureux et honnête, avoua à son oncle la faute qui ne pouvait être réparée que par le mariage. Le Français accueillit cet aveu comme une insulte, et le chassa en lui donnant de violentes bourrades. José Teixeira parvint juste à dire à sa cousine de lui rester fidèle et de l'attendre jusqu'au jour où il pourrait dédaigner son patrimoine.

Le jeune homme s'en fut à Lisbonne et s'engagea au deuxième régiment des lanciers, qu'on appelait celui de la Reine.

Le silhouette élancée de José Teixeira faisait l'admiration des officiers. Aucun de ses camarades ne tombait aussi noblement sur sa selle, ni maniait aussi élégamment la lance. Son cheval obéissait au plus léger tremblement de ses jambes, et il paradait, orgueilleux du jeune homme puissant et gaillard qui bridait ses élans pour mieux faire ressortir la beauté de ses attitudes.

Dans la fameuse révolte des maréchaux de 1837 José Teixeira se trouva dans la suite du duc de Saldanha, et montra ce qu'il était dans les combats de Chão da Feira et Ruivães.

"C'est là, me disait-il, que j'ai entendu le chant de mes premières balles, dont certaines m'ont roussi les cheveux ; elles venaient me dire à l'oreille de me tenir tranquille. Le baron de Setubal m'a dit un jour que les balles pleuvaient ; je lui ai montré ma lance et je lui ai dit : Voici le parapluie, laissons-les pleuvoir !"

Le vaillant Schwallback n'oublia pas ce trait hardi quand la défaite semait le désordre dans ses rangs. Comme, à la fin de ces hostilités, il avait été contraint de passer en Espagne, le baron de Setubal prit avec lui José do Telhado et en fit son ordonnance.

Au moment où la Convention de Chaves fut conclue, le lancier recevait une lettre de sa cousine, l'invitant à venir l'épouser le plus vite possible, avec le consentement de son père. Le soldat demanda son congé et l'obtint du baron de Vilar de Turpim, commandant de la troisième division militaire. Le Français le reçut à bras ouverts, les bras d'un père, et dota sa fille avec des biens plus que suffisants pour mener une vie modeste à la campagne.

Les premières années de cette union tant désirée s'avérèrent heureuses. José do Telhado était aimé de ses voisins parce qu'il ne demandait rien aux riches, et faisait profiter les pauvres des surplus que lui procuraient sa rente et son métier de castreur. Son premier

enfant ajouta à son bonheur conjugal ; et ceux qui suivirent l'augmentèrent encore, parce qu'il y avait plus de pain et de linge qu'il n'en fallait pour tous.

Qui n'envierait le José Telhado d'il y a dix-huit ans ? Combien de gens, estimés dans le monde et fortunés, convoiteraient-ils alors le toit de l'heureux ménage de Cahide ?

Poussé par sa généreuse intrépidité, José do Telhado défendit en 1845 à la foire de Penafiel un voisin poursuivi par une foule. Le combat fut fort inégal, il en sortit mourant, on l'avait ramassé parmi les nombreux combattants qui étaient tombés autour de lui. Il échappa à la mort, entouré de soins par une épouse tendre qui lui pansait les plaies de ses propres mains, et raffermissait son esprit accablé par ces revers.

Puis il y eut la révolution de 1846.

La populace n'avait pas de chef, et ne voulait pas des commandants illustres qui avaient quitté leurs nobles demeures pour spéculer sur les bras du peuple. Elle acclama José Teixeira d'une seule voix, et le força presque à accepter le commandement.

Le chef, qui se savait trop obscur pour accepter la responsabilité de conduire la guérilla, convainquit ses amis de la nécessité de rejoindre, avec un autre chef, les légions populaires qui convergeaient vers la Cité Héroïque.

José do Telhado se mit au service de la Junte, dans la cavalerie. Il acheta un cheval, et se fit faire à ses frais un uniforme qui lui allait à ravir. Il partageait son argent avec des camarades qui en manquaient, et recevait des miettes des coffres de la Junte pour venir en aide à ceux qui n'avaient rien de chez eux.

José Teixeira s'endetta gravement, pour satisfaire ce qui était, dans un sens, un caprice, et dans un autre, un effet de la générosité de son âme.

Il participa à l'expédition de Valpaços, et fut donné comme ordonnance au Vicomte de Sá de Bandeira. Les prouesses accomplies dans cette bataille périlleuse et inégale, sont décrites dans la décoration de *La Tour et l'Épée*, que le général fixa de sa propre main sur son uniforme. Voici ce qui s'était passé : quelques soldats du régiment passés à l'ennemi pointaient, du haut d'un ravin, leurs armes sur le général, gêné par la fumée des décharges. José Teixeira se précipite de son cheval à fond de train, prend les rênes du cheval de son général, et l'oblige à sauter un fossé. Tout de suite après ce bond, des balles passèrent à quelques pouces au-dessus de leurs têtes. À ce moment-là, trois soldats de la cavalerie s'élançaient, furieux, vers le Vicomte de Sá. José Teixeira s'interpose, désarme le premier d'un coup, blesse mortellement le second, poursuit le troisième qui fuyait, et le tue en le frappant dans le dos. Quand il revint sur ses bases, le général tenait déjà la médaille que le brave accepta, plus par courtoisie qu'à cause d'un goût prononcé pour les honneurs.

Le Pacte de Gramido une fois conclu, José Teixeira arracha ses galons de sergent et rentra chez lui, où l'attendait, avec ses cinq enfants, son épouse qui le regrettait et se mourait d'inquiétude.

Comme on l'a dit, la maison croulait sous les dettes, les créanciers le harcelaient, et les autorités, qui n'admettaient pas ses positions politiques, cherchaient des prétextes pour l'accabler.

Joaquim do Telhado, le frère de José, restait alors fidèle aux traditions familiales, courant les routes, avec une suite de gens du parti populaire qui fuyaient les persécutions politiques.

Je n'ai pu vraiment étudier l'esprit de José Teixeira dans la pénible transition qu'il a vécue entre une vie honorable et la bande de son frère. Je l'ai habilement sondé sur son état d'esprit à ce moment-là, mais il s'en tenait à cette réponse.

– Je me voyais presque pauvre et poursuivi par mes créanciers et les autorités. J'ai sollicité de personnages importants, qui m'avaient sacrifié, l'appui nécessaire pour obtenir un emploi hors de ma région, mais personne ne m'écouta. Je me serais contenté d'un poste de gardien contractuel ; et, si on me l'avait donné, j'aurais rendu bien des services, et je serais aujourd'hui encore un homme utile et honnête, et j'aurais élevé mes pauvres petits.

Jamais José Teixeira n'a prononcé les mots *pauvres petits* sans que ses yeux se ternissent.

Quand la troupe de Joaquim de Telhado vit arriver le vaillant José, elle le prit pour chef et son frère y consentit.

José Teixeira fit ses débuts le 12 décembre 1849 dans la nuit, en attaquant par surprise une maison de la paroisse de Macieira qui passait pour être riche en vieille monnaie. Maciel da Costa, le propriétaire, fut blessé et traîné dans un coin pour avouer où il gardait le sac de

pièces, tandis que son serviteur, son unique domestique, gémissait, les mains attachées derrière son dos, en priant Dieu que l'on eût vite fini l'inventaire des avoirs de son patron.

Le trésor du cultivateur était important et la partage fut équitable.

Quelques jours après, l'on ouvrit une enquête et José Teixeira fut inculpé ainsi que son frère, encore que celui-ci le fût déjà dans les célèbres vols de Canelas do Douro, Margaride et Baião.

Quand elle apprit qu'on accusait son mari d'un crime qu'elle n'imaginait même pas, sa malheureuse épouse tenta de se donner la mort, et de tuer ses enfants avec elle. Elle ne put s'y résoudre, leur père les avait tout à fait abandonnés ; il avait décidé de partir pour le Brésil après son inculpation.

Effectivement, le fugitif s'embarqua, muni d'un passeport, sur le bâtiment *Oliveira* vers la fin de 1849. Il se présenta à Rio de Janeiro au consul-général, en se faisant passer pour charpentier. Il passa dans la province de Rio Grande do Sul. Il obtint à Porto Alegre un passeport pour Santa Catarina. Il le fit viser à São José, pour se rendre à Sorocaba, au mois de mars 1851, et dès le mois de novembre de cette même année, il menait un assaut au Portugal contre la maison de monsieur António Fabrício Lopes Monteiro, de Santa Marinha de Zêzere.

Le *Comercio do Porto*, esquissant une biographie de José do Telhado jusqu'à la date de son incarcération en 1859, écrit qu'il "revint du Brésil, à ce qu'on dit, pour avoir commis un vol important dans cet empire."

J'ai demandé au prisonnier la raison pour laquelle il avait quitté le Brésil.

– Je ne pouvais supporter l'absence de ma femme et de mes enfants, répondit-il.

– Mais le bruit court que vous aviez commis là-bas un vol important.

– C'est un mensonge. J'ai été là-bas plongé dix-neuf mois dans un tel désespoir, que je ne tenais pas en place. J'ai pensé mourir de saudade, et c'est pour ça que je suis revenu, sans m'inquiéter qu'on m'arrête et qu'on me pendre. Ce que je voulais, c'est vivre auprès de mes enfants, et mourir à un endroit où je verrais ma femme à l'heure de ma mort.

Voici maintenant la suite des crimes de José Telhado, tels qu'ils apparaissent dans l'acte d'accusation, depuis son retour au Portugal.

L'assaut à Zêzere, déjà mentionné, s'est soldé par un échec à cause de la ténacité que montrèrent dans leur désespoir les assiégés en se défendant.

Il y eut ensuite le célèbre assaut, à Carapatela, de la maison de Dona Ana Vitória de Abreu e Vasconcelos. Cette dame recevait la visite de personnes qui étaient venues lui présenter leurs condoléances pour la mort de son père, décédé quelques jours avant. C'était la nuit. Les chiens, enfermés dans la maison, aboyaient d'impatience. Un domestique leur ouvrit la porte et, par l'entrebâillement, il reçut un coup de hache sur la tête. La horde s'engouffra dans la cuisine et l'un des intrus, pour mettre fin aux cris du domestique, lui étouffa la voix dans la gorge d'une balle de pistolet. Ils pénétrèrent dans la petite salle où se tenaient ces dames épouvantées et les conduisirent en procession auprès du cadavre, en les prévenant qu'elles subiraient le même sort si elles ne se tenaient pas tranquilles et ne leur remettaient pas l'argent qu'il y avait dans la maison. La maîtresse de maison leur remit sans hésiter l'argent et les valeurs qu'elle possédait, mis à part une bague que José do Telhado lui rendit civilement, après l'avoir prise dans les mains de l'un de ses hommes. Le procédé eût été galant, si le chef n'avait pas dit par la même occasion, que José Joaquim de Abreu, le père à peine décédé de la dame, avait trente mille cruzados en pièces de monnaie. La dame ignorait qu'il y eût tant d'argent chez elle, et répondit qu'elle ne connaissait l'existence que de ce qu'elle avait remis. Après une telle réponse, on ramena ces dames voir le cadavre, et elles s'agenouillèrent pour recevoir la mort.

Là-dessus, une domestique pensa que l'argent pouvait se trouver dans la chambre qu'on n'avait pas ouverte depuis que le défunt était passé, et elle émit cette hypothèse à haute voix. Trois sentinelles restèrent auprès de ces dames, José Telhado pénétra dans la chambre, fractura les tiroirs et s'empara des sacs d'argent. Il revint à la cuisine, pria ces dames à l'article de la mort de se relever, les ramena dans la petite salle où il les avait trouvées, leur dit de ne pas se mettre à crier, et qu'elles étaient jolies, les enferma de l'extérieur, et repartit à pas comptés.

Ils étaient sept à se partager le butin, qui se montait, à ce qu'on disait, à quarante mille cruzados ; mais, au bout de trois mois, nous trouvons la même bande au lieu dit de Paradela, à Celorico de Basto, où elle attaque la demeure de Domingos Gonçalves Camelo. L'on voit qu'ils avaient d'ardentes ambitions ! Il y avait là de l'argent en abondance, d'un héritage éloigné, dont madame Maria Francisca, qui aimait la vie, indiqua l'emplacement au quatrième ou au cinquième coup de crosse qu'on lui administra, le même nombre qu'à son mari.

La nuit du 22 mai, José do Telhado affronta l'armée dans une bataille rangée, en un lieu nommé *Eira dos Mouros*. Le détachement du 2^e d'Infanterie était parvenu à capturer deux bandits et s'était arrêté avec eux dans une auberge pour se reposer. C'est là qu'ils furent surpris par la horde menée par son chef qui montait une jument fougueuse. Une fois arrivé à la terrasse de l'auberge, celui-ci cria : "Chargez sans épargner les balles, les gars, voici José do Telhado."

La troupe sortit, et la fusillade éclata, qui se conclut par la retraite du détachement. Le chef ne cessa de soutenir son avant-garde dans sa progression, faisant feu avec son pistolet et sa carabine.

Les deux brigands étaient enfermés dans l'écurie de l'auberge ; l'un s'était enfui dès le début de l'engagement, et l'autre s'était trouvé dans l'impossibilité de se lever sur ses jambes cisailées de balles.

- Viens ! dit le capitaine au bandit blessé.
- Je ne peux pas ; achevez-moi, je n'ai plus de jambes.
- Fais ton acte de contrition, fit le chef.

Le blessé marmonna son acte de contrition et la tenancière versa des larmes de compassion.

José do Telhado l'étendit d'une gifle et déchargea son arme contre la poitrine de son compagnon en disant :

- C'est la fin de tes peines et le début des miennes. Adieu !

Le cadavre ne pouvait répondre à ce triste *Vale* de son chef.

L'acte d'accusation dit que José do Telhado avait volé une paire de bœufs en 1853. Le brigand me disait que cette accusation était le pire affront qu'on pouvait lui faire : "Moi ! Voler des bœufs ! " criait-il dans sa rage. "Moi qui ai donné tant de paires de bœufs à des fermiers pauvres !"

Toutes les avenues du hameau de José Teixeira étaient barrées par la police ; il n'en était pas gêné ; rares étaient les nuits où il s'absentait de chez lui. Tout au plus, il embrassait les plus jeunes de ses enfants, rassurait sa femme et allait passer la nuit dans des grottes qu'il connaissait dans la montagne, ou chez des amis dévoués, dont les uns, les plus précieux, le redoutaient, et les autres, de basse condition, exploitaient ses libéralités.

Au cours de l'une de ces nuitées, la police de Mancelos encercla la maison où il dormait. José do Telhado s'employa à rassurer son accueillant ami, terrorisé, s'habilla lentement, ouvrit la porte et apparut sur le perron. Le regedor cria en le voyant, et appela ses dizaines de sergents à venir lui porter main forte. Le brigand leur tourna le dos, et sortit par une autre porte qu'ils avaient dégarnie ; mais, ne voulant pas s'en tenir à cette farce, il se rapprocha du groupe des assiégeants et les régala de deux balles dont l'une entra dans le dos du regedor. Puis il monta sur la montagne où il attendit les premiers rayons de l'aube.

Une autre nuit, l'armée encercla sa maison alors qu'il était plongé dans son premier sommeil. Sa femme le réveilla et l'aida à s'habiller en prenant tout son temps. Il s'en alla par une porte dérobée et revint sur ses pas chercher sa montre qu'il avait oubliée et donner des instructions à son domestique qui devait lui amener son cheval au point du jour à un endroit précis. Il ouvrit la fenêtre, et dit aux soldats :

- Comment trouvez-vous cette nuit, les gars ?

Il s'éloigna de la fenêtre et ouvrit la petite porte qui donnait sur un appentis d'où l'on pouvait sauter dans un petit jardin. Trois soldats étaient postés là. José Teixeira arma sa carabine à deux canons et leur dit :

- Planquez-vous, je vais sauter. Les deux premiers qui bougent, je passerai sur leurs cadavres.

Les soldats s'accroupirent, et il sauta. Une fois dans le jardin, il lança deux pintos aux soldats et leur dit :

– Voilà de quoi tuer le ver à la santé de José do Telhado.

Et il poursuivit tranquillement son chemin, à pas mesurés, comme s'il allait guetter une taupe dans sa melonnière. Il avait marché en gros un huitième de lieue quand ils déchargèrent leurs armes sur lui.

Le brigand avait eu l'audace d'entrer à Vila Meã un jour de foire, et de s'arrêter pour goûter d'un vin qu'on lui proposait. Tout à coup, un tourbillon de gens en armes s'avance vers lui. José Teixeira quitte la place à pas rapides, rencontre à l'extérieur de la foire un cultivateur bien installé sur une jument entravée, fait descendre le cultivateur, qui obéit, pris de court et un tant soit peu aidé par sa poigne de fer, enfourche la jument, et tire son chapeau à la centaine d'hommes qui le poursuivait en le huant. À une demi-lieue, il rencontra un passant, mit pied à terre, lui confia la jument et lui dit : "Allez demander à la foire à qui appartient cette carne, rendez-la à son maître, et dites-lui que si José do Telhado peut lui être utile, il est à ses ordres."

Ces attaques n'effrayaient guère ce bandit obstiné.

Il s'en fut, le 24 février 1859, visiter avec sa troupe Dona Ana Ricardina Ferreira Pinto de Carvalho, à sa maison de Senra dans la commune de Falgueiras. Trouvant là, contre son attente, quelques hommes, il les réunit en une seule botte avec une corde, et les pria de se tenir aussi tranquilles qu'un fagot de petit bois. Dona Ana eut à souffrir quelques secousses avant d'indiquer où elle gardait son argent et ses objets précieux, avec lesquels ils prirent congé, en chargeant cette dame de desserrer par charité le lien dans lequel se trouvaient fagotés ses journaliers.

José Teixeira se plaisait à agrémenter ses attaques d'épisodes burlesques. Il avait donné un baiser d'adieu à une dame de Carapatela et demandé à l'épouse du sieur Camelo à quoi lui servait son argent, si elle ne pouvait s'acheter une tête moins laide.

Un commerçant très connu de Porto, Bernardo José Machado, se rendit un jour à Cerva, sa terre natale ; il était parvenu, assez près du Torrão, à la hauteur d'un gentilhomme bien campé sur son imposant cheval, et l'avait trouvé de bonne compagnie pour ce voyage. Ils abordèrent différents sujets et la conversation tomba fort à propos sur les dangers que l'on courait en traversant ces contrées infestées par le terrible José do Telhado. Le gentilhomme se montra, lui aussi, horrifié à la perspective de le rencontrer, et entendit, de la bouche même de Machado, les atrocités perpétrées par le célèbre bandit. Ils s'arrêtèrent à une auberge, et mangèrent on ne peut plus somptueusement. Le gentilhomme, qui devait prendre une autre route, fit ses adieux au sieur Machado qui lui offrit ses services. Le commerçant demanda sa note à l'aubergiste et apprit que l'autre individu l'avait réglée. Le voyageur demanda qui était ce voyageur, et la femme lui répondit que c'était José do Telhado.

L'on peut comprendre qu'après lui avoir servi un tel panégyrique, le sieur Machado ne se sentit pas à l'aise, rien n'empêchait qu'il tombât plus loin sur lui, avec un autre visage, et que cela ne donnât pas une autre péripétie, pour mettre du piment à cette histoire.

Au mois de mars de la même année, le Père Albino José Teixeira était en train de digérer son copieux souper sur son fauteuil douillet, quand il entendit un cri aigu poussé par sa nièce Narcisa. Il courut à la cuisine et vit un groupe d'hommes qui tenait la gamine par le cou. Le prêtre cria ; et un bandit voulut décharger son arme contre lui ; mais comme l'amorce ne fonctionnait pas, le voleur saisit un poignard et se jeta sur lui. José Teixeira soutint l'assaut de ce lâche, et le jeta de côté avec un air menaçant. Le prêtre continua à crier et les voisins accoururent, puis reculèrent, diminués par leurs blessures. Entre-temps, les caisses et les tiroirs le disputaient en vacuité à la tête théologique de leur propriétaire. L'on dit que cette attaque fut couronnée de succès.

L'acte d'accusation clôt la liste de José do Telhado par sa tentative de fuir sans passeport dans un royaume étranger.

La mort de José, surnommé *Pequeno* (le Petit) par antiphrase, ne figure pas dans ce document.

José Pequeno était d'une taille gigantesque, et le plus cruel de la bande commandée par José do Telhado.

Son chef avait beaucoup de peine à réfréner ses instincts sanguinaires ; mais il le faisait avec des égards, parce que cet associé était le seul qu'il jugeât capable de lui tenir tête dans un combat à mains nues.

José Pequeno réfléchissait à l'expédient le plus commode pour échapper aux poursuites, et le démon lui souffla l'idée de trahir ses compagnons. La bande fut surprise, en l'absence du délateur. Les forces étaient commandées par l'intrépide Adriano José de Carvalho e Melo, maire de Marco de Canaveses. La charge de la police fut si furieuse contre la bande de voleurs que celle-ci dut chercher son salut dans la fuite. José Teixeira reçut une balle dans le dos, laquelle, à ce qu'on dit, le projeta dix pas en avant, contre sa volonté. La balle lui fit juste un choc électrique à la colonne vertébrale.

Le surlendemain, José Teixeira eut la certitude que son compagnon l'avait dénoncé. À la tombée de la nuit, il s'en fut à Lixa, où le traître passait ses nuits, entra chez lui, et lui dit :

– Je ne veux pas te prendre en traître ; protège-toi comme tu voudras, l'un de nous deux va y rester.

– Ou tous les deux, dit José Pequeno en saisissant un couteau.

– Ou ça, rétorqua José do Telhado en prenant une paire de ciseaux. Et il ajouta : Je vais m'en servir pour te couper la langue.

En s'empoignant, ils éteignirent la bougie, et luttèrent, poitrine contre poitrine. Ils ne se lâchèrent pas pendant un quart d'heure, rugissant à tour de rôle des injures et de féroces jurons. José Teixeira se retrouvait avec une estafilade à un bras ; mais José Pequeno avait lâché son dernier rugissement par l'ouverture que les ciseaux avaient pratiquée dans sa gorge. Le chef décolla son genou de la poitrine du cadavre quand les deux lames des ciseaux se rejoignirent à travers la langue qui l'avait dénoncé.

L'homicide apparut le surlendemain à Lixa, et dit à la foule immobile à la porte du mort :

– Si vous ne savez pas qui a tué ce traître, le voici.

Et il poursuivit son chemin, forçant son cheval à effectuer de gracieuses croupades.

L'on peut noter que le Ministère Public n'a pas déposé plainte contre l'assassin. Quand l'on réfléchit bien sur cette anomalie, il va de soi que la morale publique, représentée par la police criminelle et administrative, a proposé, par reconnaissance, cette mesure en faveur de celui qui avait tué le formidable scélérat de Lixa. José Teixeira a épargné la vie de beaucoup de traîtres, en finissant par décider de s'enfuir à Rio de Janeiro. Deux de ses associés le dénoncèrent quand il arriva déguisé à Porto, et se cacha dans le cambuse du navire sur lequel il était parti pour le Brésil onze ans avant. Le délateur le plus compromis n'a pas gagné un sauf-conduit pour sa dénonciation. Il s'agissait du morgado de *** que j'ai vu détenu à la prison de Penafiel, un jeune homme de vingt-cinq ans de belle allure avec une barbe noire bien fournie et qui portait un veston à brandebourgs. Il était condamné à dix ans de travaux forcés hors de son pays ; et José Teixeira, passant par Marco de Canaveses, où il fut jugé, passa quelques mois après la nuit dans la même prison ! Aucun des deux hommes ne se coucha ! Ils passèrent la nuit sans fermer l'oeil, aux aguets, car ils s'attendaient tous les deux à se faire agresser par l'autre.

José Teixeira était déjà à cette époque amoindri par ses malheurs, habitué à essayer les mépris et les injures ; il n'aurait guère eu le courage de se défendre.

L'on m'a dit que le morgado de *** était mort en prison au mois d'août de l'année dernière.

On avait trouvé l'effroyable bandit accroupi sur trois quintaux de biscuits, dans sa cachette sur le navire *Oliveira*, et on l'avait remis à deux gendarmes de la police municipale, qui l'amenèrent sans encombre au Carmo.

Là, on lui attacha les mains, et on le conduisit en prison, entouré de trente baïonnettes, sous bonne escorte de la cavalerie.

Un grotesque déploiement de forces pour un homme affaibli, qui s'était laissé emmener par deux gendarmes ! Il n'aurait pas été surprenant que José Teixeira se fût enfui en les prenant sous ses bras.

Les premiers mois, les curieux affluèrent pour voir la tête du bandit. Le bureau de la prison servait de scène dans ce spectacle dans lequel le geôlier exhibait le prisonnier, sans rien lui épargner de l'épisode le plus abject de sa vie.

José Teixeira entra à la Relação, riche de six cent mille réis. Il s'abandonna à sa manie de faire l'aumône aux nécessiteux, et, autour de lui, tout le monde l'était. Il nourrit et habilla le parricide Mendes, son secrétaire, son avocat et son ami intime. Aux chiourmes de déportés, il distribuait de grosses sommes ; et des prisonniers indigents d'autres secteurs de la Relação trouvèrent chez lui cette ardente charité qui assurerait la gloire et le Ciel à un juste. Son épouse vint le voir quelquefois dans sa cellule. Elle lui demandait, en levant les mains, de dépenser moins pour qu'elle puisse, avec les ressources de son maigre domaine, nourrir ses enfants. Leur père pleurait avec elle ; mais l'on eût dit qu'il avait adopté tous les détenus affamés et nus.

Il finit par se retrouver pauvre. Sa femme continua de lui envoyer une maigre mensualité ; mais la justice avait mis sa maison sous séquestre pour le montant des frais. Cette mère déjà éprouvée tomba malade quand elle se trouva incapable de donner le pain que ses quatre enfants lui demandaient vainement. L'aîné se trouvait au Brésil où son père l'avait envoyé, et avait réussi dans ses entreprises commerciales. Bien que né à une époque heureuse où régnait dans la famille une atmosphère de probité, il ne répondait pas aux lettres de son père, et ne voulait même pas entendre son nom. José Teixeira disait que ce fils ingrat était son premier bourreau.

Les mensualités cessèrent et le prisonnier souffrit de la faim. Ceux qu'il avait aidés virent en lui un détenu de leur condition, dès qu'ils le sentirent pauvre. Il demanda au parricide six pièces qu'il lui avait prêtées, et, ne pouvant les lui rendre, son débiteur se vengea en dénonçant sa complicité dans une tentative d'évasion.

Les autorités le transférèrent dans une cellule collective, sans moyens de communiquer avec qui que ce soit, et sans lumière.

Il poussait des hurlements affreux, le malheureux, à qui l'on infligeait ces traitements injustes et barbares. Le surlendemain, on lui permit de voir la lumière. Je lui parlai d'une grille qui se trouvait à proximité, je le réconfortai, et, à compter de ce jour, je fis tout ce que je pus pour briser les épines de son expiation qui n'était ni légale, ni charitable.

L'on arriva à la veille du jour où il devait être conduit au tribunal de Marco de Canaveses, et il n'avait pas d'argent pour les frais du voyage, ni les vingt-cinq pièces, sur les cinquante que, selon leurs conventions, il devait régler à Marcelino de Matos, pour assurer sa défense. Il lui écrivit cette lettre, dont je conserve l'original, parce qu'on y trouve des traces de larmes :

Je vous fais part, Maître, du fait que je n'ai pu réunir la somme convenue. J'ai fait engager mon linge. Si je peux en tirer quelque chose, je vous le ferai savoir. Sinon, envoyez-moi, Maître, les papiers nécessaires que je remettrai à l'avocat qui aura la charité d'assurer ma défense. Etc.

Marcelino de Matos défendit gratuitement son client. Obtenir sa liberté, il ne fallait pas y songer ; le sauver de la peine capitale, c'était une gageure. Et il y parvint. Ce ne sont pas ses sophismes qui ont séduit les jurés ; mais son éloquence sincère et poignante qui les a émus aux larmes. Ils avaient dû en verser beaucoup pour laver tant de taches de sang qui l'accusaient ! L'avocat a sans doute improvisé, il ne s'est pas attardé sur les abîmes de noirceur de ce scélérat, il l'a évoqué, assis près du berceau de son premier enfant, en train de rendre aux lèvres de son épouse aimée le sourire du nourrisson qui dormait. Il l'a vu au sommet de la colline sur laquelle il allait à dix-huit ans, l'âme immaculée, cueillir des fleurs pour les cheveux noirs de cette jeune fille qui se trouvait là, malade et décrépite, sur les gradins du tribunal, la tête tout contre les visages décharnés de ses enfants affamés. Il s'est brusquement souvenu des célèbres exploits de cet illustre accusé, lorsque, dans les éclairs des boulets, il croyait distinguer le chemin qui mène les braves à l'honneur et à la gloire.

Marcelino de Matos obtint d'excellents résultats ; il obtint qu'on ne lui imputât qu'un seul meurtre sans préméditation, et qu'on admît qu'il avait été calomnié pour la plupart des vols qu'on lui reprochait. C'était un excellent résultat dans un endroit plein de témoins, qu'il avait volés, blessés, une foule de gens qui l'avaient vraiment vu, ou seulement avec les yeux de l'épouvante.

José Teixeira fut condamné à l'exil et à des travaux forcés à perpétuité.

En regagnant l'enfer dont il avait eu un avant-goût de la réclusion et de l'isolement total, il rencontra, à mi-chemin, sa femme qui surgit devant lui : elle venait lui dire adieu... pour toujours !

Se sont-ils rappelés les années de leur enfance ? Les joies des premiers jours où ils se sont aimés ? La folle allégresse qu'elle avait senti en lui écrivant de revenir de Chaves pour l'épouser ? La tranquillité, la probité, et l'abondance de ces huit années avec leurs enfants, propres, repus, et prenant part aux bonheurs de leurs parents ?

Si les larmes de cette femme se sont insinuées dans le cœur de son mari, sera-t-il absurde de dire qu'ils y ont fait naître des remords et que ces remords parvenaient jusqu'à Dieu dans une prière pénétrée d'angoisse, une prière que, nous le croyons pieusement, Dieu ne rejette pas.

Le condamné endura quelques jours encore de solitude dans son cachot. Puis la cruauté se lassa d'écraser le malheur, l'onagre prit en pitié le lion moribond, et lui enleva les fers qui le blessaient. L'on permit à José do Telhado de se promener dans les couloirs, avec interdiction d'entrer dans les cellules des détenus. Il entra dans la mienne en tremblant, il craignait les conséquences de cette infraction à des ordres stricts. Je le rassurai en prenant sur moi la responsabilité de cette transgression, le pauvre homme n'avait plus que des larmes à répandre au cours de nos entretiens, et un désir sincère de mourir.

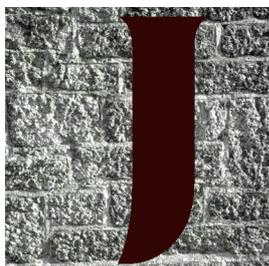
Un jour, après ma libération, on lui intima à l'improviste l'ordre de s'embarquer pour Lisbonne. José Teixeira empaqueta son maigre bagage, descendit rejoindre le groupe de déportés, tendit ses poignets aux cordes, et demanda à un prisonnier qui était là de lui faire l'aumône d'un *vintém* pour s'acheter des cigarettes. Et il la reçut avec plus de joie qu'il n'en avait eu en recevant à Valpaços une décoration pour avoir sauvé la vie au *Bayard* portugais.*



Torre e Espada

* Les journaux ont raconté les exploits de José do Telhado face aux nègres. Notre commerce en Afrique lui doit beaucoup, et attend beaucoup de ce bras de fer, assoiffé de vengeance. Ce sont les noirs qui paient les affronts que les blancs lui ont fait subir ici. S'il s'y prend bien, José Teixeira peut mourir au moins roi de ces contrées. (*Note de la deuxième édition*)

XXVII



'AVAIS, IL Y A NEUF ANS, un barbier à Foz qui était un Don João de Mañara tout craché, en son âme uniquement, vu que son corps faisait penser au fabuliste de Phrygie que les femmes ont beaucoup aimé.

Le sieur Tomé n'était pas seulement expansif, il tirait vanité de ses conquêtes, qu'il racontait en se rengorgeant. Il m'a confié une fois, étalant tour à tour son orgueil et sa compassion, comme le ferait un élégant patenté, qu'une servante avait été renvoyée à cause de lui, et une autre rossée par sa patronne pour avoir laissé brûler son bouillon de riz, tout cela le même jour.

N'allez pas penser que le sieur Tomé connut toujours une vie semée de roses. Un excès de roses étouffe parfois les sybarites. C'est ce qui est arrivé au festin d'Héliogabale.*

À vingt-quatre ans, trente-quatre avant l'époque où je l'ai connu, il épousa une femme volage qui s'enfuit avec un capitaine. Il souffrit beaucoup l'espace d'une semaine, puis il se fit cynique. Je n'ai jamais rien vu qui ressemblât autant aux grands héros des grands romans, dont on excuse les débauches, en songeant aux affronts qu'ils ont essuyés quand ils ont cru et aimé. L'histoire du sieur Tomé, c'est celle de Byron, de Werner, de Faust, d'Alfred de Musset, d'Espronceda et de bien d'obscurs personnages qui ne racontent pas leurs méfaits.

Le sieur Tomé comptait cinquante-quatre ans et avait dans son âme assez de fiel pour le cracher à la face de la société. Le démon sait quelle satanique jubilation fut celle de cet énergumène quand il apprit que la cuisinière avait été frappée parce qu'elle avait laissé brûler le bouillon de riz à cause de lui. Le cœur du sieur Tomé était assoiffé de victimes pour de plus graves représailles, c'était une fosse à vipère, une forge regorgeant de flèches, où un monstre répugnant et cupide, sorti de l'Orcus, s'était niché pour l'opprobre et le malheur des servantes.

– Monsieur Tomé ! lui disais-je il y a neuf ans, cela va mal tourner pour vous ! Pardonnez au monde l'offense que vous a faite une femme, et laissez les autres en paix avec leur conscience, et les cuisinières à leurs obligations. Du train où vous allez à un moment, votre échine en souffrira, si vous ne vous faites proprement éreinter. Soyez reconnaissant à la chance grossière et stupide de ceux qui en ont pour être arrivé à cet âge avec toute votre tête : pardonnez à présent, et reposez-vous. La nouvelle génération vous vengera, si vous avez soif de vengeance.

Un jour après ces admonestations et d'autres semblables, il venait me raconter qu'une fruitière était devenue folle de lui, et qu'il avait des vues sur une vendeuse de pâtés et de blancs-mangers, à Santa Clara. Au bout de quinze jours, la fruitière se crépait le chignon avec la vendeuse de pâtés, laquelle perdait la clientèle des bonnes-sœurs pour avoir laissé piétiner quelques-uns de ses produits dans la chaleur de la lutte.

Un homme fatal que ce Tomé ! Dans un autre pays, et avec un peu d'argent, il figurerait dans des romans, comme un Saphy, et un Vautrin. Au Portugal, limité à la sphère de son art, il mourra barbier obscur, et connaîtra la gloire de descendre en enfer avec une grande suite d'âmes qu'il y aura précipitées.

Quelques heures après mon incarcération, je reçus un mot qui disait : "Tomé, le barbier qui vous a eu pour client à la Foz, vous demande humblement la faveur de vous raser en prison."

– Qu'il vienne, dis-je au messenger, croyant qu'il habitait tout près.

* Héliogabale n'a pas été étouffé avec des roses. Il vouait un culte à une pierre noire comme font les musulmans, à ceci près qu'il se livrait à cette occasion à de somptueuses orgies qui feraient rougir les auteurs de chansons de salle de garde (mais n'ont froissé la pudeur ni de Freud, ni d'Artaud). Il fut massacré par des prétoriens dans les cabinets où il s'était barricadé, avant d'être jeté dans un égout. Ce n'est pas la première fois que Camilo se permet de ces approximations. (NdT)

Il arriva et me dit :

– Vous me reconnaissez ?

– Vous avez l'air bien diminué, maître.

– Ce n'est pas étonnant !... Trois ans sous les fers !

– Sous les fers ! Vous vous trouvez donc en prison ?

– Ce sont mes ennuis qui m'y ont amené... La chance a fini par me quitter !

– Que vous est-il arrivé, maître ? On vous en veut pour la fille aux pâtés ?

– Non, Monsieur. Là, je suis innocent, j'ai la conscience tranquille.

– Une affaire de cœur, pas vrai ?

– Pas du tout. Il faut le voir pour le croire.

– Raconte-moi ça, maître, racontez-le : vous avez le droit de vous faire entendre par la postérité.

– Je travaillais, rue da Rainha, comme ouvrier chez un barbier qui avait une fille de treize ou quatorze ans, jolie comme un cœur et faite à ravir. Je lui ai fait deux doigts de cour, et la petite n'était pas du genre à perdre vraiment la raison. L'un dans l'autre, sans avoir eu le temps de voir venir, j'étais fou d'elle. Si j'avais été célibataire, parole d'honneur, je la demandais à son père ; mais quand un homme marié se mêle de tomber amoureux, il perd le nord, comme dit le proverbe. La passion est aveugle. Lorsque le cœur prend le pas sur la raison, mon ami, l'on accumule les sottises. On peut faire ce qu'on veut : un homme finit toujours par se décider, et prouver qu'il est un homme. Un jour, je me suis laissé tenter par le démon. J'ai déposé un baiser sur le visage de la gamine, et elle s'est mise à appeler son père, pour lui dire que je l'avais prise dans mes bras. Le père me prend à partie, en disant que j'ai violé sa fille. L'on m'a arrêté et gardé enfermé ici huit mois, sans me juger ; puis l'on m'a jugé et condamné à trois ans de prison. Voilà ma triste histoire ! Et ce n'est qu'à moi que ça arrive ! Hier encore, j'ai lu dans le *Brás Tisana* des vers où l'auteur demande un baiser à une jeune fille, et je n'ai pas entendu dire que le père de la jeune fille ait porté plainte contre le poète. Trois ans et sept mois de prison pour un baiser. Voyez, Monsieur, la bonne conscience des jurés qui m'ont déclaré coupable pour un baiser.

– Maître ! m'écriais-je, la Providence n'est pas un mensonge. Vous avez été condamné pour des crimes qui crient encore vengeance, et ce baiser a été le prétexte qu'a saisi le juge occulte des consciences. Rappelez-vous la fille qui a laissé brûler le bouillon de riz ; rappelez-vous les blancs-mangers écrabouillés, rappelez-vous la fruitière qui a écrasé le meilleur melon de sa banne. Courbez votre tête en signe de pénitence, et offrez vos douleurs pour vous en épargner de plus grandes que celles qui vous attendent dans les ténèbres d'en bas, où vous trouverez de quoi grincer des dents, mais pas de lames aussi redoutables que les vôtres.

Tomé aiguïsa sa lame sur la paume de sa main, et me dit :

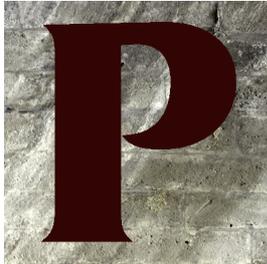
– Laissez-moi sortir de la prison et je prendrai ma revanche. On en entendra parler, alors.

En me fondant sur les conversations que j'ai eues durant un an avec le sieur Tomé, j'en déduis qu'aucune cuisinière n'est à l'abri du risque de se faire immoler à sa vengeance. L'injustice dont il a souffert ont accru ses réserves de venin qui vont forcément s'épancher en un tombereau de séductions, de rapt, d'adultères, de viols, et d'impudicités de tout calibre.

Le sieur Tomé a quitté la prison au mois de novembre de l'année dernière. J'ignore les dégâts qu'il a provoqués, et combien d'âmes en peine tournent autour de cet astre fatal.



XXVIII



AULA, UNE JEUNE FILLE DE SEIZE ANS, pâle, triste comme l'image du malheur, et indifférente aux tourments, comme les saintes qui ne sentent pas le martyre qu'on leur fait subir, entra un jour dans le bureau de la prison entre deux soldats, donna son nom et son métier, et descendit au cachot. On l'accusait d'infanticide ! Seize ans ! Belle ! Mère ! Et infanticide !

– Essayez de savoir l'histoire de cette fille, dis-je à un gardien.

Le gardien revint au bout de quelques jours et me dit :

– La gamine ne raconte rien. Elle reste assise à un coin de son cachot, la tête entre les genoux, sans parler, ni pleurer.

La deuxième semaine, la détenue fut amenée à l'infirmerie, où elle mourut quinze jours après.

À son chevet s'était assis un homme qui lui avait demandé d'une voix compatissante le secret de sa mort. Paula n'avait rien d'autre à offrir en échange de ses prévenances que son histoire, qui se résume à ceci :

Elle était venue de Vila da Feira se faire engager dans une maison de Porto à l'âge de treize ans. Elle avait comme patrons un couple marié depuis peu. On la traitait moins comme une domestique que comme une amie. La femme lui donnait ses vieux habits. Son patron, à l'insu de sa femme, lui caressait les cheveux et se plaisait à la faire rougir en lui donnant des baisers. Paula était innocente comme l'étaient les anges avant de revendiquer les mêmes droits que Dieu.

De l'innocence des baisers, insensiblement, elle passa à l'innocence du déshonneur, et du déshonneur à la punition imméritée, en tombant enceinte.

La pauvre n'était pas encore à même de pleurer sur sa chute ; si elle l'avait été, ses larmes auraient suffi pour la confondre.

C'est le temps qui la révéla à l'épouse. De la charité face à de tels outrages, le pardon devant une telle innocence, on attend encore que naisse entre les anges une femme qui se hisse à des vertus aussi sublimes.

L'épouse l'interrogea. Paula raconta une histoire si simple que sa maîtresse en conçut deux fois plus d'aigreur. La voici : Elle était en train de coudre en attendant ses maîtres qui étaient allés au théâtre. Son patron rentra seul à dix heures. Il s'assit à côté d'elle, lui donna des baisers, lui tint un tout autre langage, et elle resta silencieuse. "Je laisse au Père Manuel Bernardes le soin de conclure cet épisode, c'est un apostolique fils de famille qui me pardonnera cette coupable indiscretion : *Et bien que ce silence même laissât suffisamment entendre que l'entreprise, dans ce cas précis, n'était pas sans danger, la raison ne voulut rien voir ; et cette même raison nous dicte le devoir de prendre ce silence à notre compte, et de taire le nom du responsable de cette catastrophe.*"

La dame interrogea son mari. Celui-ci lui répondit en avouant sa faute et, pour montrer l'étendue de son repentir, il se montra fort tendre.

La domestique se fit renvoyer sur l'heure, et l'oubli ramena la bonace.

Paula retourna chez sa mère et trouva porte fermée. Elle s'assit sur une marche et attendit.

– Que fais-tu ici, Paula ? demanda une femme qui passait par là.

– J'attends ma mère.

– Tu peux l'attendre, ma petite ! Ça fait huit jours qu'on l'a mise en terre. Viens à la maison, ne pleure pas.

* *Floresta*, la légende de la femme au bord de la mer : Liv. I, p. 403.

Paula suivit cette amie de sa mère et s'en alla le lendemain chercher un abri chez une sœur mariée, assez loin de là.

Sa sœur la regarda de haut en bas, et lui dit :

– Tu es venue ici pour me faire honte ! ? Encore bien que notre mère est morte avant de te voir dans cet état. J'ai assez d'enfants avec les miens. Arrange-toi comme tu pourras.

Paula revint sur ses pas et s'en alla proposer dans une riche maison de son pays ses services, comme domestique.

La dame distinguée de ces lieux la regarda attentivement, lui demanda son âge, fit une grimace de dégoût, et lui dit :

– Tu ne m'es d'aucune utilité. Va-t-en ; et tiens-toi bien si tu veux avoir du pain.

Paula retourna à Porto, et passa dans une rue où il y avait des femmes bien vêtues et gaies, assises sur des chaises ou penchées à leur fenêtre. L'une d'elles l'apostropha pour lui dire des atrocités. Paula poursuivit son chemin, et dépensa ses derniers *vinténs* parce qu'elle avait faim.

À l'auberge où elle avait mangé, elle demanda si quelqu'un voudrait la prendre comme domestique.

On l'envoya chez une entremetteuse qui lui répondit :

– Revenez dans quelque temps, on me demande de trouver une nourrice et, si vous voulez rester ici, je vous donnerai de quoi manger pour rien.

Paula resta et commença à vendre ses effets.

Un bon vieillard de son pays était passé par hasard ; elle demanda à lui parler et lui raconta sa vie. Le vieillard se rendit à son village et convainquit la mauvaise sœur de fournir un logis et un peu de bouillon à Paula. Le jeune fille alla chez sa sœur où l'attendaient les mépris et les insultes de son beau-frère. Elle repartit humblement, pleine de reconnaissance pour sa sœur ; et s'en fut à la maison où sa mère était morte, et demanda au vieillard de lui prêter de quoi louer cette mesure.

Elle y resta enfermée jour et nuit, sans pain ni lumière ; mais le charitable ancêtre lui envoyait un repas qu'elle partageait en trois portions.

Un jour, elle se sentit mal ; elle était seule ; elle courait d'un coin à l'autre de son taudis, sous le coup de la douleur.

Les voisins l'entendirent le lendemain ; ils défoncèrent la porte et virent l'enfant mort sur le sol en terre battue, et, dans un coin, Paula étendue sur un grabat, sans connaissance.

Ils ramassèrent l'enfant et se montrèrent les uns aux autres ses fontanelles broyées.

– Elle a tué son fils, cette mère dénaturée ! dirent-ils tous.

La nouvelle parvint au *regedor*, des médecins vinrent examiner l'enfant, et décidèrent que celui-ci présentait des traces de mort violente.

Paula n'était au courant de rien, à moins que la fièvre et l'imbécillité lui eussent tout fait oublier.

Dans un sursaut d'énergie, elle sauta de son grabat à la rue. Il faisait nuit. Elle parcourut des lieues jusqu'au point du jour. Au petit matin, des laboureurs la trouvèrent inanimée et lui proposèrent leur maison, un lit, de quoi manger, et le secours de la médecine.

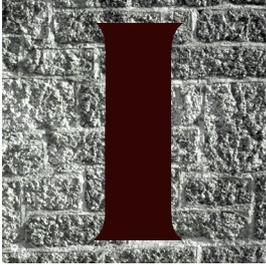
Elle se remit et prit le chemin de Porto. Elle chercha une maison qui l'emploierait comme domestique, et la trouva. Au bout de la première semaine, on l'arrêta pour infanticide.

Vous connaissez le reste.

Et vous pouvez aussi vous représenter cet homme, le mari de la patronne qui l'a chassée, comme un garçon heureux, il se trouve au théâtre lyrique, le jumelles braquées sur une loge, où son épouse lui montrait un vêtement de femme bien plus riche et mieux fait que le sien.

Gloire à Dieu au plus haut des Cieux.

XXIX



IL Y AVAIT A LA RELAÇÃO un individu que l'on connaissait sous le sobriquet de *contorsionniste*.

Il entamait à Porto une carrière commerciale prometteuse, parce qu'il avait beaucoup de dispositions pour le négoce, de la vivacité, de l'ambition, et qu'il usait volontiers de ces stratagèmes que l'on qualifie abusivement de friponneries.

Dans son désir de tirer profit de tout et de remercier par la même occasion la Providence des dons qu'il avait reçus, il fit le meilleur usage possible de sa maigreur extrême en s'introduisant dans les entrepôts de la douane par je ne sais quel orifice qui n'offrait aucun passage praticable pour de gros rats.

Je ne sais si ce garçon fut arrêté à son entrée ou à sa sortie, ce qui est sûr, c'est qu'il fut jugé et condamné aux galères.

L'on pouvait s'attendre à ce que son élasticité, qui lui avait permis d'entrer dans les entrepôts, lui servît encore à s'évader de la prison. À son premier essai, il se joua d'obstacles apparemment insurmontables ; mais, au moment où tout le monde l'aurait cru libre, il tomba entre les mains des sentinelles. À sa seconde tentative, il réussit l'impossible en s'insinuant entre des grilles à travers lesquelles parvient à peine à s'insinuer la tête d'un homme. Il comptait descendre dans l'arrière cour, et s'échapper le matin à l'ouverture des portes qui donnaient sur la cour.

Un tel exploit ne peut frapper de stupeur que ceux qui savent à quelle hauteur se trouvent les cellules communes, et l'absence de tout point d'appui permettant de passer d'un étage à l'autre. Un désir ardent de liberté ne donne-t-elle pas une poigne de fer pour s'accrocher aux corniches, et tomber à point sur d'autres qui font à peine saillie sur ces murs lisses ?! Eh bien, il a dévalé tous les étages, jusqu'à ce qu'il pût accomplir un dernier saut, à l'abri de l'autel. Dans ce saut, il tomba pourtant si mal qu'il renonça à s'enfuir, tenaillé qu'il était par la douleur. Le matin, on le trouva dans l'oratoire, et on le reconduisit à l'infirmerie. Peu de jours après, on le transféra à Lisbonne, mais sa jambe était si mal en point et si gangrenée qu'on s'empressa de la lui couper.

C'est dans cet état que le jeune homme s'attira la compassion des directeurs du Limoeiro, et qu'il obtint que la peine de la déportation fût commuée en détention de la prison de Porto.

Le malheureux avait produit une forte impression sur Dom Pedro V, lors de sa seconde visite aux prisonniers. Il avait plié son unique genou devant le roi pour lui demander sa liberté. Sa majesté demanda que l'on notât le nom du prisonnier, et le genre de délit qui lui valait cette peine. Le pardon n'arriva pas ; mais ses espoirs, tant que le roi ne mourut pas, lui ménagèrent des jours de bonheur qui lui donnèrent assez de force pour résister à sa désillusion.

La plus grande injustice que j'ai jamais vue se déchaîner d'une façon débridée sur la face de la terre, c'est celle dont été victimes messieurs Almeida et Manuel Caetano, à l'occasion d'une tentative de vol chez monsieur Lobo da Reboleira.

Ces citoyens inoffensifs suivaient benoîtement et tranquillement leur chemin, sans le moindre ombre de cupidité. Ils passaient devant la porte de monsieur Lobo, au moment où ce capitaliste glissait sur les escaliers raides et graisseux de sa demeure en criant qu'il y avait des cambrioleurs à l'intérieur de chez lui. En entendant ces cris, craignant qu'on ne le prît pour un des malfaiteurs, monsieur Almeida pressa le pas. Manuel Caetano n'était pas aussi effrayé à l'idée de susciter des soupçons, mais il appréhendait d'être cité comme témoin : il déguerpit, lui aussi. Les voisins de monsieur Lobo virent deux hommes s'enfuir ; ils entendirent crier la bonne du millionnaire, coururent après eux et, avec l'aide du gardien de la banque, ils les rattrapèrent. Le plaignant et sa bonne furent priés d'identifier les voleurs, et

ne les reconnurent pas. On convoqua les voisins qui les avaient poursuivis ; ceux-ci les identifèrent formellement.

Voici la version que m'ont donnée les prisonniers, les seuls, à mon avis, qui pussent dire exactement ce qui s'était passé.

Cela doit faire huit mois qu'ils attendent qu'on les juge. Marcelino de Matos a proposé d'assurer leur défense.

Si le jury établit l'innocence de ces deux hommes, quelle est la loi qui force le Ministère Public à obéir au devoir on ne peut plus sacré de les indemniser ?

Je ne puis m'empêcher de penser que l'impression la plus poignante que j'ai ressentie en prison, c'est celle que monsieur Almeida a produite sur moi.

Il vivait dans une cellule dont les regards avaient du mal à percer l'obscurité. Un jour, la nouvelle lui arrive que sa femme est mourante. C'est sa fille qui la lui avait apportée, une fillette blonde de cinq ans. Almeida pleurait, sa fille sur les genoux. Elle, elle lui essuyait ses larmes avec les coins de son mouchoir, à mesure que celles-ci glissaient le long de son visage.

Je m'adossai au mur à un endroit où je ne pouvais être vu de lui, et je l'entendis dire à sa fille :

– Qu'advient-il de moi et de tes frères si ta mère meurt ?

Quelques minutes après, cette enfant pénétra dans ma cellule et me baisa les mains, de ses lèvres encore chaudes des larmes de reconnaissance de son père.

Je lui demandai de quelle maladie souffrait sa mère. La petite jeta un coup d'œil tout autour, comme si elle craignait que son père l'entendît, et elle me répondit :

– De faim.

Si Marcelino de Matos lisait cette page et s'en servait pour nourrir son éloquence pleine de charité et de larmes, il se pourrait que le jury dise : "À supposer que ce chef de famille, pressé par la faim, ait essayé de demander au millionnaire en faisant valoir sa force d'une façon illicite quelques miettes pour sa femme et ses enfants, ce sera une suffisante expiation de s'asseoir tous les matins d'une année de prison sur son grabat, et de demander à Dieu qui lui donnerait du pain pour lui et sa famille !"

Il y avait à cette époque un détenu qui accomplissait sa peine pour je ne sais quels délits. C'était un tailleur, un excellent tailleur, qui avait ses ouvriers, les locataires de son cachot. L'on pouvait être surpris de la ponctualité avec laquelle les recoupes de mon étoffe m'étaient restituées. Je doute que l'on en ait montré plus dans un monastère de bénédictins, quand les moines exerçaient les métiers garantissant le bon ordre de leur communauté.

Les soirées se déroulaient dans la cellule de cet artiste ingénieux qui mettait des jeux de cartes et des dominos à la disposition des prisonniers, et une table sur le dessus de laquelle étaient soigneusement gravés les noms des plus remarquables de ses partenaires. C'est là que se tenaient également les festins quand un nouveau prisonnier était incarcéré. L'usage voulait que le dernier arrivé reçût des mains des plus gradés un baril connu sous le nom de *Joaninha*. Le baril reviendra de la taverne plein, aussi souvent qu'il sera vidé, par les soins du prisonnier. Certains d'entre eux sont dispensés de cette initiation ; mais je ne conseille pas aux exemptés d'accepter cette distinction : ils peuvent s'en exonérer en y mettant le prix, afin de couper à la formalité du tonnelet. Il est bon de se gagner l'estime de ces voisins qui se froissent d'un rien. Les plus humbles sont les plus infortunés quand des consciences irréprochables n'ont pas honte de descendre jusqu'au fond de leurs abîmes. Ils vous remercient de votre considération et n'en abusent pas. Ils croient que vous les jugez susceptibles de se réhabiliter pour l'honneur, et, rien que d'y penser, leur naturel en est amendé, et perd progressivement de sa férocité.

J'ai découvert un côté intègre dans chacune des âmes que je me suis contenté d'esquisser. Je me garde bien de dire qu'il serait possible de les rendre tout à fait guéries à l'humanité, parce que je n'ai aucun goût pour les utopies, et que je suis un matérialiste convaincu, s'agissant de la perversion de certains individus. Je dirai toutefois que, si une justice miséricordieuse n'allège pas les vexations peu charitables dont le détenu fait l'objet, la prison continuera d'être la flamme à laquelle s'épure l'extrême méchanceté du criminel. C'est ainsi que l'on tue son âme, si les législateurs croient à l'âme. C'est voler à Dieu ce qui est à Dieu, dans

l'hypothèse où le Créateur rappelle à lui ce qu'il a donné de son image à l'homme, que l'on traite celui-ci de saint, ou de démon.

XXX



LES QUATRE DERNIERS MOIS avant que je ne me présente devant la porte de la prison, j'ai éprouvé ce qu'est la stérilité, la paralysie et la cécité intellectuelle. Les efforts continuels que j'ai déployés dans les différents lieux où je me suis arrêté, profitant de l'hospitalité d'amis et de parents, se sont avérés inutiles. J'avais été pressenti pour la traduction d'un drame italien par madame Emília das Neves, une artiste dont la qualité force l'assentiment de tout écrivain qui peut partager ses triomphes. J'ai traduit la première scène à Briteiros, dans la ferme de Francisco Martins. Ce *trésor littéraire* resta rangé trois mois dans mon sac de voyage. Cette remarquable actrice me pressa d'achever la traduction de ce drame exquis. Je me suis courageusement lancé dans cette œuvre, et j'ai traduit la deuxième scène. J'en étais à remettre la troisième à plus tard, quand monsieur le Commissaire des Théâtres me fit savoir que la traduction avait été entreprise par monsieur José da Silva Mendes Leal. Jamais les belles lettres n'ont autant eu à se féliciter de l'inertie d'un écrivain pétrifié par son infortune.

J'ai dit, dans un autre passage, que mes premiers travaux en prison ont été la traduction de *l'Essai sur l'art d'être heureux*, de José Droz, et des articles politiques, une politique innocente, dans un style soigné, pour le *Nacional*.

Le troisième mois, je me sentis plus d'énergie pour le travail, et suffisamment tranquille pour plier mon esprit aux déformations de la fantaisie. Je me mis à l'œuvre, comme tout débutant, en commençant par la lecture assidue de livres portugais. Chaque fois que mon âme s'écartait des idées d'autrui, pour se plonger dans l'enfer des siennes, la patiente raison l'en arrachait, et la ramenait à elle avec la lumière de l'espoir qui semble se nourrir de la même huile sainte, qui flamboie et qui brûle dans la lampe de la religion.

De la lecture, je passai à l'écriture. J'esquissai quelques chapitres du roman *Années de Prose* pour la *Revolução de Setembro* et j'en traduisis un autre, fort agréable et réconfortant, pour le *Comércio do Porto*. À la demande de l'éditeur Gomes da Fonseca, je m'attelai à la traduction dans notre langue de *Fanny* – un curieux roman qui ne se recommande que par son plaisant succès, une popularité qui révèle surtout le goût pervers des Français et des Françaises. Je fus affecté d'apprendre que monsieur Fonseca publiait sournoisement mon travail dans un *journal d'annonces* dans je ne sais quel but mercantile. Je ne sais comment un écrivain peut descendre plus bas ! J'ai d'abord ri de moi, comme un simple spectateur des farces de sa vie ; puis de la bienveillance d'un journaliste qui avait fait de son journal d'annonce le tombeau de ma réputation, avec ma version de ce roman pour épitaphe.

J'écrivis des *Revue de Porto* pour des journaux de Lisbonne, et il me semble que j'ai aussi écrit des *Revue de Lisbonne* pour des journaux de Porto. Cela faisait beaucoup pour quelqu'un qui ne voyait rien. Je jouai un rôle dans l'orientation rédactionnelle du *Nacional* qui a été à un cheveu de faire de l'ombre au *Times*, sous le même format, et avec le même niveau intellectuel. Le sort lui a été contraire, et il a duré à peine autant de temps que le contenu de son coffre.

J'ai travaillé à la rédaction du *1^o de Dezembro*, un journal anti-ibérique, ce qui le hisserait à la hauteur d'un Nuno Álvares et d'un Pinto Ribeiro si l'ibérisme n'était pas un fantôme, et les apôtres des valeurs nationales des terroristes qui ont du mal à se supporter tant ils sont assommants quand ils se produisent. Le journal s'est tu, il y a quelques jours, abandonnant sur place des rames empilées de mauvais papier et de mauvais articles, comme une

monumentale pyramide de leur patriotisme. À croire que les illustres héros de 1640 n'aient pas eu d'autre patron.

J'ai également rédigé une épitaphe à la demande d'un vénérable prêtre qui a discerné en moi un flux de funèbres inspirations. Il m'a décrit en deux heures les vertus d'un mort, et prié de les mentionner toutes, en incluant, parmi ces vertus, celle d'avoir été un grand grammairien. J'ai mis en chantier un huitain qui constituait une biographie complète. Le lendemain, le prêtre vint prendre livraison de sa commande, et versa des flots de larmes, sur le vers en particulier où je disais que le défunt aurait inventé la grammaire, si celle-ci n'avait existé avant lui. Il porta mon œuvrette aux nues, la comparant aux plus inspirées de Nicolau Tolentino, et c'était dit sans arrière-pensée ni aucune ombre d'ironie.

Après s'être étendu deux heures de plus sur les vertus de ce huitain aux rimes ingénieuses, le panégyriste mit la main à sa poche de sa veste, et tendit son bras vers moi dans l'attitude pleine de grâce de celui qui en tire un empire.

– Voilà de quoi déjeuner ! s'exclama-t-il.

Il ouvrit la main et me présenta sa paume qui menaçait de céder sous le poids de cinq *tostões*, avant d'ajouter :

– Ce qui est bon se paye bien !

Alors moi, qui suis toujours tombé en admiration devant le tableau qui représente Hippocrate rejetant les trésors d'Artaxerxès, d'un geste magnifique de répulsion, j'ai adopté dans le moindre détail la pose sculpturale du vieillard de Cos.

– Gardez vos trésors, mon père ! déclamai-je avec emphase. Quand les génies s'ouvrent à leurs prochains, ils le font pour rien, comme les nuages qui déversent en pluie les inépuisables réserves du ciel, tout en nous offrant la boue de cette terre.

Le prêtre respecta l'indépendance de ma poésie, et s'en fut à la bonne heure.

Je me suis également senti honoré en réexpédiant des albums dont les propriétaires ont trouvé gentil de posséder une page datée de la prison. J'hésite à citer le nom d'un de ces messieurs qui m'ont envoyé leur album, où j'ai écrit quelques lignes où je faisais part de mon amertume. Si vous les lisiez, cher lecteur, vous en seriez attristé, et si vous m'étiez hostile, vous m'épargneriez votre haine. Eh bien, il s'est trouvé que ce monsieur au caprice duquel j'ai obligeamment cédé, fut ensuite un des soixante jurés qui m'ont jugé plus tard, et un des douze qui m'auraient condamné, si je ne l'avais récusé à la seule mention de son nom, tant il avait manifesté ses mauvaises dispositions à mon égard, en les clamant haut et fort dans les couloirs du tribunal. Je crois que l'individu que j'ai qualifié de monsieur, parce que je trouvais qu'il méritait ce titre, s'appelait Santa Ana et était bijoutier. Voilà une révélation qui va lui valoir des amis, et la satisfaction d'avoir agi d'une façon honnête et sans souiller sa conscience, sans doute d'un aussi bon aloi que son or.

Du recueil publié sous le titre *Douze mariages heureux*, j'ai écrit six ou sept récits dans mon cachot. J'y ai pris du plaisir, et je me suis enorgueilli d'avoir imaginé à cette occasion la vie comme elle pourrait être si l'on ne gaspillait ce divin esprit qui a effleuré de son souffle la boue de nos cœurs. J'ai dédié ce livre à monsieur António Rodrigues Sampaio, qui pratique la vertu de l'amitié comme si elle embrassait d'elle-même les préceptes de l'Évangile.

J'ai mis de l'ordre dans les notes que m'avait confiées le défunt António José Coutinho, pour le roman intitulé *Roman d'un Homme riche*. C'est le livre que je préfère, et, selon moi, le plus tolérable de ceux que j'ai faits. J'avais à mes côtés le cœur que je dessinais avec cette *Leonor*, de la main de laquelle je me laisserais tomber dans l'abîme si, pour chaque homme, pouvaient s'ouvrir les gueules de deux abîmes. Ce prêtre, comme tous les bons prêtres de mes romans – et je crois que je les ai tous faits bons pour tourner le dos à la réalité – je l'ai tiré d'une exception, comme d'autres exceptions, cher lecteur, que vous connaissez. C'est le Père António qui mène une existence des plus obscures dans un village du nom de Samardã, dans le Trás-os-Montes, une bourgade que Francisco Manuel do Nascimento, exposait aux rires à Paris, loin d'ici, quand il voulait donner un lieu de naissance à un sauvage, ou à un Brésilien.

Pour que l'on n'interprête pas mal cette assertion, je vous en donne un échantillon en note. *

C'est dans cette Samardã que j'ai passé les années joyeuses et insouciantes de mon enfance, en compagnie de ma sœur qui s'y est mariée, et du Père António de Azevedo, cette âme vouée à Dieu, un fervent missionnaire, qui aurait pu m'apprendre tant de latin, et m'inculquer tant de vertu, et ne m'a appris que les premiers éléments du plain-chant, qui m'ont rendu beaucoup de services dans les jugements que j'ai ensuite portés sur les *prima donna*. L'on voyait bien que j'avais du talent. Ce saint homme ignore que j'écris des romans et ne croit pas que l'Humanité perde son temps à lire des livres incapables d'assurer son salut. Les rares lettres qu'il m'envoie, me poussent à m'écarter du chemin du sacerdoce, qui ne me convient pas : il m'y promet des croix et des joies, des pénitences et des bonheurs. Je l'emprunterai quand ma sensibilité, exténuée par les souffrances d'aujourd'hui, sentira le besoin de la lame mieux aiguisée de mes souffrances futures.

Le roman que j'ai écrit tout de suite après celui-là, ce fut les *Amours fatales*. Depuis ma plus tendre enfance, j'entendais raconter la triste histoire de mon oncle paternel, Simão António Botelho. Ma tante, sa sœur, était toujours prête, pour satisfaire ma curiosité romanesque, à revenir sur ce fait, qui a marqué sa jeunesse.

Je me suis naturellement, à maintes reprises, souvenu en prison de mon oncle, qui devait être inscrit là, dans le registre d'écrou et dans celui des départs pour la déportation. J'ai feuilleté les livres à partir de 1800, et j'ai trouvé ce renseignement sans me donner beaucoup de mal, mais avec des transports de joie, comme si le devoir m'incombait de donner du lustre à son souvenir pour réparer les souffrances humiliantes et tragiques de sa vie si courte. Je savais qu'il y avait dans un coin, chez ma sœur, un paquet de documents anciens, de nature à éclairer la nébuleuse histoire de mon oncle. J'ai demandé à ceux de ses contemporains qui l'ont connu des renseignements et certains détails afin de pouvoir entamer ce travail en toute connaissance de cause.

J'ai écrit ce roman en quinze jours, les plus terribles de ma vie. J'en garde un souvenir si horrible que jamais plus je n'ouvrirai ces *Amours fatales*, non plus que je passerai une lime sur ses défauts dans les éditions futures, s'il est vrai qu'il n'est pas sorti de la première

*

CONTE

Certain maçon sortit de Samardã

Affamé d'or, en quête de fortune ;

Sur un bateau, part pour Rio, s'en va aux Minas,

Se démène, et creuse, et sue, arrache à la terre

Le luisant métal qu'adore le vulgaire.

Il revient riche à Samardã ; achète vignes,

Moissons, maisons, meubles, vaiselle et couches molles ;

Vêtu de brocart, s'en va le dimanche

S'épousseter à l'église, escorté

De sveltes laquais ; arrive l'abbé.

De l'eau bénite ... etc.

Le Brésilien part en voyage pour Paris et

... il revient blasé

À son cher Samardã...

En criant :

Ces gens, dit-on,

Seraient polis – oh ! maudits soient ceux qui l'ont dit !

J'ai couru les maisons, les palais et les rues ;

Je n'ai pas vu un seul, qu'il soit grand ou plébéien,

Qui, lorsque je passais, voulût se découvrir.

(À Samardã, il n'y a ni vignes, ni église, ni curé. Voilà comment on présente les choses !)

-- NDT : Cette citation se retrouve dans une note des *Nouvelles du Minho*. Plus précisément dans *Le Déporté*.

irréremédiablement bancal. Je ne sais si j'y dis que mon oncle Simão pleurait, et je sais encore moins si vous, cher lecteur, vous avez pleuré avec lui. Pour moi, je vous jure que...

Mon âme se déroberait à présent ainsi que ma plume pour une bêtise puérile et pardonnable, si mon dos voûté au-dessus de ma table, m'invitait rudement à me redresser face au malheur.

J'écrivis également en prison un court roman, inspiré de l'histoire que deux dames m'avaient demandé instamment de publier dans un livre. L'histoire s'y prêtait vraiment ; mais, pour en venir à bout, il me manquait l'envie que seuls ces cachots pouvaient m'inspirer, vu que le plus clair de l'intrigue s'était déroulé dans cette prison.

Je parcourus de nouveau les notes de mes carnets, et j'y trouvai le nom de la dame dont l'âme avait été frappée par la tragédie que ses amis m'ont confiée.

Voici donc ce roman, qui tombe ici à point ; il mérite qu'on le lise : c'est comme si un certain nombre de sépultures s'ouvraient devant le lecteur et si les morts lui racontaient, les uns les flagellations, les autres les remords qui les ont accompagnés dans la tombe.

Lancez-vous de tout votre cœur dans la page qui suit.



XXXI

MARTYRES OBSCURS



QUARANTE ANS SONT PASSES. Il ne reste ici aucun souvenir de la martyre. Personne ne connaît sa sépulture à Santa Marinha de Gaia.

Les bourreaux ont également disparu. L'indignation peut les évoquer sans crainte de se faire des ennemis – ce sont de terribles ennemis que les amis de scélérats puissants.

Le ciel étend sa voûte splendide et bleutée au-dessus de nos têtes ; à nos pieds la verdure se couvre d'email. Nous sourions à tout cela lorsque de petites contrariétés ne nous affectent pas.

Où sont les martyrs ?

Qui est-ce qui souffre ?

Et nous, s'il en existe, que nous fait un martyr ?!

Hier, aujourd'hui, et toujours, nous parcourons les rues, et d'aucune maison n'a filtré un gémissement qui invite notre esprit absorbé par les sublimes calculs que nous faisons pour ajouter un zéro à la valeur que la société nous donne. Nos amis sont heureux de nous recevoir au sein de leurs familles qui sourient et songent à la pièce d'hier et au bal du lendemain.

Des hommes que j'ai vus protégés par l'ombre obscure de leur origine plébéienne sont passés il y a peu devant moi, juchés sur les coussins de leur phaéton tiré par de fumants chevaux frisons. D'autres, les indigents, qui souillaient le beau tableau de l'universelle allégresse, ils ont été effacés de la surface de la terre par l'éponge de la mort. S'il y a des misérables, moi, je ne les vois pas.

La vie est belle.

Où sont les martyrs ?

Don Francisco de la Cueva était en 1818 consul d'Espagne à Porto. Excusez sa discrétion à l'auteur qui a imaginé ce nom, ce n'est pas le sien, mais il convient ici.

Don Francisco avait épousé, à Vila Nova de Gaia, une dame issue d'une famille de commerçants, et il s'était marié par amour, comme on a l'habitude de le dire, quand le mariage vient au terme de six mois de cour, durant lesquels les amoureux s'entretiennent six fois, et s'écrivent toutes les semaines, si bien que, dans la dernière lettre, ils voient mal comment s'exprimer autrement que dans la première.

Cela s'appelle un mariage d'amour.

Elle s'appelait Adelaïde, la dame qui avait fait preuve de si peu de patriotisme en s'abandonnant à ce Castillan, embrassant dans son cœur la cause d'un ibérisme on ne peut plus désastreux, si les dames portugaises suivaient l'exemple de celle-là.

Le cœur d'Adelaïde, passé à l'étranger, en fut bien puni.

Le consul était jeune, galant, et porté sur les amours scandaleuses avec des créatures dépourvues de scrupules.

Son épouse avait été jalouse de rivales imaginaires, quand elle n'en avait pas. Mais, une fois convaincue de l'infidélité de son mari, elle alla au-delà de l'exemple que lui offraient les épouses les plus intransigeantes. Dès la première année de son mariage, elle s'enfuit du domicile conjugal, et se réfugia chez ses parents. Au bout de quelques mois, elle se réconcilia avec son mari, gâchant, comme elle en avait pris l'habitude, la vie de l'Espagnol, sans même prendre la peine de trouver une raison à ses accès de jalousie.

Ils étaient malheureux tous les deux comme si c'était par haine qu'ils s'étaient mariés, comme si le contrat de mariage stipulait qu'ils devaient s'entre-déchirer.

Elle s'enfuit de nouveau, et ils se réconcilièrent tout de suite après. D'estimables personnes eurent à cœur de raccommoder ces deux âmes rongées d'impatience ; elles espéraient les réconcilier avec le temps, qui atténue les ardeurs de la jalousie, en espaçant les infidélités.

Troisième fuite, pour une raison fort simple. On rapporta à Adelaïde que son mari avait offert à une danseuse espagnole une paire de castagnettes attachées avec des rubans où on lisait son nom brodé en or. C'était une calomnie. L'on peut croire que Don Francisco de la Cueva appréciait les boléros de sa compatriote ; mais il ne lui avait donné aucune paire de castagnettes, que je sache.

Le résultat de cette intrigue, ce fut qu'Adelaïde s'enfuit et se réfugia dans les bras de sa mère lui contant, d'une voix entrecoupée de sanglots, l'horreur que représentaient ces castagnettes, qui avaient paru si gracieuses aux yeux d'un pontife !

C'en était trop pour Don Francisco qui demanda à son gouvernement l'autorisation de se retirer temporairement à Madrid. La calomnie trouva dans cette démarche un vaste bournier pour s'y vautrer. La société, qui était au courant de ces événements, donna raison à l'épouse, et fut convaincue de la réalité de ces amours avec une danseuse, du fait que celle-ci avait quitté son théâtre après avoir rempli son contrat pour s'en aller à Madrid, où elle avait ses parents.

À la fin de son congé, le consul revint à Porto, et s'aperçut que les familles connues de lui et de son épouse, le regardaient d'un sale œil, du fait que certaines personnes fort distinguées menaçaient de lui faire perdre son consulat. Épouvanté par cette perspective, il demanda à faire la paix avec Adelaïde, et accepta de passer sous les fourches caudines, en allant chez son père la supplier en personne de bien vouloir lui pardonner.

La société versatile commença à rire de cette comédie ; et l'Espagnol continua à se rire de ses devoirs conjugaux. L'épouse trahie reprit le fil de ses sempiternelles invectives, une maigre compensation pour les infidélités de son mari.

Il advint qu'une jeune fille pauvre était devenue orpheline ; elle était bien élevée, c'était une cousine d'Adelaïde. Jugeant que c'est parce qu'elle se sentait seule qu'Adelaïde songeait à la

façon dont on récompensait son amour conjugal, ses parents eurent l'idée de lui conseiller de prendre chez elle sa cousine pauvre, qui représenterait pour elle une excellente compagnie, et lui apporterait la douce satisfaction de s'être montrée charitable.

Adelaide y consentit ; et, dans l'espoir d'adoucir les aigreurs de sa moitié, le consul n'opposa aucune résistance.

Delfina était dans toute la splendeur de ses dix-neuf ans. Si ses yeux et ses cheveux n'étaient pas aussi noirs, vous l'eussiez prise pour une de ces délicates beautés anglaises, tellement sa peau était satinée et ses traits fins. Pour détromper ceux qui attribueraient sa grâce à une origine anglaise, il y avait la perfection de toutes ses formes, laquelle faisait ressortir celle de ses pieds et de ses mains, des détails essentiels chez une femme qui n'atteint le beau que lorsqu'elle est passée par le même moule que les formes perpétuées par Raphaël ou à Milo.

Il manquait à ce composé de beautés l'air, les mouvements, l'éclat de la gaieté. Delfina était mélancolique comme une âme torturée par de sombres pressentiments. Elle donnait l'impression que l'ange du destin lui soufflait les malheurs que le Ciel lui réservait.

L'on disait que ces larmes lui venaient du chagrin qu'elle ressentait depuis la mort de son père et de sa mère. Delfina se cachait pour pleurer, craignant le baume qui devient aigre comme le fiel, quand la plaie est d'une autre nature.

Adelaide disait déjà qu'au lieu de calmer ses angoisses, la compagnie de sa cousine les exaspérait. De son côté, Don Francisco était touché par la tristesse de Delfina ; mais il essayait rarement de la consoler, il craignait les yeux scrutateurs de sa femme. Tout ce qu'il pouvait faire sans éveiller des soupçons, c'était de lui exprimer son admiration, avec toutes les attentions indirectes que son cœur lui suggérait.

Son cœur ?

Oui, son cœur ; soyez-en surpris, si vous voulez, mais croyez-moi. L'Espagnol l'aimait parce qu'elle était belle, parce qu'elle était douce, parce qu'elle était pauvre, parce qu'elle était humble, parce qu'elle alliait la beauté au malheur, le malheur à la pureté, et la pureté aux larmes.

Il l'aimait encore plus parce qu'il ne lui disait pas, parce qu'il n'avait jamais pu lui dire qu'il l'aimait.

À certaines occasions, son épouse, méfiante, le surprit en train de contempler sa cousine. Et son mari, désarçonné par les regards que lui décochait sa femme, se trahissait encore plus. L'homme qui aime est un fou sublime.

Seuls les tempéraments froids sont capables d'échapper aux yeux d'une femme jalouse. L'amour est un enfant, qui fait de nous des enfants dans toutes les villes. Une sexagénaire amoureuse remonte le temps, au delà de quarante printemps, et revient à ses vingt ans, elle va jusqu'à s'empourprer comme une rose quand on touche, volontairement ou par hasard, sa corde sensible rajeunie. Un homme de quarante ans, ravagé, grisonnant, auréolé de cent conquêtes ou de cent folies – ce qui revient au même – se mêle-t-il d'aimer pour de bon, et de s'enflammer comme la lumière qui scintille en jetant ses derniers rayons, il devient un gamin, il a les soubresauts d'un galant de théâtre, les ridicules de la jeunesse, et tout ce qui vient en plus prouver que l'amour, sauf s'il débouche sur un mariage légitime, ne peut jamais être un acte sérieux, aussi sérieux soit l'écot que nous lui payons dans le roman et la tragédie.

À partir du moment où Adelaide se méfia des égards de son mari pour sa cousine, l'on ne pouvait attendre des miracles de prudence de cette âme ardente. Aussitôt les reproches réapparurent, les grossièretés, et le mépris à l'encontre de l'orpheline.

Delfina endura patiemment les vilains gestes de sa bienfaitrice, dont elle ne comprenait pas la raison. Elle supposait qu'elle les devait à son exaspération contre son mari, et à son besoin de se soulager.

Adelaide dit un jour à son hôtesse :

– Mon mari ne vous aurait-il pas tenu des discours dont je n'aurais pas eu connaissance ?

– Non, ma cousine ! répondit l'orpheline. Que pourrait-il m'avoir dit, que tu n'aies pas entendu ?

– Je sais !... Mais mon mari est fou, et tu es mignonne, Delfina... Qu'y a-t-il à ajouter ?

– Je ne comprends pas, ma cousine... Qu'est-ce que ça peut faire que je sois jolie ?

– Tu me la bailles belle ! Ne te fais pas plus bête que tu ne l'es ! répliqua Adelaïde en souriant. Tu as vingt ans, et tu ne peux pas ne pas te rendre compte que mon mari t'apprécie, comme tout homme qui a des yeux.

– Est-ce que tu veux que ton mari ne soit pas un ami pour moi ? Ce que je ne cesse de demander à Dieu, c'est que vous soyez des amis l'un pour l'autre pour que ma présence ne vous soit pas importune et que vous m'offriez un abri que mes parents ne m'ont pas laissé. Mon cousin Don Francisco ne m'a jamais rien dit que tu n'aies entendu, ma cousine ! Il me demande de temps à autre la raison de ma tristesse ; d'autres fois, il me dit de t'accompagner au théâtre, et de me rendre à des soirées chez nos parents et nos relations. Tu connais ma réponse. Je suis triste parce que c'est dans ma nature, et pas parce que je sens le poids d'une dépendance que ton bon cœur m'a rendue plus douce. Je m'abstiens d'aller au théâtre et de faire des visites parce que je vois que ma compagnie ne t'est pas nécessaire. Si elle l'était, je sortirais, Adelaïde ; mais, si tu me laisses rester dans ma chambre pour y travailler ou lire, tu m'offres les rares plaisirs que la tristesse de ma nature me concède.

– Mais Don Francisco, rétorqua Adelaïde, ne t'a-t-il jamais parlé à mon insu ?

– Jamais.

– Et le soir où il est rentré du théâtre et que j'étais restée là-bas...

– Je ne l'ai même pas vu. J'ai demandé à la bonne qui avait tiré la sonnette, et elle m'a dit que mon cousin était venu chercher des papiers dans son secrétaire.

– Je te crois. C'est ce que m'a dit la bonne.

– Et tu as besoin que la bonne te l'ait dit, pour me croire, ma cousine ?

– Non... c'est une façon de parler, dit Adelaïde sans se sentir troublée par l'humble reproche que lui valait sa méfiance, et elle continua, toujours aiguillonnée par le démon de la jalousie : s'il te dit un jour quelque chose, tu me le raconteras ?

– Oui, ma cousine.

– Et s'il t'écrit ?

– S'il m'écrit !? Pourquoi m'écrit-il ?!

– Pour te dire qu'il t'aime... Tu es vraiment innocente !

– Tu es folle, Adelaïde !

– Pas le moins du monde ; je t'ai déjà dit que Don Francisco ne sait pas se tenir avec les femmes, et tu es toi-même capable, sans le vouloir, de lui faire perdre la tête.

Delfina réfléchit un moment, avant de dire :

– Une telle idée ne m'a jamais effleurée, ma cousine... J'ai l'impression de rêver en t'écoutant ! Tu sais bien que je ne connais guère le monde. J'ai passé huit ans à m'entretenir avec ma mère qui ne faisait que me rappeler que je n'avais plus de père, et le triste avenir qui m'attendait s'il ne se trouvait pas un parent pour m'assurer assez de ressources pour entrer au couvent. Mes yeux s'ouvrent à présent, je vois qu'il peut se passer des choses horribles dont ma mère ne m'a pas parlé, peut-être parce qu'elle les ignorait. Tu m'as dit de ne pas me faire plus bête que je ne suis, parce que je suis arrivée à l'âge de vingt ans. Tu as raison... Il faut tout deviner à vingt ans. Maintenant, je sais que je peux être aimée de ton mari, et assez malheureuse pour te causer de plus grands chagrins, pour te remercier de tous les services que tu m'as rendus.

– Je ne t'ai rien dit de tel, fit Adelaïde. Je connais mon mari, je devine ses pensées. Je crois que tu seras toujours digne de ma confiance et de mon amitié ; c'est pour cela que je te demande de me dire ce dont je ne pourrai me douter. Mon idée, ma cousine, c'est de t'éviter quelque grand malheur, et m'épargner un chagrin qui me tuerait si j'apprenais que toi, par innocence ou par amour, tu encourageais sa passion. Ne va pas croire que mes soupçons sont infondés. Je vais, dès à présent, t'en donner la raison. Il y a quelques jours, mon mari a dit à notre domestique de mettre des lettres à la poste. Notre domestique les a prises et posées sur cette table alors que j'achevais de secouer les tapis. J'ai vu toutes les enveloppes, et que l'une d'elles était adressée à un Espagnol, un ami intime, qui est déjà venu le voir ici. Je ne sais pourquoi, j'ai eu le pressentiment que, dans cette lettre, il parlait de toi, parce que je savais en outre que Don Francisco n'avait pas de secrets pour ce monsieur. J'ai pris la lettre sans que le domestique s'en aperçût ! Je l'ai ouverte... et je ne me suis pas trompée... Attends un moment, je vais la chercher.

Durant l'absence d'Adelaide, Delfina mit sa tête entre ses mains. Elle avait du mal à contenir ses larmes.

– La voici ! dit Adelaide. Je vais te la lire. Elle est écrite en espagnol.

Et elle la lut :

Je ne t'ai pas encore parlé d'un ange qui éclaire l'obscurité de ma vie intime. C'est une cousine d'Adelaide une orpheline, qui s'est réfugiée chez moi, guidée par la Providence, qui a pitié de moi... Tu n'as jamais vu plus belle femme à Séville, à Grenade, à Aranjuez, à la Puerta-del-Sol ! Il suffirait de ses yeux pour faire d'elle la reine de l'univers pour ce qui est de la beauté, mais il y a en elle tant de charmes qu'il est difficile de préciser auquel d'entre eux elle doit son pouvoir ! Ajoute à cette perfection dans ses formes la plus belle âme que puisse imaginer un saint, cette humilité qui la divinise ; cette mélancolie qui lui donne l'air d'un ange exilé, attendant que Dieu l'appelle à elle !... Vois si tu peux concevoir maintenant l'adoration que je voue à cette créature singulière ! Ma voix tremble quand je lui parle ; mais elle est pure ; jamais ses yeux n'ont vu de passion dans d'autres ; jamais ses oreilles n'ont entendu de mots d'amour, et elles ne savent pas quand le tremblement de la voix et un silence respectueux trahissent l'amour qui nous rend muets, et qui, souvent (cela ne manquera sans doute pas de se produire !) passe vite du silence qu'impose le respect à celui du tombeau ! C'est Delfina, le nom de la fée de mon existence !... Pourquoi ai-je vu cette femme ? Quel terrible instrument de mon expiation représente-t-elle entre les mains de Dieu ? Que signifie cette torture, face à cet infernal IMPOSSIBLE qui résume notre situation ? C'est impossible, en effet, mon ami ! Que te dirai-je demain de moi ? Je ne sais. Devant mes yeux se dessinent confusément des tourments dont je ne puis entrevoir la durée. On ne pourra éviter un malheur, quelle que soit l'issue de cette funeste passion. Attendrais-je de toi des conseils ? Ils seraient inutiles. Mon cœur me perd : je ne sais ce que c'est que de préserver son honneur et son devoir dans cette lutte infernale. La fuir ? Je ne puis, mon ami... Que ce soit la mort qui vienne décider de mon destin.

– Voilà, ma cousine, ce que mon mari écrit dans cette lettre, continua Adelaide en repliant doucement la feuille. Tu me diras maintenant si je suis folle quand je te demande si mon mari n'a pas eu de conversation dont ton innocence n'a pas soupçonné ce que je pourrais t'expliquer.

– Je t'ai déjà dit que je n'avais jamais parlé avec Don Francisco en ton absence. Je n'ai rien fait qui justifie cette lettre.

– J'en suis convaincue, mais je note que tu l'as écoutée sans réagir, ma cousine ! Il me semble que cette lettre aurait dû te désespérer !

– Je ne me désespère que des malheurs irrémédiables. Il n'y a que ma situation, mon sombre avenir qui m'arrachent des larmes. Ce qui te fait de la peine, ma cousine, ne peut m'être agréable, mais, de raisons de m'affliger, que Dieu ne m'en donne jamais de plus grandes. Mon devoir, Adelaide, c'est de prévenir de plus grands chagrins qui pourraient survenir par ma faute. Quand j'ai perdu ma mère, mon idée, c'était d'entrer dans un couvent, puisque je ne pouvais descendre à son tombeau. Malheureusement, ce que m'ont laissé mes parents, ne m'en donnait pas les moyens. J'ai demandé à mes riches parents l'aumône d'une mensualité, et la seule chose que j'ai obtenue c'est que ta charité m'ouvrît les bras, ce qui était déjà beaucoup. Tu as cru faire une bonne action, et ses effets se sont avérés déplorables. Ne te mets pas en peine, ma cousine ; la lettre de ton mari n'a aucune importance. Mon absence va guérir ce mal pour lequel il existe un bon remède. Il se trouvera bien une place de servante dans un couvent de Porto ou de province. Tu peux avec tes relations m'obtenir un tel asile. Fais-les jouer sans rien dire à nos parents. Nous n'allons pas faire rougir des personnes riches qui me laisseraient mourir de faim, pourvu que l'on ne sût pas que j'étais leur parente...

Les larmes étouffaient Delfina au point qu'elle ne put continuer. En entendant les pas de Don Francisco, elle courut à sa chambre.

À l'expression du visage de sa femme, l'Espagnol se douta qu'il s'était passé quelque chose.

– Ta cousine ne se trouvait-elle pas avec toi ? dit-il.

- Si. Veux-tu que je l'appelle ? répondit-elle avec une rude ironie.
 - Non, ma petite. J'ai été surpris qu'elle se retirât à mon arrivée !
 - Qui t'a dit qu'elle s'était retirée ?
 - J'ai entendu ses pas.
 - Comme tu tends l'oreille pour écouter ses pas !...
 - Il en faut peu pour t'étonner ! L'on n'a pas besoin de tendre l'oreille pour entendre des pas tout près des miens.
 - Ce doit être ça, oui... dit-elle en lâchant un rire âpre et sec.
 - Que veut dire ce rire ? demanda le consul, le visage sombre.
 - Il veut dire que je ris de ton innocence.
 - Tu fais bien. Moi aussi, je ris, mais c'est de ta bêtise.
 - Là, ça m'étonnerait, mon ami. Tu n'en riras jamais, de ma bêtise, tout malin que tu sois.
- Je lis dans ton âme.
- Quelle perspicacité !
 - C'est ta conscience qui te parle... Et toi, qui n'es même pas capable de me tromper, qu'est-ce que tu es ? Un fou.
 - Modère tes propos.
 - Et quoi encore ? ! Si tu savais les preuves que je te donne de ma modération !...
 - Elles sont irréfutables ! On n'en saurait trouver de plus convaincantes ! La cinquième fois que tu partiras de chez nous, tu seras canonisée pour te récompenser de ta patience angélique...
 - Trêve de bons mots ! Si tu te paies ma tête, l'on verra ce qu'on verra !
 - Il vaut mieux ne rien voir. Bonsoir.
 - Bonsoir.
- Une conversation fort cordiale ! L'on avait bien là deux plaintives tourterelles qui s'étaient mariées par amour.
- Le lendemain, à l'heure du déjeuner, Delfina n'était pas à table, et Adelaide, comme si son absence lui était indifférente, ne la fit pas appeler.
- Ta cousine ne déjeune pas ? dit l'Espagnol.
 - Je ne sais pas.
 - Mais nous nous devons de le lui demander.
 - Il n'y a plus de devoirs.
 - Quoi ? Il n'y a plus de devoirs ?!
 - Non, depuis que tu as donné un exemple de la façon dont tu méprises les plus sacrés.
 - Je ne comprends pas.
 - Moi, je comprends, et ça me suffit.
 - J'exige des explications ! répondit Don Francisco, en se levant brusquement, et en lâchant sa tasse tant ses mains tremblaient.
 - Calme-toi. Les explications sont pires que le silence. Prends ton déjeuner. Tu as là une autre tasse. C'est celle de ma cousine Delfina. Cela ne te dégoûte sûrement pas de boire du thé à sa tasse.
- Le consul sortit de la pièce et, sous le coup de la colère, il quitta la maison.
- Adelaide alla porter son déjeuner à sa cousine et la trouva en train de coudre un bout d'étoffe mouillé de larmes.
- Prends ton déjeuner, Delfina.
 - Excuse-moi, ma cousine, je n'y arrive pas. Es-tu décidée à me faire l'aumône que je t'ai demandée? Est-ce que tu vas me trouver une place de bonne dans un couvent ? Je pense aux recluses de São Lázaro. Ne pourrais-tu obtenir que j'entre là comme maîtresse d'école et de couture ? Je sais marquer le linge et broder. J'aurai de quoi me nourrir en me mettant à leur service, si l'on veut bien de moi. Avec un peu de travail à mes heures de loisir, je gagnerai de quoi m'habiller.
 - Nous y penserons... Sois tranquille, je te rendrai justice.
 - Je le sais bien ; mais je suis très malheureuse ici, et je me sens le droit d'implorer de ta bonté cette faveur. Ne tarde pas trop avant de te décider : si ce peut être demain, tu m'épargnes un jour de supplices.
 - Serait-ce que ma compagnie te mortifie ?

– Oui, vraiment. Tant que je serai ici, vous ne connaîtrez pas un instant de paix, toi et ton mari. Je t'excuse, Adelaide. J'aurais le même comportement que toi, si tu étais à ma place.

– Si c'est ce que tu veux, tu iras dans un couvent comme une dame, et non comme une bonne.

– Comme une bonne, je préfère. Si je peux y entrer sans gêner des parents, laisse-moi y aller avec l'indépendance que peut me donner le travail. Ce n'est pas de l'orgueil, ma cousine ; Dieu sait que ce n'en est pas. Être une dame ou une bonne, je sais bien que ce sont là deux choses bien distinctes aux yeux du monde ; mais je suis insensible aux jugements du monde. Peu m'importe d'être respectée pour ma position de dame, ou humiliée parce que je suis au service de quelqu'un d'autre. Je trouve du plaisir à l'idée de gagner ma vie. D'ici quelques jours, personne ne parlera de moi : chacun en son for intérieur nos propres parents trouveront de la noblesse dans mes procédés, bien que ma propre noblesse ne leur inspire aucune fierté. C'est ce que je sais de la société et du cœur humain, parce que ma mère me le disait, pour s'en être rendu compte et l'avoir suffisamment éprouvé au cours des dix terribles années qui ont suivi le décès de mon père. Si les gens sont les mêmes qu'il y a dix ans, je dois m'attendre à ce que mes parents se conduisent comme avec ma mère.

Adelaide l'interrompit :

– Pour ce qui est de moi, tu n'as pas de raison de te plaindre.

– Aucune, ma cousine, et pardonne-moi si je ne t'ai pas exceptée.

– La preuve que je suis ta meilleure amie, c'est que je ne puis consentir à ce que tu ailles t'engager comme bonne dans un couvent.

– Cette preuve, j'aimerais lui accorder la valeur que tu lui donnes. Mais permets-moi, mon unique amie, d'être ce que je puis être en conservant ma dignité.

Francisco avait été sincère dans sa lettre à son ami. Il pensait qu'il s'agissait là de sa première passion. Ce que je puis affirmer, c'est que c'était, dans l'ordre chronologique, la dernière. Cela dit, si aucune autre ne lui a fait perdre la tête, il est permis de l'imaginer. Je suis porté à croire que la passion la plus funeste de sa vie, ce fut celle qui embua les yeux de son esprit aussi gravement qu'une cataracte au point de ne pas discerner le caractère d'Adelaide. À mon avis, l'Espagnol s'enflammait pour toutes les femmes aimables, mais il n'en avait respecté qu'une si l'on doit appeler du respect la gêne dont est saisi un homme en présence de la femme qui le rend fou.

Les accès de jalousie de son épouse avaient exaspéré ce sentiment qui pouvait rester plus ou moins pur dans le silence et la sérénité. Il se peut que, sans autre intervention, cette affection peccamineuse soit légitimée par une amitié sans tache, et par les honnêtes désirs qui parfois épurent l'amour pour le sublimer dans les transports du divin amour. Il se trouvera bien des gens pour rire de ces conjectures, il en est beaucoup qui dissimulent derrière leur persiflage l'absence de sentiments délicats. Dans le cas qui nous occupe, il n'y a rien de risible. Moquez-vous, cher lecteur, de mon innocence de vieil enfant : moi, quels que soient les malheurs qui s'annoncent dans cette esquisse d'un roman sentimental et magnifique, je m'obstinerai toujours à dire que les passions les plus délirantes aboutissent à de douces affections, si l'agitation qu'entraînent les obstacles ne les empêche pas de fleurir et de rester épanouies en exhalant des arômes qui ne blessent pas l'odorat de la société.

Bien que dans ses veines coulât ce sang arabe qui chauffe, se déchaîne, et qui entraîne de grands péchés — dont Dieu demande des comptes à l'âme et non au sang — il me semble que Don Francisco devait être plus ou moins ce que sont tous les hommes, même ceux qui me donnent l'impression d'avoir de l'orgeat et non du sang dans les veines. Si Adelaide s'était montrée patiente, discrète et tolérante, comme vous l'auriez certainement fait, chère lectrice, elle serait parvenue à endiguer les flots de la passion de son mari en transformant celle-ci en une silencieuse extase. Consciente ou non de l'amour de son cousin, Delfina eût continué de préserver sa dignité, ou ce serait son ange gardien qui l'aurait fait, bien que je ne sois pas des plus crédules en matière d'anges gardiens, si j'en crois leur vigilance si souvent prise en défaut, et leur complaisance dans la défaite. Pour finir, l'Espagnol serait simplement devenu pour Delfina un ami plein d'affection, et qui sait si, par amour pour elle, il ne se serait pas converti à ce commandement que sa femme, dans sa façon de comprendre les Évangiles, entendait faire pénétrer dans son âme dépravée en multipliant les méchants procédés et les départs fracassants.

Elle était dépravée et condamnée à des supplices dans cet enfer social, l'âme de cet Espagnol, restée sourde aux préceptes des religions, et la philosophie rationnelle nous montre à chaque heure du jour et de la nuit, où nous restons là à contempler, le prix de la vertu et le châtement du vice.

L'inquisition avait voulu te brûler, Bocage, parce que tu avais dit :

Le vice porte en lui son propre châtement.

Essuierons-nous les réprimandes de ces fâcheux nourris d'hérésie ? Ne vous laissez pas effrayer par la longueur de mes divagations. Je sais où se trouve le défaut de mes écrits. Vous voulez, cher lecteur, l'histoire dégagée de la gangue de mes gloses pleines de replis. Vous allez l'avoir.

À son retour, à l'heure du dîner, le consul ne vit pas Delfina. Adelaide s'assit à table, et attendit que son mari la servît. Francisco de la Cueva croisa les bras et planta ses yeux sur la soupière comme pour admirer le paysage représenté sur la faïence.

– Eh bien ? dit Adelaide.

– Quoi ?

– On mange ou l'on prend des airs ?

– Mangez si vous voulez ; moi, je n'ai pas besoin qu'on s'obstine à me faire la tête chez moi.

– Moi non plus, dit Adelaide, en se servant de la soupe, qu'elle déglutit, de l'air le plus dégagé qu'on pût imaginer.

Don Francisco regarda sa femme en face, et dit :

– Où est passée ta malheureuse cousine ?

– Elle est dans sa chambre.

– Pourquoi ne vient-elle pas dîner ? Pourquoi n'est-elle pas venue prendre le thé hier, ni déjeuner aujourd'hui ?

– Elle n'en a pas eu envie.

– Et elle a mangé dans sa chambre ?

– Naturellement ! L'on ne peut vivre sans manger.

– Mais pour quelle raison n'est-elle pas venue ?

– Demandez-le lui.

– C'est ce que je vais faire, dit l'Espagnol, en se levant pour aller tout droit à la chambre de Delfina;

Adelaide bondit de sa chaise et le saisit par le bras en criant :

– Arrêtez-vous ! Les hommes n'entrent pas dans la chambre d'une dame.

– Lâchez-moi, je vais la faire venir dans la salle à manger. Je n'ai pas besoin et je ne me soucie pas de vos leçons de savoir-vivre. J'en ai pris dans les salons de Madrid, et pas dans les boutiques de Vila Nova. Lâchez-moi.

– Vous me le dites sur un ton si menaçant ! répondit Adelaide en le lâchant et en reculant.

– Je ne sais comment je vous le dis. J'ai besoin de connaître le fin mot de l'intrigue qui se trame sous mon toit. Votre cousine me dira en quoi je l'ai offensée, et ce que j'ai fait pour qu'elle me fuie.

– Si cela vous intéresse à ce point, je vous le dirai, Monsieur.

– Dites-le moi tout de suite !

– Descendez à votre bureau, je vais vous y rejoindre.

Don Francisco y descendit, et sa femme le suivit.

Il resta debout, le bras croisés, en attendant qu'Adelaide prît la parole, et comme elle le faisait attendre plus qu'il ne pouvait le supporter, il cria :

– Vous allez parler ?

– Oui ! hurla-t-elle, dans un brusque accès de colère. Cette lettre parlera à ma place.

Et, là-dessus, elle tira de son sein la lettre que vous savez.

– Une lettre ! s'écria le Castillan.

– Oui, la lettre où vous avouez votre infidélité, vos procédés abjects, et vos vilains projets.

– Faites voir... hurla-t-il, en tendant vivement la main vers la lettre qu'Adelaide gardait hors de sa portée en ramenant sa main. Faites-moi voir cette lettre !

– Vous voulez la déchirer ! Vous voulez me prendre cette preuve de votre crime ? Je ne vous la donnerai pas ! Je ne suis pas folle ! Cette fois, j'ai les preuves que ma famille me réclamait, et je ne pouvais lui proposer que mes larmes. Regardez-la de loin, constatez que c'est bien elle, et rougissez-en, si vous ne vous repentez pas de m'outrager de la sorte, et de fouler aux pieds les lois sacrées de l'hospitalité.

Tremblant de rage, les doigts recourbés, ou le poing fermé dans un geste de menace, il s'avancait vers sa femme qui reculait, toute pâle, épouvantée. Il la suivit jusqu'à l'escalier, la retint par la jupe, et tira avec une telle violence, qu'il lui fit perdre l'équilibre et la fit tomber sur le palier du bureau. Il la traîna littéralement à l'intérieur et ferma la porte à clé. Adélaïde criait tandis que son mari lui serrait les poignets, et arrachait de ses doigts violets sous la pression cette lettre morceau par morceau.

– Tu es une femme d'une infamie sans nom ! hurla-t-il. Tu es le serpent le plus affreux que Dieu ait jeté sur cette terre. Je devrais t'arracher, pour me venger, ce cœur diabolique.

Adélaïde criait de plus belle, et se tordait sur le canapé où l'Espagnol l'avait jetée, de ses bras convulsifs.

Delfina accourut, elle poussait des cris en frappant à la porte du bureau et en appelant sa cousine, d'une voix inquiète.

Adélaïde était tombée en syncope. Don Francisco devait éprouver quelque remords de s'être laissé aller à ce point, sous le coup de la colère ; il contemplait le visage tuméfié de son épouse, et entendait les voix des gens qui s'étaient agglutinés à la porte donnant sur la rue, attirés par les cris. Pendant ce temps, Adélaïde appelait sa cousine, d'une voix encore plus inquiète, et s'efforçait désespérément de pousser la porte. Le consul l'ouvrit, s'effaça devant Delfina, et sortit de chez lui.

L'orpheline prit sa cousine dans ses bras en criant :

– Qu'est-ce qui s'est passé, Adélaïde ?! Ton mari t'a battue ? Parle-moi, ma chère cousine, pour l'amour de Dieu !

Adélaïde tressaillit, la regarda dans les yeux, la repoussa brusquement et se mit à vociférer.

– Lâche-moi, espèce de démon, c'est toi, la responsable de mon infortune !

– Moi !... dit Delfina en sanglotant. Moi, la responsable de ton infortune !... Quel mal t'ai-je fait ?...

– Laisse-moi ! J'ai été rouée de coups, piétinée par ton amant ! Je suis une malheureuse à mes propres yeux, et je dois valoir bien peu aux tiens. L'infâme voulait me tuer pour te donner à toi ce que je te disputerai jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Ce sont mes droits ! continua-t-elle, en se jetant d'un bond au milieu de la pièce ; elle frappait le sol de ses pieds et le secrétaire à coups de poing. Ce sont mes droits que je défends, et je ne te les céderai pas, même sous la menace d'un poignard !

– Me les céder ? À moi ? Qu'est-ce donc que je te demande ? Comme tu es injuste, avec la malheureuse que je suis !... Reprends-toi, Adélaïde ! Rappelle-toi ce que tu as dit, il n'y a pas si longtemps, que je n'étais pas responsable des chagrins que je t'ai causés.

– Je ne sais pas ce que tu es, cria cette dame encore plus enragée, à la vue de son visage plein de bleus qu'elle avait entrevu dans un miroir. Je ne sais pas ce que tu es, je sais que j'ai été frappée, piétinée, que je suis en sang par ta faute. C'est Satan qui t'a amenée ici !

– Eh bien, Dieu me remportera ; ne te ronge pas les sangs ; je te demande, par pitié, de me pardonner. Je vais tout de suite, et de moi-même, quitter ta maison.

– Tu vas le rejoindre ?

– Rejoindre qui ?

– Ton amant... L'homme qui m'a traînée jusqu'ici et foulée aux pieds !

– Je vais chercher du travail, je veux retrouver mon honneur et ma tranquillité, ma cousine, et Dieu veut que je parte la conscience tranquille, car je ne suis pour rien dans tes malheurs. Les miens ne t'ont jamais suscité de remords, quels qu'ils aient été. Je t'excuse et je te pardonne, ma cousine, parce qu'il me semble que ce sont tes chagrins qui te rendent injuste à mon égard.

– Ce salaud ! bramait Adélaïde, en s'arrachant les cheveux, et en se griffant le visage. Un vil Galicien qui me roue de coups parce que ma dignité de femme ne tolère pas de scandale à l'intérieur de chez moi ! Je me vengerai, scélérat, je me vengerai de toi et de tous !

Elle ouvrit les fenêtres du bureau, qui se trouvaient presque au niveau de la rue, où quelques personnes faisaient des commentaires sur ces hurlements, et elle brailla :

– Je vous prends tous à témoin : mon mari m'a rouée de coups parce que je refusais qu'il soit l'amant de ma cousine.

– Jésus ! s'exclama Delfina. Ayez pitié de moi. Rappelez-moi auprès de vous, ma mère !

Les personnes invitées à témoigner des traces de coups s'approchèrent de la fenêtre où Adelaide exposait sa tête ébouriffée et son sein chassé du décolleté par ses accès de frénésie.

La compassion, moins indiscreète que la curiosité, l'encouragea à continuer sa harangue, sur le ton de la déclamation.

Quel horreur de femme ! Quelle abjection ! Quelle humiliation inutile, que ce hideux spectacle !

L'on ne peut concevoir à quelles extrémités la rage peut conduire une femme qui a eu le privilège de recevoir une éducation soignée ! Cela ne peut absolument pas la refréner. Il est presque certain de la voir se comporter de la même façon qu'une femme élevée au milieu de baquets de poisson, quand une même passion les agite. La jalousie nivelle toutes les conditions. Une duchesse portugaise fait arracher les yeux de la jolie femme qu'aime son époux, et les lui sert à table en guise d'apéritif. La poissonnière enlève son sabot pour le coller au visage de la rivale qui lui dispute son mari dans une taverne. Une reine portugaise aurait donné un exemple moins immonde d'indécence en intentant par jalousie une action en divorce, qui met sur la place publique sa honte dérisoire et celle de son mari. Encore y était-elle poussée pas une plus grande abomination : un amour incestueux ! Oh ! Quels moules sordides que ceux dans lesquels Dieu a donné une forme à l'argile de sa créature, la reine de tous les êtres créés, et faite pour s'élever à la hauteur de l'ange !

Delfina avait laissé sa cousine à ses imprécations et à ses gesticulations de possédée. Elle monta dans sa chambre. Elle réunit dans sa malle ses vêtements et des souvenirs de sa mère, d'une valeur insignifiante. Elle demanda au domestique de la maison d'appeler un charretier, et sortit.

En descendant, elle entra dans le bureau, où sa cousine ramassait de petits morceaux de la lettre qu'elle ne pourrait assembler, sans se rendre compte de la vanité de ses efforts.

Delfina était entrée en pleurant. Adelaide la fixa durement et lui dit :

– Que veux-tu de plus ?

– Te dire adieu et te remercier de m'avoir par charité reçue chez toi. Je ne me suis pas montrée ingrate envers toi ; je peux te dire, la tête haute, à toi et au monde, que si l'on paie les bienfaits en montrant de la reconnaissance ; aucune femme n'a manifesté autant de reconnaissance que moi. Tu sais bien que le malheur ne m'a jamais irritée contre une main bienveillante. Je suis venue humblement, et je m'en vais humblement où Dieu voudra que j'aie. Tu as dit, ma cousine, un mensonge aux personnes qui t'ont entendue. Ton mari n'était pas mon amant. Tu connais parfaitement la vérité. Quel besoin avais-tu de me calomnier et de me perdre dans l'opinion de ces gens-là ? Je peux dire que je m'en vais plus pauvre que je ne suis arrivée, parce que je m'en vais discréditée, et que tout le monde dira demain que je suis la maîtresse de ton mari. C'est une cruauté d'enlever son patrimoine à une femme pauvre, et la bonne opinion que l'on a de sa vertu ; même les femmes perdues, c'est une charité de les couvrir d'un voile, et de laisser à Dieu le soin de les châtier, si elles sont suffisamment accablées par cet opprobre. Je ne te fais là aucun reproche, Adelaide. Je te pardonne tout, parce qu'il y aura une heure où tu éprouveras du remords et, si j'étais rancunière, la douleur que tu ressentiras à cette heure-là, me suffirait. Adieu, ma cousine. Puissent tes chagrins disparaître avec moi.

Adelaide souffrait. Par sa nature infernale, l'injustice est lâche, elle a des défaillances qui suscitent parfois, dans les âmes pourvues de bons instincts, de salutaires réhabilitations. On ne pouvait attendre cela de l'esprit d'Adelaide. Se sentant fustigée par la douce patience de l'orpheline, elle grossit encore dans son esprit fébrile l'image de son mari en train de la traîner et de lui tordre les poignets. C'était ce qu'il fallait pour la rendre à son démon, et embraser son cœur en exaltant sa soif de vengeance.

– Laisse-moi ! cria-t-elle. J'en ai assez de t'entendre. Suis ton destin, et laisse-moi mourir à mon poste, qui est ici. Quand je serai morte, eh bien, viens tenir cette maison ; et garde-toi bien d'en être chassée par quelque orpheline qui te demandera un couvert à ta table.

D'une voix entrecoupée à nouveau de sanglots, Delfina répondit à cette insulte.

– Que Dieu te pardonne, Adelaide.

Et elle sortit, cachant son visage sous sa mantille, pour se dérober aux regards avides des voisins et des badauds, qui se trouvaient encore près de la maison.

La malheureuse se retrouva dans la rue sans savoir où aller. Elle pensa à ses parents de Vila Nova, non plus comme à des âmes charitables qui lui proposeraient un abri, mais comme à des personnes qui pourraient lui offrir leur soutien pour entrer dans un monastère. Elle s'en fut à Vila Nova, et raconta ce qui lui était arrivé sans mentionner les discours insultants de sa cousine. Les parents manifestaient en l'écoutant un étonnement et une méfiance de mauvais augure. Comme elle demandait avec insistance qu'on la fit entrer dans un couvent, ils lui répondirent qu'elle n'avait pas besoin de recourir à leurs services, vu qu'il lui suffisait de se présenter à l'entrée, ou de s'adresser à une placeuse de domestiques.

Ils permirent cependant à Delfina de rester chez eux, jusqu'à ce que ses parents prissent la décision la plus indiquée.

Quelques heures après, une lettre d'Adelaide arrivait, ou celle-ci donnait une version calomnieuse des événements, et d'après laquelle l'orpheline en était responsable. Le père d'Adelaide se rendit aussitôt chez sa fille, et revint prier sa nièce de déloger au plus tôt de chez lui.

L'orpheline leur demanda, en levant les mains, de ne pas la condamner avant de l'entendre. Elle présenta en gémissant sa défense, en prenant Dieu à témoin. Ses larmes furent vaines, à moins que le Seigneur qui nous juge ne les ait mises sur sa balance pour le dernier jour.

Delfina prit le chemin de São Cristovão, un village près de Vila Nova, où habitait une ancienne domestique de sa mère. L'orpheline passa la nuit sur le pauvre grabat de la tisserande, et se leva tôt, dans l'intention de vendre quelques parures en or dont elle avait hérité, louer un petit appartement à Porto et faire des travaux de couture ou donner des cours à des petites filles jusqu'à ce que Dieu lui offrît un asile où se recueillir. C'est ce qu'elle fit dans la mesure où elle le pouvait. Elle loua une mesure à la *Torre da Marca*, la meubla succinctement, et rédigea des annonces de couturière et de maîtresse de petites filles qu'elle colla elle-même à tous les coins de rue. Elle attendit huit jours, elle attendit quinze jours, un mois ; il ne se présenta aucune petite fille, ni aucune commande. Ses maigres ressources étaient presque épuisées. Elle se rendit au monastère de São Bento et demanda à la concierge si quelque religieuse la prendrait pour bonne. Elles en avaient toutes une. À Santa Clara, on avait besoin d'une bonne ; mais l'on n'en acceptait pas sans recommandation. Qui en donnerait une à une jeune fille sans soutien, que personne ne connaissait ? On la refusa à Monchique parce qu'elle avait des formes trop délicates. Au couvent de dominicaines de Vila Nova, aucune nonne ne l'engagerait comme domestique : elle y avait des parents, l'ingratitude et la malhonnêteté était de notoriété publique, avec laquelle l'orpheline avait payé la charité de sa cousine, si l'on en croyait la version que ses parents avaient publiée de cet événement.

Découragée, incapable d'imaginer un moyen de gagner sa vie, elle se réfugia dans sa mesure et se mit à vendre au rabais ses meilleurs habits, le peu qui lui restait de linge, puis les objets les plus nécessaires à l'entretien de son logis, et pour se présenter décemment.

La Providence Divine se manifestera-t-elle avant que la faim ne la conduise au déshonneur ou au suicide ?

Attendons.

Entre-temps, Don Francisco de la Cueva avait quitté sa propre maison, du jour où, rentrant prêt à se réconcilier avec son épouse, il avait appris que Delfina avait été chassée ou forcée à partir par de mauvais traitements.

Au bout de trois jours, Adelaide ferma les portes et rentra chez ses parents. L'Espagnol fit enfoncer les portes et prit possession de sa maison.

Tandis qu'Adelaide intentait une action en divorce justifiée par les coups dont témoignaient les voisins et les passants, hostiles à la Castille et au Castillan, lequel, profitant de sa position et des services de renseignements inévitables dans les consulats, mena son enquête sur l'adresse actuelle de Delfina. Le charretier qui avait transporté sa malle, indiqua le trajet

qu'elle avait suivi jusqu'au moment où elle était entrée chez ses parents de Vila Nova ; un autre, celui qui l'avait amenée à São Cristovão. La vieille qui l'avait logée une nuit, et l'avait aidée à s'installer dans sa mesure de la *Torre da Marca*, avait révélé le reste.

Don Francisco avait recueilli les derniers renseignements quand Delfina souffrait déjà de la faim. Il invita la vieille de São Cristovão à se confier, et lui demanda d'apporter de l'argent à l'orpheline, en lui recommandant de dire que c'étaient ses parents qui le lui envoyaient.

Delfina l'accepta et, après avoir bénéficié trois mois durant de ces secours fort généreux, elle se crut obligée d'aller remercier ses oncles de leur charité.

Elle se rendit à Vila Nova ; on ne lui permit pas d'entrer dans la maison. Elle dit à l'écurier ce qui l'amenait et celui-ci, par compassion, lui affirma que sa famille ne lui donnait pas même un liard, et qu'elle aimerait bien la voir pendue à un gibet.

Delfina força la domestique à lui avouer de qui elle recevait cette aide, si elle ne voulait pas être congédiée pour avoir prêté la main à quelque tentative contre son honneur, déjà menacé par la pauvreté.

La vieille lui dit la vérité et Delfina fut émue de la charité du mari de sa cousine, et trouva son procédé noble et vertueux.

C'est un effet de l'innocence.

Les intentions perfides ne sont détectées que par les fausses vertus qui n'en peuvent plus d'être tentées par le serpent, et dont les dents sont gâtées à force d'avoir mordu au fruit défendu.

Mis au fait de cette situation, Don Francisco écrivit une lettre semblable à celle qu'aurait pu lui écrire un frère. Sur deux cents lignes, on ne lisait pas le mot *amour*. C'était comme une lettre mystique adressée par le Frère Antônio das Chagas à ses sœurs spirituelles.

La deuxième lettre, en réponse aux humbles manifestations de gratitude et aux vœux de l'orpheline, était une lamentation où l'Espagnol, moins heureux que Jérémie, n'avait même pas quelqu'un à qui montrer ses larmes. Le mot *amour* était cependant banni de cette deuxième lettre.

La troisième, répondant à la deuxième, toute consolations et aspirations aux biens que la Providence réserve aux élus qu'elle martyrise, était une éruption de désespoir volcanique, et abordait la question du suicide, sur le modèle proposé dans la lettre de Saint-Preux à Héloïse.

En voici un passage :

J'abomine mon âme parce que mon malheur y garde la réminiscence pour exacerber mes souffrances. S'il existe un Enfer, je veux m'y précipiter avec elle, si, à la porte de l'Enfer, restent les espérances ainsi que les regrets. Je suis seul avec ce maudit que l'humanité a chassé de son sein. C'est ainsi que l'on meurt à petit feu pour revivre d'une vie infernale. Ne me parlez pas de Dieu, ma cousine. Proposez ce mot dépourvu de sens à ceux qui ont la chance de ne pas distinguer le crime de la vertu, ni la récompense du châtement. Un malheureux affligé d'un tel destin n'a rien à voir avec la religion, dont le culte est réservé aux hommes. Ma religion, c'est l'amour...

Le voilà, le mot fatidique, qui apparaît pour la première fois, dans ses lettres. Delfina a peut-être rougi en le lisant, je ne l'affirme pas. En tant que romancier, je me devais de l'imaginer et de la représenter en train de rougir ou de pâlir ; en tant que chroniqueur, mon rôle consiste à dire ce que je vois.

La correspondance se poursuivait, déjà plus tendre du côté du Castillan, moins hérissée d'apostrophes à la mort. Dans l'une des lettres, il avait eu la sincérité d'avouer qu'il voulait vivre, cela va sans dire, dans la religion de l'amour, et mourir en la célébrant, comme tous ces innombrables héros de Lope de Vega et Calderon de la Barca.

Les réponses de l'orpheline indiquaient qu'elle ne comprenait pas les questions délicates que le consul posait d'une façon détournée, à son cœur. Elle répondait en demandant à Dieu de réformer le caractère de sa cousine pour rendre son bonheur à ce tendre mari, à ce galant homme qui se conduisait comme un ange.

Je présume que ces vœux correspondaient moyennement à ceux de son mari ; en tout cas, le caractère intraitable d'Adélaïde et le désir de la voir se réformer étaient des thèmes que l'on ne trouvait pas dans ses lettres à lui.

Delfina reçut un jour une lettre qui lui donna à penser et quelque raison d'en être affectée. L'Espagnol lui demanda la permission de la voir, mais pas chez elle, ce qui prêterait le flanc à la diffamation ; plutôt à un endroit plus écarté, dans l'un des faubourgs de Porto. Elle lui répondit en faisant voir une perplexité qui trahissait ses désirs et ses craintes. C'est ainsi que répond l'innocence.

Sincèrement épris, l'autre insista, feignant de prendre plaisir à montrer de la sincérité et du bon sens dans ses discours. L'on convint d'un endroit à Matosinhos. Ils s'y retrouvèrent et allèrent faire un tour aux plages de Leça. Ils s'assirent sur les rochers et parlèrent de leurs malheurs. L'Espagnol était poète, et s'il ne l'avait pas été, après la baptême reçu, avec force aspersions des vagues océanes, il en serait sorti aussi poète qu'il se l'imaginait. Il est alors naturel que leurs méditations se soient élevées, en s'épurant, à la plus haute spiritualité. Le mot Dieu entraînait dans toutes et venait ingénument aux lèvres de l'un comme à celles de l'autre. L'on en vint à aborder le thème de l'amour. Ils traitèrent d'une façon mystique un sujet que les romanciers rabaissent en n'en retenant que les côtés profanes. Les théologiens, non plus que les penseurs, n'ont plus subtilement approfondi le destin des âmes, jusqu'à leur terme. Suivant leurs désirs, les âmes séparées sur cette terre par la fatalité, oublient quand elles meurent leurs chagrins, et s'unissent pour des noces éternelles, avec les anges pour servants. Il se peut que cela se passe ainsi. Il s'est dit et écrit des choses bien plus absurdes, avec l'accord des conciles et des Saints Pères. Au bord de la mer, il est naturel et possible d'entrevoir les secrets de la Création, parce que, semble-t-il, la voix du Créateur, dans le mugissement des eaux et le vacarme que celui-ci produit dans les anfractuosités des falaises, nous apprend à penser. *La Cité de Dieu* de Saint Augustin fut conçue au bord de la mer d'Afrique. Michelet a écrit un grand livre face à l'océan, le livre de Sibylle qui ne peut se lire et se comprendre qu'au bord de la mer. L'on dit et l'on écrit des merveilles, à la vue de ce formidable élément ; mais, sans vouloir déprécier les autres, j'entends que celles que vous préféreriez, cher lecteur, si je pouvais vous les répéter, sont celles que Don Francisco de la Cueva a dites à Delfina cet après-midi-là à Leça de Palmeira.

La nuit suivante, l'orpheline ne dort que par intermittences, d'un sommeil agité, entrecoupé de rêves étranges.

Elle se réveillait avec des palpitations, comme en produit la peur sur les complexions nerveuses. Elle entendait le bruit des vagues, et croyait entendre aussi le murmure de la voix tendre du Castillan.

Et pourquoi, dans l'imagination de cette jeune fille inquiète, ce n'était plus seulement sa voix qui lui parvenait, mais aussi son image ?

Pourquoi se souvient-elle, alors qu'elle croyait les avoir oubliés, des principaux passages de la lettre qu'Adelaide lui avait lue ?

Qu'est-ce que cela voulait dire qu'elle se les répétait, dans le silence de la nuit, et d'où venait la magie que de telles réminiscences exerçaient sur elle ?

Aidez-moi, cher lecteur, à démêler ces mystères, et faites-vous une opinion ; quelle qu'elle soit, je la trouverai pertinente.

C'est ainsi que l'innocence se précipite dans l'abîme.

Face aux rochers où Don Francisco et Delfina s'étaient assis, au bord de la mer, il y avait une maison basse, construite à peu de frais, et faite pour ravir amants et poètes. Un Anglais, ennuyé de la vie et de ses guinées, s'était arrêté là, au cours de ses voyages, et l'avait fait bâtir pour se pencher sur l'antiquité de Notre Seigneur de Matosinhos. Parvenu au terme de ses études, il s'en fut nourrir son ennui dans d'autres régions, et en laissa la clé au consul espagnol, le seul homme de la Péninsule à qui il avait adressé la parole, parce que Byron, son compatriote, avait dit pis que pendre de Portugais, et porté les Espagnols aux nues dans les pérégrinations de *Child-Harold*.

La maison était restée vide un an. L'Espagnol y restait quelques heures de temps en temps, il y avait passé les trois jours où il avait fui la maison où vivait sa femme.

Un mois après les événements du dernier chapitre, les pêcheurs virent, par un beau jour ensoleillé de Décembre, une dame accoudée à l'appui de la fenêtre la plus haute de cette maison, les yeux fixés sur l'horizon de la mer.

Les plus curieux s'approchèrent le long du mur bas qui servait de haie pour cette maison, et dirent qu'elle avait les yeux baignés de larmes.

Ils virent plus tard un homme mettre pied à terre non loin de là, et entrer dans la maison, le temps pour la dame d'essuyer ses pleurs, et de se retourner en souriant pour recevoir son hôte.

Je crois les informations que donnent ces pêcheurs, parce que les pêcheurs ne font pas de style.

Ce qu'ils ne pouvaient raconter, c'est que la maîtresse de cette petite maison était Delfina.

"Delfina !"

Ne faites pas semblant d'être effarés, chers lecteurs ! Nous réservons aux salons tous ces points d'exclamation que l'on aligne. Quand personne ne nous voit lire les scandales que les livres nous racontent, nous pouvons être aussi naturels et sincères que Dieu nous a faits.

Delfina était la dame en larmes de la maison anglaise.

Don Francisco était l'homme qui avait le droit d'être reçu avec un visage sans larmes.

Vous me demandez si elle était donc perdue, cette honnête jeune fille ?

Je ne sais si elle est perdue. Je sais qu'elle était perdue aux yeux du monde, alors que Dieu savait qu'elle était pure, comme la créature qu'Il a conçue avant de l'appeler une femme.

C'était Delfina, la Delfina qui avait voulu servir comme bonne dans un couvent, faire de la couture, ou donner des leçons à de petites filles.

Delfina dont aucun couvent n'avait voulu.

À qui l'on n'a confié aucun travail alors qu'elle était indigente.

Qu'aucune élève n'est venue trouver pour lui donner en échange de son enseignement le pain de l'honneur.

C'était la Delfina injuriée, calomniée et perdue aux yeux du monde, quand se fermaient à son nez la porte des parents qu'elle venait remercier de leur aumône.

C'était Delfina, plus malheureuse que jamais, parce que pénétrer dans cette jolie maison, cela revenait à se pencher au-dessus d'un abîme, d'un abîme de perdition et d'agonies qui trouveront un nom, quand l'Enfer mettra son vocabulaire à notre disposition, un vocabulaire dont les législateurs, les moralistes commencent à se faire une idée, ainsi que les bourreaux avec ou sans toge dans ce chaos d'hypocrisie, de cruauté et de débauche.

Il se passa deux ans.

Adelaide poursuivait ses démarches pour obtenir un divorce auquel son mari ne s'opposait pas. Plus par un caprice de fauve, que par ambition, elle essayait de hâter les choses. Le patrimoine à partager était mince, ainsi que sa dot, et il était difficile de liquider celui de son mari en Espagne.

Le procès avançait, quand Adelaide eut vent que son mari se rendait tous les jours à Leça, et y passait souvent la nuit. Elle posta des espions que son père lui procura et elle apprit que Delfina était la locataire de la maison anglaise, et que son mari rendait chaque jour visite à cette femme, qu'il entretenait. Usant de l'influence de son père, elle se présenta devant le conseiller chargé de la police pour se plaindre de sa cousine qui lui avait volé son mari, et vivait avec lui, d'une manière scandaleuse, à Leça.

Comme le démon de la rage faisait pression sur ses glandes lacrymales, le magistrat fut ému par les larmes de la tendre épouse abominablement trahie par la femme indigne qu'elle avait miséricordieusement accueillie chez elle. De la pitié à l'ordre d'arrestation, il n'y avait qu'un pas.

À la porte de Delfina se présentèrent au point du jour un greffier avec un mandat, et trois sbires.

À peine la domestique eut-elle ouvert la porte, ils s'introduisirent brutalement dans la maison, en demandant la personne qui y habitait. Delfina apparut dans le salon, un enfant de six mois dans les bras, et leur demanda ce qu'ils lui voulaient.

Le greffier Crispim Caetano da Costa tira lentement d'un étui en maroquin des lunettes à monture d'argent, se moucha avant de les ajuster sur son nez qui semblait flairer tous les

coins de la pièce, s'assit, déplia une demi-feuille de papier, fixa Delfina par-dessus les verres, et dit :

– Vous appelez-vous Madame *** Delfina *** ? *

– Oui, Monsieur.

– Je suis au regret de vous dire que j'ai reçu, de la préfecture, l'ordre de vous arrêter.

– De m'arrêter ! s'écria-t-elle. De m'arrêter ? Pourquoi ?

– Sur la requête présentée par Mme Adelaïde ***. Vous savez pourquoi vous êtes arrêtée. Je vous serais obligé de ne pas nous faire perdre notre temps. Nous sommes pressés.

Delfina appela sa domestique et lui dit à voix basse de courir à Porto ; puis, se tournant vers les sbires, elle continua :

– Vous devrez attendre que je le fasse savoir à Porto.

– À Porto ! s'exclama le greffier, tandis que ses sergents riaient à gorge déployée. C'est vous qui partez pour Porto, Madame, où vous pourrez mettre au courant qui vous voudrez. À présent, comme durant le trajet jusqu'à la prison, personne ne peut plus rien pour vous ; vous ne gagnez donc rien en envoyant prévenir quelqu'un. N'essayez pas de gagner du temps.

– Et mon fils ? dit-elle, en serrant l'enfant contre son sein.

– Il n'existe aucun mandat contre votre fils, répondit ironiquement le greffier. Mais si vous voulez l'emmener, emmenez-le, et c'est à la préfecture qu'on vous dira où il ira.

– Il ira où j'irai ! cria Delfina.

– À votre guise ; nous n'avons rien à faire, nous, de cet enfant. Préparez-vous, si vous voulez, et préparez ce gamin.

Delfina quitta le salon, et le greffier dit à ses compagnons :

– Allez surveiller les alentours de la maison ; les femmes ont plus d'un tour dans leur sac, et je crois que nous avons affaire à une fine mouche si j'en crois les instructions que l'on m'a données.

Delfina prit le premier vêtement qui lui tomba sous la main, et habilla chaudement son enfant, sur la face de qui ruisselaient les larmes de sa mère.

– Eh bien ? disait de temps à autre le chef des sbires. Vous n'avez pas besoin d'un costume en velours, pour le voyage.

Delfina était prête, mais elle s'était attardée à contempler des objets insignifiants dans sa chambre, des souvenirs auxquels son cœur était attaché. Elle colla son visage contre la fenêtre qui donnait sur la mer, dont elle embuait les vitres de son haleine fébrile. De là, elle se tournait vers son fils qui agitait les bras en pleurant sur son lit. Elle lui présenta son sein pour le rassurer, mais l'enfant pleurait de plus belle comme s'il sentait déjà l'amertume de ce lait, gâté par le poison de la mort.

Delfina ne put faire que quelques pas hors de sa maison ; le greffier fit louer une monture, étant bien entendu que c'était aux frais de la prisonnière. Ensuite, après s'être concerté avec ses sbires, il leur donna l'ordre de suivre le chemin de la plage, et non la route directe, pour éviter les rencontres désagréables.

On comprendra aisément que le greffier craignait de tomber sur le consul, ou qu'il avait reçu des instructions de Porto pour éviter une telle rencontre.

La prisonnière arriva au tribunal de l'Intendance, où le magistrat la prit violemment à partie :

– N'avez-vous pas honte de porter cet enfant dans vos bras ? hurla-t-il.

– Je n'ai pas honte de porter mon enfant dans mes bras, répondit-elle sereinement.

– Votre fils ! Votre enfant adultérin ! La preuve vivante de votre crime ! Quelle effronterie ! Vous venez avouer au monde en face que vous êtes la mère de cet enfant du crime ! Allez ! Réfléchissez à ce que l'on pourra faire de lui ! Vous partez pour la Relação, et votre fils ne peut pas vous y accompagner.

– Par les cinq plaies du Christ, ne m'enlevez pas mon enfant ! cria-t-elle, en se mettant à genoux.

* Pour ne pas remplacer son nom et son patronyme par d'autres, nous préférons employer des astérisques.

– Levez-vous ! Je ne tolère aucune comédie ! Allez vous mettre à genoux devant votre bonne et vertueuse cousine, à qui vous avez payé, en lui infligeant cette honte et en détruisant sa vie, le pain de la charité.

– C'est faux, Monsieur ! balbutia Delfina, suffoquée.

– Faux ! Faux ! hurla l'intendant, furieux. Avez-vous jamais vu une telle absence de pudeur dans les dénégations ?! Cet enfant n'est-il donc pas le fils du consul d'Espagne ?

– Si, Monsieur.

– Et le consul d'Espagne n'est-il pas le mari de votre cousine ?

– Si, Monsieur.

– Comment osez-vous alors nous démentir, votre cousine, l'opinion publique, et moi ?

– Mais j'ai été calomniée, Monsieur l'Intendant ! Je me suis perdue aux yeux du monde alors que ma cousine m'avait déjà discréditée, et réduite à une position où seule la main de Dieu pouvait me sauver de la chute.

– Taisez-vous donc, et cessez de m'en conter ! Je vous l'ai déjà dit, nous ne sommes pas au théâtre. Je suis renseigné ; je sais que vous lisiez des romans, et que vous croyez que la vie, ça se passe comme dans les romans. Vous vous trompez. La loi sert à soigner les lubies et les insanités de celles qui se font des romans. Nous allons en finir. À qui allez-vous confier cet enfant ?

– Je ne la confierai à personne, Monsieur. Cet enfant a six mois ; c'est moi qui le nourris au sein. À qui pourrai-je le donner ?

– Donnez-le à une nourrice pour qu'elle l'élève, ou faites-le mettre au tour.

– Au tour ! Par pitié, n'allez pas mettre mon fils au tour !

Et la pauvre mère serrait avec une telle tendresse et une telle angoisse le petit enfant sur son cœur, que, pour résister à la pitié que lui inspirait ce spectacle, le conseiller détourna la tête.

– Que quelqu'un aille demander aux Enfants Trouvés, dit l'Intendant, s'il y a là une femme qui accepte d'allaiter cet enfant pour quinze jours, le temps de trouver une nourrice.

Un sbire sortit, et Delfina fut envoyée avec l'enfant dans une autre pièce.

Je ne puis vous dire ce que fut cette demi-heure pour Delfina qui ne quittait pas des yeux son fils, dont elle allait se séparer. J'ai de l'intuition de reste, que je tiens des douleurs d'autrui, où je trouve un reflet des miennes : elle ne va pas jusque-là. Quand on interroge des femmes qui sont mères sur des angoisses de cette nature, elles me répondent en pleurant. Elle doit pleurer, la femme à la fibre maternelle qui lit ces lignes, auxquelles je n'ajoute rien, car ces tourments ne sont pas un présent dont une lectrice puisse être reconnaissante à un écrivain.

L'algazil revint avec une femme mal habillée, qui dit qu'elle acceptait de prendre l'enfant pour quinze jours, moyennant un *tostão* par jour, si on lui donnait de quoi le tenir propre.

Delfina prit la femme à part et lui dit :

– Pour l'amour de Dieu, traitez bien mon fils. Présentez-vous avec lui au Consul d'Espagne. Vous recevrez de lui tout ce dont vous aurez besoin, et une bonne gratification. Allez-y, dès que vous sortirez d'ici. C'est entendu ?

– Oui, Madame, dit la nourrice. Ainsi donc, ce petit chou est le fils de monsieur le Consul d'Espagne ?

– Oui.

– Alors, il ne manquera de rien, si Dieu le veut. Dans ce cas, si vous êtes satisfaite, je garderai le gamin, jusqu'à ce qu'il soit sevré.

– Parlez-en donc à son père, tout sera fait. Mais traitez-le avec amour, c'est entendu ? Il a la santé fragile, couvrez-le bien, il ne manquera pas de linge.

– Je vais y aller. Donnez-moi mon *fidalquinho*, c'est un vrai petit amour !

Delfina couvrit une dernière fois de baisers son fils qui se débattait et pleurait dans les bras de la nourrice. On la pria déjà de se présenter devant l'intendant. Le greffier, pris de pitié, ne la tira pas par le bras pour l'arracher à la contemplation de son fils ; mais, quand la nourrice disparut, la malheureuse, prise de vertige, tomba dans les bras de quelques curieux attirés par ses sanglots stridents.

Une demi-heure après, Delfina entra dans les cachots de la Relação de Porto. Nous transcrivons ici la mise sous écrou, que nous avons copiée à la page 155, du livre où sont enregistrés les noms des prisonniers de 1817 à 1819.

*Le 13 novembre 1818, est arrivée dans notre établissement *** Delfina, qui nous dit s'appeler ainsi, être célibataire et vivre de son travail, naturelle de Vila Nova de Gaia, âgée de vingt-deux ans, fille de ***, et de sa femme ***, décédés ; taille moyenne, yeux marrons* (1) et cheveux noirs ; vêtue d'une robe de coton jaune** (2) ; elle nous a été remise par l'officier Ribeiro sur l'ordre du conseiller chargé du maintien de l'ordre, pour être détenue conformément aux ordres de son Excellence l'Intendant Général de la Police ; et j'ai fait rédiger ce certificat, que j'ai signé. – Joaquim Teixeira de Lima.*

Dans la marge à droite de ce certificat :

Nous avons reçu des instructions spéciales à son sujet de l'Intendance générale de la police, le 24 octobre de l'année courante. – Crispim, greffier.

La cellule prévue pour Delfina était appelée "la petite salle". Elle est carrée, de douze pieds d'un mur à l'autre, avec une fenêtre grillagée qui donne sur l'église de São Bento. Au-dessus de la voûte de cette prison, se trouvait l'oratoire des condamnés. Au-dessous du plancher, l'antre du bourreau.

Quelques détenues occupaient le même local. C'étaient des femmes qui pouvaient donner une somme plus importante au geôlier et s'épargnaient ainsi les horreurs de la basse-fosse. Il y avait surtout, parmi les compagnes de Delfina, des infanticides, dont deux avaient tué leur mari en les empoisonnant. Le reste, c'étaient des voleuses ou des poissardes qui purgeaient une peine, pour s'être laissé aller à des écarts de langage hors de leur bourdeau.

L'arrivée d'une prisonnière, proprement vêtue, avec des allures de dame, et un air épouvanté, dans son regard surtout, qui semblait supplier qu'on le prît en pitié, surprit les autres détenues, qui passèrent de l'étonnement, aux rires, et aux mimiques railleuses :

– Ça, elle en jette ! disait l'une, les yeux écarquillés, en avançant les lèvres.

L'autre, tordait, dans une grimace, une bouche gâtée par ses dents cariées, en bougonnant :

– Regardez comme elle a les mains blanches ! Elle ne va pas rester longtemps ici, avec ce minois !...

– Elle n'en revient pas ! Il faut croire qu'elle ne trouve pas la maison à son goût ! lança une autre, avec un sérieux affecté.

Le geôlier adressa la parole, à travers les barreaux, à la juge de la prison, pour lui dire :

– Oh, Tomásia Pitoeira, traite bien cette enfant, elle est d'une autre engeance et pas une franche canaille.

– L'on traite bien ici celles qui rincent, dit la Pitoeira, qui avait laissé se multiplier les souris chez elle pour administrer à son défunt époux une ration de poudre assez forte pour décimer les rats de Montfaucon, une inadvertance pour laquelle elle avait été condamnée à la peine capitale, et attendait sous les fers, depuis quinze ans, la commutation de sa peine en un exil à vie. Elle considéra la prisonnière avec l'ombre d'une ironique compassion, avant de lui dire :

– Vous n'apportez pas un lit, ma petite ? ! C'est un tort : il n'y a là que des lits de camp, et il fait aussi froid que dans la rue. Faites venir en attendant des draps et quelques couvertures, si vous ne voulez pas avoir les mâchoires comme des castagnettes.

Delfina s'assit sur un coffre en pin, et fondit en larmes.

* Des personnes qui ont connu Delfina, et ont été de ses intimes les derniers mois de sa vie, m'assurent que ses yeux étaient noirs, qu'elle était de haute taille, quoique maigre. À la lumière filtrée par les barreaux, il n'est pas surprenant que le geôlier se soit trompé sur les yeux de la belle prisonnière.

** En ce temps-là, le coton était une étoffe relativement chère. Une amie de Delfina m'a dit qu'elle était partie sans changer de vêtement, mais elle ne croit pas que ce coton ait été jaune ; elle affirme que sa malheureuse amie était toujours vêtue de noir.

Quand elles ne la regardaient pas, avec l'air de la plaindre, elles se regardaient en échangeant des sourires.

La plus jeune, une gamine de seize ans au plus, et la moins coupable de toutes — on lui reprochait de s'obstiner à rester dans une rue habitée par des gens respectables, alors qu'elle incarnait tout le contraire de la respectabilité — ne riait pas, elle, et n'avait pas détourné ses yeux pleins de compassion de sa nouvelle compagne.

La voyant anxieuse et incapable de reprendre son souffle entre ses gémissements, elle s'approcha d'elle, et lui demanda la permission de défaire les agrafes de sa robe. Elle le lui demanda avec tant de prévenance que, la voyant au bord des larmes, Delfina connut un semblant de consolation. Il en faut peu pour nous consoler dans les pires malheurs.

– Voulez-vous que je desserre vos vêtements ? répéta la détenue.

– Oh oui, vous serez bien aimable, dit Delfina.

– Voulez-vous un peu d'eau ?

– Oui, si c'est possible.

La détenue, que l'honnêteté publique avait enfermée dans un cachot, alla chercher un petit verre d'eau, qu'elle approcha des lèvres de Delfina, avant d'ajouter :

– Vous ne devez rien avoir dans l'estomac, je me trompe ?

– Je n'y songe même pas.

– Je vais faire venir du café et des biscottes.

– Vous êtes vraiment gentille, mon enfant, mais je me sens incapable d'avalier une bouchée.

– Vous allez manger, Madame, insista la jeune fille. Le mieux que l'on puisse faire dans ces maisons, c'est de ne pas mourir ; et, si ce n'est pas aujourd'hui, demain, vous vous retrouverez dehors, et puis, le passé, c'est le passé.

– C'est de la double vue ! dit l'une des infanticides.

– Elle vous ferait des contes avec un bout de bois ! dit l'autre.

– Et cette façon de se donner des airs de dame !... murmura l'une des voleuses.

– Ça, pour avoir la langue bien pendue, elle l'a. Et de bonnes réserves de guimauve, ajouta la juge.

La jeune fille, que l'on avait surnommée la *Bergeronnette*, était restée indifférente aux railleries des détenues, et avait souri à Delfina, quand celle-ci souffrait visiblement de leurs apartés.

– Laissez-les, murmura la *Bergeronnette* ; ce sont des malheureuses qui n'ont pas de cœur, et encore moins de pudeur.

Et elle demanda qu'on apportât du café, en laissant à leur domestique habituelle un mouchoir de soie, qu'elle devait laisser en gage au cafetier.

Don Francisco dormait encore quand on le réveilla pour l'informer que deux femmes demandaient à le voir. L'une était la bonne de Delfina, et l'autre la nourrice avec l'enfant.

À la nouvelle de l'arrestation, l'Espagnol sauta de son lit, et s'habilla. Il donna à la nourrice l'ordre de rester chez lui. Il se rendit à la prison, demanda au geôlier s'il pouvait parler à une détenue qui venait d'être arrêtée, et le geôlier lui montra l'ordre écrit de l'Intendant interdisant à Delfina de communiquer avec toute personne suspecte qui demanderait à la voir, et nommément le Consul d'Espagne Don Francisco de la Cueva.

Le consul leva la voix, cria contre les lois de ce pays de sauvages, et menaça le geôlier. Celui-ci ne se sentait que moyennement disposé à résister personnellement aux agressions du Castillan ; il fit remarquer qu'il pouvait toujours recourir aux services du commandant des surveillants de la prison.

Le consul sortit, hors de lui, et s'en fut trouver l'intendant qui le reçut sans égards, et menaça de le faire arrêter, pour le remettre entre les mains de la justice de la Castille, en tant qu'adultère, ou de faire au moins supprimer son accréditation de consul, et de le soumettre aux lois du royaume où il avait commis ce crime.

Le consul prit sur lui, et parvint à obtenir que la détenue pût au moins voir son fils. L'intendant, qui se souvenait de la scène émouvante de la séparation, qui l'avait tellement touché, consentit à ce que l'enfant se rendît tous les jours à la prison, et y restât une heure.

Voici l'ordre écrit, que le consul présenta au geôlier :

*Le geôlier des cachots de la Relação peut autoriser la détenue *** Delfina à recevoir chaque jour la visite d'un enfant, qu'elle dit être son fils ; la nourrice qui l'amènera restera en dehors de la prison, pour la durée d'une heure seulement ; ces ordres seront suivis en toutes circonstances. Porto, Intendance de la police, le 13 novembre 1818. - Le Conseiller agissant en tant qu'Intendant.*

Le jour même, l'enfant se rendit à la prison avec sa nourrice à l'heure du dîner. Il y resta une heure, durant laquelle sa pauvre mère ne cessa de le tenir contre son sein gonflé par les montées de lait.

Delfina passa, en compagnie de ses codétenues, une atroce nuit blanche. Au point du jour, elle était plongée dans la torpeur ; mais elle fut bientôt réveillée par le grincement des verrous et le fracas des portes que l'on claquait. Il n'y a pas de nom pour ce moment où l'on ouvre les yeux dans les ténèbres d'un cachot, avant que la main d'un gardien n'ouvre la fenêtre. Il y a vingt-quatre heures à peine, les premiers rayons de soleil avaient donné des reflets dorés au ciel de son lit, d'où elle voyait la mer se couvrir d'argent, et gonfler les voiles des pêcheurs. Elle se souvint de tout, et particulièrement de son fils qu'elle trouvait toujours, à son réveil, endormi sur son bras gauche.

Elle s'assit sur sa paille posée à même le sol, et se mit à pleurer et à geindre, en demandant à Dieu de mettre fin à sa vie. Les détenues les moins sensibles s'humanisèrent et l'entourèrent, en lui prodiguant chacune des paroles de consolation qui ne faisaient qu'exaspérer sa douleur.

Quand les autres lui laissèrent une place, la *Bergeronnette* s'approcha du lit, réchauffa entre les siennes les mains glacées de Delfina et lui dit :

– Pleurez, Madame, pleurez, cela soulage. J'ai beaucoup pleuré, moi aussi, quand je me suis vue perdue et abandonnée. Cela m'a fait tellement de bien de pleurer, et, quelques jours après, je n'ai plus pensé à mes malheurs.

Le geôlier reçut ce jour-là l'ordre de transférer Delfina dans une cellule individuelle au dernier étage de la prison ; on lui permettait de prendre avec elle, comme servante, une détenue de la cellule commune qu'elle pourrait choisir.

Cet ordre fut transmis à Delfina qui choisit la *Bergeronnette*, et sortit après avoir payé les huit vintés de pourboire exigés par la juge, la plus haute autorité de la prison.

La cellule qu'on lui donna était modestement meublée. Elle y respira parce qu'elle avait de l'air en abondance, qui lui arrivait d'une fenêtre avec des grilles, mais donnant sur la place de la Corderie.

Il lui manquait son fils qui lui aurait procuré un rayon d'allégresse dans ce petit espace. Dieu lui accorda ce qu'elle désirait, en lui amenant son enfant, et une longue lettre de Don Francisco, qui ne laissait miroiter aucun espoir de retrouver la liberté, mais tendre, si l'on en croit les tourments qui semblaient l'avoir dictée.

Le même jour, Adelaide apprit que sa cousine n'était pas tout à fait isolée, ni au cachot, ni au pain et à l'eau ni mise au secret. Elle s'emporta et se répandit en invectives contre son sort, l'inertie du procureur et la corruption des magistrats. Comme, à cette époque-là, la presse n'offrait pas une portion d'air supplémentaire aux poumons des affligés, cette épouse jalouse alla, pour ne pas étouffer tout à fait, se promener place de la Corderie, pour voir si elle distinguait sa cousine entre les barreaux de la fenêtre, et lui faire d'en bas quelques grimaces vengeresses.

En s'approchant de la fenêtre pour regarder au loin l'horizon de la mer, Delfina vit effectivement sa cousine en bas, sous l'arbre planté là au centre de la place le jour où des taverniers y furent pendus sur l'ordre du marquis de Pombal. Elle recula en rentrant, ce qui rendit inutile les mimiques par lesquels Adelaide comptait se soulager.

Les plaignants firent des pieds et des mains, auprès de l'Intendance, pour aggraver les conditions de réclusion de Delfina, en alléguant que le moyen le plus sûr de la dissuader de concevoir de criminelles espérances, c'était de la tourmenter. Pendant ce temps, avec l'appui

d'amis restés fidèles dans l'adversité, le consul contrariait l'influence de ses ennemis et parvenait à ce que les ordres ne fussent pas modifiés.

Vous vous demandez s'il y a des mots pour exprimer ce que ressentait Don Francisco de la Cueva. Je vous réponds qu'il y en a. Don Francisco de la Cueva suivait les leçons de Tirso de Molina, et se sentait proche du fameux Juan Tenório que vous avez vu traduit par Molière, dénaturé par Byron, refondu par Maleville et tout à fait méconnaissable chez les Tenório qui s'agglutinent dans les estaminets et les boutiques de gantières.

Don Francisco avait une imagination volcanique, c'est tout ; le cœur était chez lui ce que la physiologie nous dit qu'il est vraiment : le principal organe du système sanguin, un composé de membranes fibreuses et de valves, dont les contractions aspirent et rejettent le sang, lequel tire sa matière de l'air et de l'estomac.

Qu'il aimât Delfina, j'en mettrais ma main à couper. Si je dis qu'il l'a aimée de tout son corps, je cours le risque que vous me répondiez que, d'après moi, l'amour est une affaire de physiologie, un phénomène sanguin. Je ne dis rien de tel, parce que je suis d'une école idéaliste qui tombe en désuétude et frise à présent le ridicule.

Il l'a aimée avec son imagination incandescente. Il lui a donné les couleurs du ciel, il l'a parée comme on fait des anges. Mais il arrive que les choses du ciel, transplantées sur notre globe, ternissent et s'évanouissent dès que notre climat infect les contamine. C'est pour cela que les amours qu'exalte l'imagination commencent un jour ou l'autre à se dégrader. Ce qui embaumait s'en retourne au ciel d'où c'était venu. Ce qui est vrai, sensible et palpable reste sur terre, car il s'agit de l'argile, et que cela ne cessera d'en être.

D'argile, et de la plus grossière, était l'Espagnol, d'autant plus friable qu'elle avait durci au feu sur lequel le Père Gabriel Teles avait façonné le mauvais sujet qui recevait des convives de pierre.

Il convient d'ajouter une circonstance qui semble, à première vue, frivole : Delfina était restée seize mois dans la pittoresque maisonnette de Leça, et avait reçu chaque jour la visite de son amant transporté qui, au bout de quelques mois, était, en se retirant, surpris de trouver la maisonnette fastidieuse, que son habitante riait toujours de la même façon, la mer fastidieuse avec son éternel grondement, et le chemin épouvantable, surtout en hiver.

Cela veut dire que les anges avaient remporté ce qu'il leur avait emprunté. Comme la maison de Leça gardait toujours la même architecture et Delfina le même visage, et comme les routes ne lui offraient pas le privilège d'un éternel été, Don Francisco ressentit quelque lassitude, et cela devint pour lui une obligation de s'astreindre à ces courses, qui ne contrebalançaient pas les critiques de la société.

L'incarcération de Delfina l'affecta. Vous avez bien vu qu'il s'est rendu à la prison, et qu'il a dit que les lois portugaises étaient barbares. Cela prouve la sensibilité de cet homme, mais rien sur le cœur de l'amant.

– Mais que devait-il faire ?

Il me semble qu'il aurait dû se battre pour l'arracher de là. Et si ses efforts s'étaient avérés vains, il aurait dû prendre sa part de ses souffrances et de sa honte. Puis après avoir fraternellement vidé leur calice, ils moururent ensemble.

Il ne manquerait plus que j'apprenne que vous riez toujours, cher lecteur !

J'ai failli en pleurer, moi, quand j'ai entendu dire que, de crainte qu'on le privât de son consulat, Don Francisco confia le sort de Delfina à la compassion des magistrats, et ne sollicita plus sa libération. Il lui fournissait les moyens de vivre, il lui donnait de l'argent, mais que représente l'argent pour une femme qui demande de l'amour ? C'est le plus grossier outrage que l'on puisse faire à une femme méprisée de tous qui se replie sur elle-même, et se réfugie dans le sentiment qu'elle a de son honneur.

De l'argent à une âme noble, qui ne connaissait que la valeur d'une conscience pure et l'avait perdue pour exalter l'éclat de la passion qu'elle inspirait et de celle qu'on lui devait !

Delfina s'habitua au cachot ; la part la plus sensible de son cœur s'était diluée dans ses larmes.

Comme elle avait, l'espace d'une heure, son fils avec elle, cela lui donnait du courage pour compter, minute après minute, les vingt-trois heures de chaque jour et de chaque nuit blanche ou d'un demi-sommeil entrecoupé de cauchemars.

Les lettres de l'Espagnol passèrent de la véhémence de la passion à la froideur des raisonnements ; et comme les maximes de la raison ne sont pas nombreuses, et que pourtant le consul ne les connaissait pas toutes, le temps passant, il ne lui envoyait même plus ses raisonnements. Delfina se plaignit sans manifester de l'humeur. Don Francisco lui répondit en invoquant sa position délicate et le risque de perdre son emploi à cause des insinuations de son inexorable épouse, et l'impossibilité où il se trouverait de subvenir à ses besoins dans la prison ou le couvent où ses parents voulaient l'enfermer.

Delfina ne répondit rien à de telles raisons, mais lui renvoya, au bout de son quatrième mois de prison, la mensualité que l'Espagnol lui envoyait par la nourrice.

Son amant, touché, la lui fit à nouveau parvenir, en l'accompagnant d'une lettre attendrie ; sans le moindre soupçon d'orgueil, pas même d'ironie, la détenue demanda au père de son fils de faire bénéficier l'enfant d'une générosité dont elle pouvait se passer, vu qu'elle disposait d'objets de valeur qu'elle ne jugeait pas utile de garder.

Elle commença à vendre pour vivre quelques souvenirs et des vêtements qu'elle ne comptait plus porter.

Une sœur de sa mère mourut alors dans le Alto Douro ; ses biens étaient estimés à quatre mille cruzados en gros. La moitié de cet héritage devait revenir à Delfina, et lui fut aussitôt remise grâce aux démarches d'Adelaide, qui pensa épargner ainsi à son ménage le soin de subvenir à ses besoins. Sans cette réaction égoïste, l'héritière aurait été volée par ses parents, ou privée de ses droits de succession sous quelque prétexte fondé sur le crime pour lequel elle attendait d'être jugée. Souvent la loi couvre les voleurs astucieux face aux malheureux imbéciles qui lui demandent de les protéger.

L'on devait faire quelque chose de Delfina. Ses parents ne voulaient pas la voir jugée, parce qu'elle ne pouvait l'être sans que son complice fût remis à la justice espagnole. Mais ils réfléchissaient aux moyens de la juger, de la condamner et de l'exécuter sans faire intervenir les lois.

L'hospice des orphelines de São Lazaro était en ce temps-là un repaire de tortionnaires. La croix de Notre Seigneur se dressait à chaque coin pour indiquer que c'était là le Golgotha. Les filles sans père que la Casa da Misericórdia y envoyait, étaient heureuses de recevoir le pain de la charité ; mais les recluses qu'on y faisait entrer de force y étaient étouffées, ou absorbaient l'air vital dans des accès de désespoir dont je connais un exemple que je raconterai bientôt, et que j'ai promis de raconter dans *La fille de l'Archidiacre*.

Une fois obtenu le permis d'y interner Delfina, sans la consulter au préalable, et prévenue la directrice de l'hospice dans un discours où l'odieuse vérité le disputaient à l'odieuse calomnie, la détenue fut sommée de se préparer à quitter la prison.

La pauvre femme se crut libre ; elle exulta et fêta cette nouvelle qui allait lui rendre son fils à toutes les heures du jour et de la nuit.

– Dieu veuille, dit la *Bergeronnette*, que vous ne regrettiez pas plus tard la prison ! Cela ne s'arrange pour personne, Madame. Quand l'on commence à être malheureuse, cela ne peut aller que plus mal.

– Je ne vais donc pas être libérée ? ! dit Delfina

– J'ai entendu dire que vous partiez pour un hospice où l'on ne vous laissera peut-être pas voir votre enfant.

Épouvantée par les horribles soupçons de la domestique, Delfina descendit au secrétariat de la prison où l'attendait, avec son mandat, le greffier qui l'avait arrêtée, et demanda où elle allait.

– À l'hospice de São Lazaro, dit le sbire, impassible.

– Et mon fils ?

– Il va rester où il est.

– Il ne viendra pas là-bas ?

– Qu'est-ce que j'en sais ! Vous me demandez, à moi, si votre fils viendra à l'hospice ! ? Ça dépend de la directrice de cette maison.

– Eh bien, je ne sors pas d'ici sans l'assurance que mon fils pourra pénétrer dans l'hospice.

– Il faut vous y faire, vous devez partir, rétorqua le sieur Crispim Caetano da Costa en prisant de plus belle pour calmer sa colère.

– C'est ce que nous verrons ! Il faudra me traîner dehors ! cria Delfina en s'asseyant sur un des deux bancs de châtaignier que l'auteur curieux peut voir dans le salon de la prison, pour la bonne raison que d'illustres condamnés s'y sont assis en 1829, avec leurs tuniques blanches, avant de monter à la potence.

Le greffier fixa la détenue obstinée de ses yeux brûlants de rage, et dit :

– Écoutez ! Je vais appeler deux soldats pour vous prendre par les bras et vous mettre dans la chaise à porteurs ! Trêve de plaisanteries ! Ce que madame Adelaide aurait dû faire, c'est vous faire juger et vous envoyer prendre l'air en Angola ! Vous serez ingrate jusqu'au bout ! On vous offre, par pitié, un hospice où il y a de fort nobles jeunes filles, et vous faites encore la fine bouche !...

La femme du geôlier, qui venait parfois rendre et visite à Delfina pour la reconforter, intervint avec ses larmes et ses arguments ; elle s'efforça de convaincre la malheureuse d'entrer dans cet hospice : c'était un moyen d'obtenir plus vite son pardon, et d'être encore heureuse une bonne partie de sa vie avec son fils. D'un autre côté, elle lui peignit les tristes suites que pourrait entraîner son obstination : Adelaide, exaspérée, intenterait un procès à son mari, l'obligeant ainsi à quitter le Portugal et à s'exiler en Espagne pour ne pas être arrêté et jugé avec elle.

Delfina écouta en silence les prudentes représentations de la femme du geôlier, et entra, soutenue presque par elle et son mari dans la chaise à porteurs, qui la conduisit à l'hospice de São Lazaro.

Delfina y resta incarcérée sept mois et quatorze jours, comme le confirme cette note, écrite en marge du registre des entrées :

Relâchée, et remise au greffier Crispim Caetano da Costa pour la faire entrer à l'hospice de São Lazaro, le 27 Juin 1819.

Delfina bondit de sa chaise à porteurs dans la cour de l'hospice, parce qu'elle avait vu son fils dans les bras de sa nourrice.

Elle le lui arracha, dans un accès de folie, et l'accabla de baisers, en l'embrassant avec une telle gloutonnerie qu'on aurait dit que l'enfant ne la reconnaissait plus ; il pleurait, épouvanté. La pauvre mère balbutiait, elle n'arrivait pas à produire des sons articulés, et elle sanglotait si fort que la directrice et la concierge apparaissaient déjà à la porte, pas du tout attendries, mais effarées de ce spectacle indécent sous les voûtes sacrées.

Le greffier Crispim qui avait autre chose à faire se joignit diaboliquement au groupe pitoyable, pour dire à Delfina de ne pas venir ici l'abreuver de jérémiades : elle scandalisait les dames de cet établissement, et lui faisait perdre son temps.

Delfina posa ses yeux hagards sur le goujat, mit son enfant dans les bras de sa nourrice, et demanda à Dieu la force de faire face à cette horrible épreuve. Dieu ne voulut pas l'entendre, ou l'entendit trop bien, parce qu'il lui ôta toute conscience.

L'on porta Delfina à l'intérieur, on l'installa sur un tabouret de bois, au-dessus duquel il y avait l'image de Jésus. Personne ne s'assit à ses côtés, personne n'offrit un appui à sa tête ballante. Du lampadaire suspendu au pied du retable de Jésus, tombait sur son visage un reflet rougeâtre, et ses larmes, comme cristallisées sur sa peau exsangue, réfléchissaient les lueurs du lampadaire.

Pas une seule voix charitable pour lui parler, pas une seule main de femme pour lui passer un mouchoir sur le visage !

Il y avait là, cependant quelques *saintes*, auxquelles on demandait à l'extérieur des prières pour les grandes calamités dont souffraient le royaume et les familles ; et, au-dessus de la tête de cette malheureuse, se dressait l'image du Seigneur des Miséricordes, avec lequel ces saintes tenaient des colloques qui les transportaient au point que, selon la concierge, il n'était pas rare que le Seigneur leur parlât dans un portugais courant, qu'en élevant leur âme, elles élevassent leur corps et restassent suspendues à deux coudées au-dessus du plancher.

La directrice s'appelait Dona Ana Quitéria da Chaga do Lado.

Chaga do Lado ! Quelle mystique poésie dans ce qualificatif ! Quelle prédestination que celle qui nous enchante dans la suave piété de ces noms si nobles dans la généalogie des martyres ! *La Plaie du Côté* !

La concierge qui avait détourné le visage pour ne pas infliger à ses yeux le scandaleux spectacle d'une mère donnant un baiser à l'enfant du crime... Oh !...

Quel nom pouvait-elle porter, la concierge ?

Celui d'Inocência ! *Innocence* ! Elle ne pouvait que porter celui-là, à moins de pouvoir s'appeler Pudicité ou Honnêteté.

En revenant à elle, Delfina vit les vieilles et quelques pensionnaires qui la dévisageaient autrement que les vieilles.

– Rejoignez votre chambre, Madame, dit sèchement la pieuse *Plaie du Côté*.

– Je ne m'en sens pas la force, Madame, murmura Delfina. Je vous demande, comme une aumône, de me laisser rester ici un tout petit peu.

– Vous feriez mieux d'aller vous reposer dans votre chambre, répondit la directrice, et ce qui serait le plus indiqué, ce serait d'aller au chœur prier et demander à Dieu de vous faire rentrer en vous-même, et accepter votre châtiment sur terre, pour ne pas avoir à penser à l'Enfer.

Delfina écarquilla ses yeux épouvantés, considéra ces trognes austères, et retomba en syncope, en s'exclamant :

– Mon pauvre fils, tu n'as plus de mère !

– Taisez-vous, femme ! cria la directrice, le visage convulsé par une dévote rage. Ne venez pas dire devant ces jeunes filles que vous avez des enfants.

Delfina n'entendait plus rien.

La directrice continua, en se tournant vers les jeunes filles qui étaient là :

– Allez-vous-en, Mesdemoiselles ! Je ne veux pas que vous entendiez les blasphèmes de cette pécheresse.

Et lentement, tristement, les pensionnaires sortirent, sauf une qui s'obstina à rester.

– Vous n'avez pas entendu ? dit la directrice.

– Si, Madame ; mais cette pauvre créature ne va pas rester seule.

– En quoi le sort de cette créature vous intéresse, Mademoiselle ?

– Il m'intéresse parce que j'ai un cœur et que je suis chrétienne.

– Ici, c'est moi qui commande ! Et si je vous donne, moi, l'ordre de sortir, c'est parce que cette femme n'est pas en grâce avec Dieu.

– C'est pour cette raison même, rétorqua la pensionnaire, qu'elle a encore plus droit à notre charité et à notre assistance, pour voir si nous arrivons ainsi à la faire rentrer dans la grâce de Dieu.

– Épargnez-moi vos commentaires, Dona Maria Pacheco ! hurla la vieille *Chaga do Lado*.

– Ce ne sont pas des commentaires, ce sont les devoirs de notre religion, Madame la Directrice. Si l'on ne professe pas dans cette maison la religion de Jésus-Christ, ouvrez-moi la porte, je veux m'en aller.

– Que vous vouliez vous en aller, pas besoin de me le dire ; mais vous partirez quand votre oncle le voudra. Je sais bien ce qu'est votre religion !... Nous serions bien avancées, si nous lisions toutes le même catéchisme...

– Le vôtre, là, Madame la Directrice, il ne fera pas monter grand monde au ciel ! Il ne manque ici que les bûchers de l'Inquisition.

– Taisez-vous ! brailla la vieille. Et faites attention, je vais vous dénoncer à monsieur le Directeur de la Misericórdia.

– Qu'ai-je à faire de ce que dira le Directeur de la Misericórdia ? Je suis ici à mes frais, et je ne jouis pas des faveurs de la Santa Casa ! C'est moi qui leur en fais une, en payant en bons cruzados nouveaux une mauvaise chambre et une mauvaise nourriture.

Revenue à elle, Delfina avait entendu la dernière partie de ce dialogue édifiant qui se tenait à la lumière de la lampe de Notre Seigneur dans une maison de charité pour jeunes filles pauvres, où l'on élevait également de jeunes filles riches.

C'était la nièce d'un fidalgo de Porto, et la fille d'un riche abbé, frère de ce fidalgo. Comme elle se laissait captiver par les mots doux d'un garçon de basse extrace, au point de songer au mariage, pour sauvegarder le blason de quelque souillure, l'oncle invita sournoisement sa

nièce à une promenade en carrosse, et s'arrêta à la porte de l'hospice, sous prétexte d'aller saluer la directrice. La jeune fille sans expérience y alla avec son oncle. À peine la porte s'ouvrit-elle, elle se sentit poussée de l'extérieur, et tirée à l'intérieur si vite, qu'elle n'eut même pas le temps de penser à résister.

Elle y resta dans une chambre bien meublée, avec assez de servantes pour être bien servie, et beaucoup de moyens. Cela ne l'empêchait pas d'avoir des mots avec la directrice, la sous-directrice, et la concierge, la fameuse Inocência qui, l'on ne sait si c'était sous son influence, lâchait des horreurs dont le Malin devait se régaler, en les entendant.

Après quelques années de réclusion, la jeune fille oublia son fidèle soupirant, parvint à partir pour Caldas. À Caldas, elle fut prise de nouvelles fièvres amoureuses, et se revancha de la réclusion à laquelle on l'avait contrainte durant les meilleures années de sa jeunesse. Elle ne retourna plus jamais à l'hospice, et ne chercha plus à savoir quelle opinion se faisaient d'elle les fidalgas de sa famille. Il y a peu de temps, elle vivait dans une ville du Minho, très aimée de ses enfants, et fort mal vue de la société qui émettait des doutes sur leur légitimité. Il est cependant de notoriété publique que cette même société applaudit l'oncle de Maria Pacheco, quand il l'enferma dans cet hospice pour l'empêcher d'épouser un homme dont elle aurait pu fort honorablement avoir des enfants légitimes.

La société est respectable et charmante dans ses singularités.

– Je vais vous donner le bras, Madame, et vous accompagner à votre chambre, dit Maria Pacheco à Delfina.

La directrice jeta un regard sur le retable de Jésus, comme pour dire : "Pardonnez-lui, Seigneur : elle ne sait pas ce qu'elle fait."

Delfina s'appuya au bras de la pensionnaire et entra dans sa cellule.

C'était un réduit obscur, dont la lumière était filtrée par une lucarne avec des barreaux, et un grillage par-dessus en fil de fer, ouverte dans un mur à une telle hauteur, que même se mettant sur la pointe des pieds, une grande femme, ne serait pas arrivée à l'atteindre.

Delfina en fut atterrée :

– Je vais manquer d'air ici, mon Dieu ! Je ne pourrai pas vivre vingt-quatre heures dans cette caverne, dit-elle.

– Bien des gens y ont vécu, dit la directrice. Ne peuvent pas vivre ici que les femmes qui sont abandonnées de Dieu.

– La grâce de Dieu ne se trouve que dans la souffrance et l'expiation, répliqua Delfina. Je place beaucoup d'espoir dans la bonté divine, Madame.

– Vous commencerez par vous repentir et vous conformer à sa divine volonté, rétorqua Dona Ana Quitéria da Chaga do lado.

– Je me conformerai à la volonté divine, balbutia Delfina à grand peine. L'on meurt ici... et je mourrai contente.

– Résignez-vous, Mademoiselle, dit Maria Pacheco. Il est possible de prier ici avec humanité. L'on m'a traînée ici, moi aussi, par les cheveux, et je vis, je veux vivre, parce que, si les larmes n'éteignent pas l'enfer, la force de la volonté, tôt ou tard, nous permet de venir à bout du despotisme et de l'infamie des bourreaux.

– Qu'est-ce que ce langage, Dona Maria Pacheco ?! hurla la directrice.

– Celui que vous m'avez entendu tenir à maintes reprises. Pourquoi faites-vous l'étonnée ? Je peux m'exprimer ainsi devant cette dame qui n'est pas une petite innocente que je puisse corrompre, comme vous dites que je corromps les jeunes filles.

– Je vous interdis de rester dans cette chambre, répondit la directrice en tremblant de rage.

– Allez-y, interdisez ! Appelez à votre secours l'assemblée de la Santa Casa. Criez *Aux Armes !* pour voir si le général va arriver avec la troupe ! Pour ce que j'en ai à faire, de vos interdictions ! Si mes manières vous déplaisent, ouvrez-moi la porte, je vous promets de ne pas me retourner.

– Je sais, je sais...

– Tant mieux, si vous le savez.

La *Plaie du Côté* sortit, et réunit les orphelines pour leur défendre d'entrer dans la chambre de Delfina, ou de s'entretenir avec elle en-dehors de la chambre sous peine de subir le châtement du *Tronc*, comme désobéissantes.

Le Tronc était un tombeau aux murs de granit sans air ni lumière, avec une paille sur une planche, et une trappe par où les pensionnaires punies recevaient du pain et de l'eau.

Une dame y est restée quelques jours, à qui je dois une partie de l'intrigue, pour avoir pris Delfina en pitié, placé une chaise sur une commode, et monté sur la chaise afin de pouvoir, avec des cisailles, couper des fils de fer, de sorte que la malheureuse eût une possibilité, par ce tout petit orifice, de voir son fils qui passait avec sa nourrice devant l'hospice, sur la carrière que l'on appelle aujourd'hui le jardin de São Lázaro.

Ce changement est intervenu quelques mois après les faits que nous relatons.

Une amitié étroite se noua entre Delfina et Maria Pacheco qui devinrent intimes. Mais celle-ci ne parvint jamais à dissiper les nuages sur le visage de la malheureuse, qui se languissait de son fils.

Sur Don Francisco, on ne l'entendit jamais dire un mot. Je présume qu'elle ne l'aimait pas, parce qu'elle ne pouvait l'aimer. Elle avait son amour maternel pour lui remplir le cœur, et le cœur assez noble pour se laisser mourir sous les coups de l'ingratitude. Ne me dites pas que les autres femmes sont faites d'une autre argile, parce que, même en tant que romancier, je n'admets pas les absurdités, et encore moins les impostures. Bien des gens pensent que les larmes d'une femme abandonnée sont le sérum sécrété par un cœur aimant. C'est autre chose ; c'est la blessure infligée par l'ingratitude qui saigne ; et le remords d'une confiance aveugle et outragée qui pleure. Au feu, qui consume ces larmes dans leur sein, il est normal que les fautes s'épurent et que la contrition donne de grandes vertus, de ces vertus qui tiennent à presque rien : il suffit d'oublier l'injure infligée par les mains mêmes qui ont couvert de fleurs l'abîme de la femme, avant de l'y précipiter.

Voici que reviennent les assommantes digressions ! C'est un vilain travers de la vieillesse !

Entre-temps, Don Francisco de la Cueva avait trouvé une astuce pour que ses lettres parvinssent entre les mains de Delfina. Tous les samedis, elle recevait un plateau avec deux coupelles de gelée, que ses parents lui envoyaient. La concierge, qui était l'innocence même, comme son nom l'indiquait, ne concevait aucun doute sur la provenance de ce cadeau, et l'envoyait à la pensionnaire sans l'examiner. Sous l'une des coupelles, il y avait une lettre de l'Espagnol.

Don Francisco ne put se servir que quelques semaines de cet artifice. Quand le pot-aux-roses fut découvert, on n'accepta plus cette gelée, et Delfina essuya de rudes représentations qui l'auraient plus affectée si Maria Pacheco n'avait toujours pris sa défense.

Des domestiques de l'hospice furent renvoyées parce qu'on les soupçonnait de recevoir de leurs parents achetés par l'Espagnol des lettres pour Delfina. Lorsqu'elle se vit congédiée, l'une d'entre elles dit à la pensionnaire d'écrire vite une lettre qu'elle irait remettre personnellement au consul. Delfina lui en confia quelques-unes, successivement écrites au fil des jours, qui portaient toutes sur son fils. Cette fille astucieuse les glissa sous ses bas ; mais la directrice, encore plus astucieuse, les lui fit retirer, trouva les papiers, la gratifia de quelques gifles, et la poussa rudement dehors.

Ces lettres furent lues en consistoire, et la vertueuse *Plaie du Côté* au vu des expressions amoureuses employées par la malheureuse pour s'adresser au père de son fils, affirma que le monde n'y survivrait pas longtemps, et que le règne de l'Antéchrist était à nos portes.

Tous les efforts suggérés par Maria Pacheco pour voir son fils, ou recevoir au moins des lettres de son père, s'étant avérés vains, Delfina perdit tout ressort.

Si jusque là, l'entrain de Maria Pacheco faisait affleurer sur son visage un semblant de gaieté et de résignation, en s'échinant à partir de ce moment à la faire rire, elle agaçait Delfina au point que celle-ci ne parvenait guère à cacher son chagrin.

Avec une tristesse que rien ne venait soulager, apparurent les premiers symptômes d'une maladie qui avait été prise à la légère : palpitations, douleurs internes, accès de toux, expectorations sanglantes, crises d'étouffement.

Le Dr Alão, le médecin de l'hospice, fut tout de suite appelé par Maria Pacheco ; mais, comme la directrice avait d'abord évoqué à sa façon le précédent de la malade, après avoir écouté l'exposé des malaises ressentis, il médita quelques secondes, avant de dire à Delfina :

– Revenez à la raison, Madame, et vous retrouverez la santé. Tout votre mal vient de l'esprit, et votre esprit est égaré. De la raison, de la raison, c'est ce qui va vous guérir.

– Mais, docteur, dit Maria Pacheco, si vous montriez la nécessité de faire prendre l'air à cette dame, peut-être se rétablirait-elle.

– Ce n'est pas d'air qu'elle a besoin ; de la raison, de la raison, comme je l'ai déjà dit. L'air achèverait de la rendre folle. Je ne puis vous en dire plus.

– Et si elle meurt ? ! lança la nièce du fidalgo, exaspérée.

– Si elle meurt ? ! fit le médecin en prenant un air facétieusement épouvanté. Si elle meurt, elle ressuscitera le jour du Jugement, si les Écritures ne mentent pas.

– Les Écritures, répondit hargneusement la Pacheco, sont une grande imposture dans la bouche de la directrice, et dans celle des médecins qui, pour de misérables miettes, prennent le parti du fort contre le faible.

– Chercheriez-vous à m'offenser, Dona Maria ? ! dit le docteur, froissé.

– Prenez ce que j'ai dit comme vous voudrez.

– Mais c'est que je vais me plaindre.

– Plaiguez-vous pour voir si vous arriverez à me faire expulser de cette maison.

– Expulser, non, mais il existe des châtiments dans cette maison.

– Je le sais, et les bourreaux sont des individus tels que vous et les membres de la confrérie dite de la *Santa Casa*, qui s'appelle *sainte*, pour la raison même que l'Inquisition était *sainte*, elle aussi quand elle grillait les corps sur terre, et envoyait l'âme des pécheurs griller en enfer !

– Et vous, répondit Alão en essuyant ses gouttes de sueur, si vous étiez née il y a cent ans, vous seriez allée les rejoindre pour bien plus de bonnes raisons que beaucoup d'autres qui ont dû le faire.

– C'est bien mon avis ; et c'est vous qui auriez été chargé d'allumer le bûcher !... Comme vous ne pouvez être un serviteur de l'Inquisition, vous êtes médecin dans cet hospice ; et les malheureuses qui crachent du sang parce qu'elles n'ont pas d'air, vous leur demandez d'être raisonnables... Cela revient au même.

Le Dr Alão s'en fut tout droit trouver la directrice, et lui rapporta, sur un ton déclamatoire, le savon que lui avait passé la fille de l'abbé. La Directrice se signa trois fois, en prétendant qu'elle allait s'évanouir. Mais le médecin exigeait qu'au lieu de s'évanouir, elle fit officiellement un rapport contre Maria Pacheco, qu'elle adresserait directeur de la Santa Casa, afin qu'il donnât l'ordre de l'enfermer dans le Tronc. Remise de son évanouissement imminent, la directrice dit que les pensionnaires ne pouvaient subir le châtimement du Tronc, juste être renvoyées parce qu'incorrigibles. Alão répondit qu'il fallait, en l'occurrence, renvoyer cette femme désinvolte, sinon, c'était lui qui donnerait sa démission. Dona Ana Quitéria da Chaga do Lado lui avoua alors, avec force sanglots et flatulences, que l'oncle de Dona Maria Pacheco offrait une mensualité quatre fois plus importante à cette institution, à condition que l'on supportât sa nièce. Qu'en plus, autant Diego Leite, le directeur, que João Pedro Gomes de Abreu, le secrétaire de la Santa Casa, manifestaient beaucoup de respect à l'oncle de la pensionnaire et que, comme elle s'en était plainte à plusieurs reprises, ils lui avaient répondu que la patience était l'ancre la plus sûre que l'on pût jeter au port du Ciel, qu'elle devait traiter la nièce du fidalgo avec tous les égards possibles. Cette patiente dame ajouta pour finir qu'elle avait eu l'intention, depuis longtemps, de demander pour lui, à monsieur le Directeur, une augmentation de ses émoluments, et qu'elle comptait bien y parvenir ; et qu'elle lui demandait donc à lui, le Dr Alão, de rester le médecin de cet établissement avec un salaire de cinquante mille cruzados.

Le docteur fut affligé par la dernière partie de ce discours et consentit à rester, car il jugeait que comme pour la directrice de l'établissement, la patience était pour lui l'ancre la plus sûre qu'on pût jeter au port du Ciel.

L'état de Delfina s'aggravait d'heure en heure.

Du jour où elle a vu son fils grâce au stratagème – qui valut à l'orpheline qui avait coupé les fils de fer un châtimement si sévère, elle n'a guère quitté son lit.

Suivant les conseils de Maria Pacheco, elle écrivit à ses oncles, en s'engageant à vivre dans le village où ils choisiraient de l'envoyer avec son fils, à ses propres frais. Ils ne lui répondirent pas.

Elle écrivit aussi à sa cousine Adelaide, en lui demandant de pardonner le tort qu'elle lui avait fait, confessant, avec un repentir sincère, son crime, et s'engageant à se rendre où on l'enverrait avec son fils.

Adelaide fit grand bruit de cette lettre qui lui offrait de bonnes raisons de se venger. Et le monde comprit qu'elle avait plus de raisons qu'il ne lui en fallait pour en tirer une vengeance encore plus cruelle.

"Elle a si peu de pudeur qu'elle avoue !" disaient les dames en famille.

Il s'agissait pourtant d'un malheur sans la moindre issue.

Don Francisco ne pouvait l'aider, ni même la reconforter en lui envoyant des lettres, ni en lui parlant de son fils. Il n'y avait pas d'heure où n'attendît avec inquiétude sa révocation ou le procès qui lui était intenté.

Il en était arrivé à concevoir l'idée abjecte de se réconcilier avec sa femme pour apaiser son inquiétude, et tramer secrètement sa vengeance, sous la forme d'un poison qu'il lui administrerait.

C'est dans ce dessein qu'il s'en fut en Espagne consulter je ne sais quelle race prédestinée de Locustes et de Borgias. Cette entreprise aurait pu être couronnée de succès, mais comme l'issue n'en offre aucune preuve, je m'abstiens d'avancer des hypothèses peu charitables, et par-dessus le marché superflues.

Ce que je sais, c'est qu'au bout de huit mois de réclusion, Delfina n'offrait pas le moindre espoir de rester en vie, ni de revenir à la raison, comme disait le docte Alão. Des chagrins sans fin, un dépérissement accéléré, le poumon craché par petits bouts, et des crises d'étouffement qui, malgré leur nombre, étaient incapables de détourner de son cœur le sang qui se déversait dans ses larmes, c'est à cela que se résume sa vie jusqu'à la fin de son douzième mois passé dans l'hospice.

Et l'on disait, entre-temps, dehors :

"Une malheureuse dame se meurt à l'hospice de São Lazaro, elle meurt parce qu'elle se languit du fils qu'on lui a arraché quand on l'a judiciairement internée "

Il y avait de l'humanité dans la voix qui disait cela ; mais autour de la personne qui donnait cette nouvelle, vingt autres s'élevaient pour dire en chœur :

"C'est bien fait. L'humanité doit être vengée. Il faut des exemples."

Sur ces vingt personnes tombées d'accord pour condamner à mort cette infortunée, l'une était une dame qui avait laissé mourir sa mère dans le dénuement, parce que son mari ne voulait pas d'une belle-mère ayant donné le jour à une fille illégitime qui avait hérité de son père et s'était, grâce à cet héritage, anoblie en se mariant.

Une autre était une femme adultère qui n'avait pas supporté que son mari manifestât sa compassion pour Delfina.

Une autre était une veuve qui détournait le patrimoine de ses filles, et le dilapidait en cadeaux qui rendaient supportable et doublement ridicule la décrépitude de ses vices.

Une autre était une ancienne bonne qui avait aidé son patron à faire mourir sa femme de chagrin, puis l'avait épousé sans que l'opinion publique s'en offusquât.

Une autre était une franciscaine qui avait demandé l'autorisation d'aller prendre l'air, et s'épanouissait admirablement dans l'atmosphère viciée des Marais Pontins de la débauche.

Une autre était une Brésilienne, arrivée depuis peu de Pernambuco sous couleur de venir se rétablir sous un climat tempéré, mais la véritable raison de son voyage en Europe, c'était qu'elle était accusée d'avoir fait main basse sur les bijoux d'un commerçant qui avait rendu l'âme quand elle s'occupait de sa maison et de l'éducation de ses filles mineures.

Une autre...

Imaginez ce que vous voudrez, vous serez sûrs de ne point vous tromper.

Là où vous trouverez vingt personnes réunies pour injurier publiquement l'infortune, vous trouverez vingt crimes qu'on a couverts. Du maillon du libertinage à celui du vol qualifié, remplissez la prison avec les fusils dont vous aurez besoin. Pas besoin pour cela de beaucoup d'imagination, ni de beaucoup d'astuce.

Le docteur Alão se rendit un jour à la cellule de Delfina, puis s'en alla trouver la directrice et lui dit :

– Votre pensionnaire n'a pas trois jours à vivre. Administrez-lui les sacrements, il est grand temps.

Maria Pacheco se chargea de dire à Delfina qu'elle risquait de mourir.

La malade écouta les explications embarrassées de sa délicate amie, et répondit :

– Vous n'aviez pas besoin de me le dire, mon amie. Je suis prête à accueillir mon confesseur ; mais ne me sera-t-il pas permis de me confesser dehors, et de recevoir les sacrements dans un endroit où je pourrai voir le ciel et faire mes adieux à mon fils ?

Maria alla faire cette commission à la directrice.

Celle-ci lui expliqua que cela ne dépendait pas d'elle de laisser sortir la malade, mais qu'elle lui ouvrirait bien volontiers la porte.

Là-dessus elle mit la main sur son cœur et leva les yeux vers le toit, faite de ciel, qui est habitué à servir sans broncher de témoin à bien des invocations blasphématoires et sacrilèges.

Maria Pacheco sortit en murmurant :

– Bande d'hypocrites !

– Que dites-vous, Mademoiselle ? cria la *Plaie du Côté*.

Maria revint sur ses pas, et du seuil de la porte, elle lança, d'une voix vibrante et sonore :

– Bande d'hypocrites ! C'est ça que j'ai dit.

– C'est pour moi que vous le dites ? répondit la directrice.

– Oui, Madame.

– Vous êtes très mal élevée Dona Maria Pacheco !

– Mais je ne trafique pas de la religion, Madame Ana Quitéria.

– Pensez à ce que vous dites, et n'oubliez pas à qui vous parlez ! hurla la directrice, froissée qu'on ne lui donnât pas du *Dona*.

– Je sais que c'est à vous que je parle, Madame Ana Quitéria, qui avant d'être Dona Ana da Chaga do Lado, étiez mademoiselle Aninhas, fille de madame Rosa, confiseuse à Cima-de-Vila.

La directrice s'assit parce qu'elle sentait ses genoux se dérober sous elle, qu'elle avait du mal à respirer et qu'elle suait.

Maria sortit avec la majesté d'une reine, et ravie de sa vengeance, comme quelqu'un qui a réglé ses comptes avec un ennemi et sa conscience.

Race des femmes nobles et orgueilleuses, ne t'éteins jamais, que l'humanité puisse admirer en elle ce que le divin génie du Créateur lui a donné de meilleur.

Maria revint dans la chambre de la mourante et lui dit :

– On ne t'autorise pas à sortir. Tu dois boire ton calice jusqu'à la lie.

– Je le boirai.

Maria pleura et fit venir son oncle.

Le fidalgo se mit aussitôt en route ; elle lui parla de l'état de son amie, et le pressa d'aller supplier ses parents de la laisser mourir à l'air libre et faire ses adieux à son fils.

Le vieillard s'en fut à Vila Nova. Il demanda, et obtint, à force d'insister, que Delfina pût sortir de l'hospice et trouver un abri dans une maison de Caudal appartenant à ses parents.

C'était la maison où elle était née, à l'époque où son père et sa mère, alors riches et plus qu'à l'aise, allaient y passer l'été.

Le fidalgo revint avec l'autorisation du juge d'application des peines, avec l'accord d'Adelaide.

Maria annonça la nouvelle à son amie. Delfina sauta de son lit, en criant :

– De l'air ! De l'air ! Mon Dieu ! Je vais voir mon fils !...

Et elle se jeta dans les bras de Maria.

La voyant debout et transportée, la directrice glissa à l'oreille de la sous-directrice :

– Regardez comme elle a repris des forces ! Cette coquine nous a menées par le bout du nez avec sa maladie. Ce qu'elle voulait, c'était sortir.

À cet instant, la malheureuse était évanouie. Le médecin, qui passait par hasard, lui prit le pouls.

– Le moment est venu de lui donner les sacrements, dit-il.

Maria demanda à Delfina si elle voulait recevoir le viatique avant de partir. Delfina répondit que oui.

Elle reçut les sacrements, après avoir demandé pardon pour le scandale qu'elle avait eu le malheur de provoquer dans cette maison. Beaucoup de jeunes filles pleuraient.

Maria Pacheco fixa les yeux sur le visage de la directrice, et murmura :

– Pas la moindre larme ! Cette femme a un cœur de pierre !

La *Plaie du Côté* ne fit aucune remarque. Elle dit qu'elle allait prier Dieu de rendre la santé à la malade, ou d'accorder la gloire éternelle à son âme.

Et elle s'en fut dans sa cellule préparer la note correspondant au dernier mois que Delfina avait passé à l'hospice et manger quelques bouts de pain trempés dans le bouillon d'une marmite ; c'étaient les cilices dont la dévote se ceignait les reins à onze heures du matin, pour éviter toute défaillance.

Quand Delfina eut reçu les sacrements, une voiture s'arrêta devant la porte. C'était celle de l'oncle de Dona Maria Pacheco.

Quelques instants avant, Maria avait envoyé au consul un billet, où elle disait : "Delfina va sortir. Envoyez l'enfant l'attendre sur le pont."

En embrassant la pénitente pour la dernière fois, Maria, la forte femme, eut un moment de faiblesse.

– Je ne te verrai plus, pauvre martyre ! s'écria-t-elle avant de s'évanouir.

Delfina fut portée jusqu'à la voiture.

– Que les chevaux marchent très lentement, dit le docteur Alão.

Et la voiture s'ébranla, au pas, comme à un enterrement.

Delfina ne put supporter la lumière du soleil. C'était un jour de juillet. Elle se protégea les yeux avec son mouchoir trempé de larmes, et fit glisser les rideaux des fenêtres.

À l'entrée du pont, elle les ouvrit, et vit la nourrice assise avec son enfant sur les genoux. Elle fit arrêter la voiture en poussant un cri strident, que le cocher prit pour le dernier que la mort lui arrachait.

La nourrice s'approcha de la portière, et Delfina se pencha pour toucher son fils.

– Comme tu es beau ! s'écria-t-elle. Comme tu es beau maintenant que je te quitte, mon petit ange chéri !

L'enfant la fixait, stupéfait, et levait ses petites mains vers son visage où sa mère déposait le feu de ses lèvres fébriles.

– Tu me reconnais, Francisco ? disait-elle en essuyant les larmes qui brouillaient son regard. Tu reconnais ta mère ?

Les yeux de l'enfant allaient de sa nourrice à sa mère.

Et la nourrice dit à l'enfant :

– Tu as oublié, mon petit, ce que t'a dit ton papa ?

– Que t'a-t-il dit ? cria Delfina.

– Que j'embrasse ma maman très fort, balbutia l'enfant.

Delfina l'embrassa dans un transport délirant, puis le repoussa violemment en disant d'une voix convulsive :

– Je suis en train de te tuer, mon fils ! Je porte la mort dans ma gorge ! J'ai l'impression que tu es déjà brûlant, que c'est ma fièvre. Prenez-le, prenez-le, Madame... Éloignez-vous vite de moi, avec lui... J'ai besoin d'avoir quelqu'un qui me pleure plus tard... Fuyez, fuyez, Madame. Dites au père de cet ange de toujours l'aimer, j'ai tellement souffert... Dites-lui de ne plus me plaindre à partir de maintenant... Adieu !... Un autre baiser, le dernier, mon fils... et adieu jusqu'au Ciel.

La nourrice s'éloigna, elle arrivait à peine à respirer, tant elle sanglotait.

Et la voiture se remit lentement en marche.

Delfina pencha encore sa tête, hors de la portière, et vit son fils dans les bras de sa nourrice.

Elle agita son mouchoir et l'enfant ouvrit et referma sa petite main aussi longtemps qu'il aperçut la voiture.

Au bout du pont, il y avait un serviteur des oncles de Delfina, qui devait guider le cocher.

Les chevaux gravirent la côte de Vila Nova. La maison qu'ils devaient atteindre se trouvait tout en haut.

– Arrêtez-vous, dit le guide.

Le cocher mit pied à terre et demanda une chaise pour que la malade pût y poser le pied ; puis il alla ouvrir la portière.

Il s'aperçut que la dame était affalée à un angle du dossier de la voiture.
– Madame, cria-t-il, et il osa toucher ses mains. – Elle ne répond pas, dit-il en se tournant vers le domestique. – J'ai l'impression qu'elle est évanouie... Mais ses mains sont de plus en plus froides !...

À ce moment-là, un homme s'approcha de la voiture, hors d'haleine, tira vers lui le corps de Delfina, et l'appela, d'une voix déchirante.

C'était Don Francisco de la Cueva.

Delfina ne répondit pas.

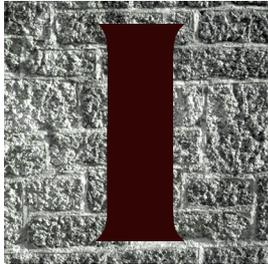
L'on n'entend pas d'ici les réponses de l'éternité.

Quand il m'arrive de serrer la main du fils de Delfina, j'ai envie de lui dire :

– Sauriez-vous par hasard l'histoire de votre mère ?

*

XXXII



L FAUT RASER TOUT CELA COMPLETEMENT. Ce sont les mots qu'a prononcés Sa Majesté Dom Pedro V en sortant de la prison de la Relação, la première fois qu'il l'a visitée.

Qu'avait vu le roi ? Tout, les misères extrêmes que n'ont jamais vues les monarques. Si un roi du Portugal est un jour entré dans ces cachots, les chroniques ne le disent pas. Pedro V a été le premier roi qui ait regardé en face le visage le plus repoussant et le plus gangrené de l'humanité. Il paraît qu'il raffolait des spectacles horribles. Il contemplait sereinement l'agonie des cholériques. Le visage d'un moribond donne une image des splendeurs que l'on entrevoit à l'aube de l'éternité ; sur la mine patibulaire du parricide, l'on a le sentiment de voir sculptées les contorsions d'une âme à l'agonie.

Ce n'est pas la curiosité artistique, ni le goût des sensations fortes, qui conduisirent le roi entre ces murs ceinturés de fer et plombés. C'est la conviction qu'il y trouverait des hommes plus maltraités que les fauves qu'on met en cage et qu'on nourrit grassement, bien qu'ils aient dévoré des tribus entières dans leurs savanes.

Le roi avait mis inopinément pied à terre devant la porte de la prison. Le geôlier était un sous-lieutenant de vétérans, qui, du coup, perdit tout son esprit militaire et toute contenance martiale. Comme je me trouvais dans le bureau, j'ai observé l'effroi du vieux soldat du Roussillon, lequel, serait, s'il eût su lire, mort général de brigade, et qui, pour être sergent à quarante ans, apprit à écrire son nom avec une calligraphie on ne peut plus fantaisiste.

L'on pouvait imaginer qu'à l'arrivée du monarque, le sieur Nascimento (il se trouve en présence du Roi des rois) serait descendu dans la cour pour le recevoir. Il l'aurait fait si on lui avait laissé le loisir de penser, et si on l'avait prévenu quinze jours avant. Il attendit le roi dans son bureau et, à la question : "Qui est le geôlier ?", il répondit :

– Vous saurez, Votre Majesté, que c'est moi, faute d'hommes.

Dom Pedro le regarda de haut en bas, et dit :

– Conduisez-moi aux cachots.

Les portes des cachots s'ouvrirent. Si le geôlier avait voulu être moins civil, il eût descendu les marches devant pour ouvrir le chemin dans ces escaliers abrupts, et l'obscurité presque complète de cette enceinte, au roi qui en mesurait la profondeur. Mais le vieillard, étourdi, tendit les mains et courba l'échine, comme pour laisser au prince l'honneur d'y pénétrer. Sa Majesté descendit rapidement, comme s'il foulait les tapis des escaliers de marbre des palais royaux. À son arrivée, certains détenus furent pétrifiés, d'autres s'agenouillèrent, d'autres enfin demandaient en criant qu'on les relâchât. Sur le visage franc du souverain, transparaisait une compassion inspirée par ce spectacle si atrocement nécessaire aux relations des hommes entre eux, du fils de Dieu avec ses frères. Il passa du premier cachot

aux autres, accueilli dans tous, à l'ouverture des portes, par l'haleine pestilentielle de la respiration et de la saleté de centaines de prisonniers.

Il se rendit dans la cellule des femmes, dont l'une pria Notre Père les mains jointes, tandis qu'une autre disait au roi :

– Faites-moi libérer, Majesté, on ne m'y reprendra pas.

Le roi sourit et se dégagea à grand peine de la femme qui lui embrassait les jambes.

Puis il entra dans la cellule du second étage : dans l'une d'elles, tous les hommes tombèrent brusquement à genoux, sur l'ordre de Mendes, le parricide. Le roi dit à l'un des gardiens de la prison :

– Dites à ces hommes de m'accueillir debout.

Il passa entre leurs rangs, et, comme on lui présentait, avec insistance, les requêtes de beaucoup d'entre eux, il dit :

– Envoyez-les moi à la Cour. Je ferai ce que je pourrai.

Il monta dans les cellules collectives, et apparut sur le seuil de chacune, demandant à chaque personne quel était son crime :

– La fausse monnaie.

Au cinquième prisonnier pour fausse monnaie, il sourit à monsieur Tiago Horta, et lui glissa discrètement quelques mots à l'oreille.

Un jeune orfèvre, que l'on accusait de vol, répondit sincèrement :

– Je suis en prison pour vol.

– Vous avez commencé très tôt, dit le monarque.

Je sortis de ma cellule pour saluer le roi à l'entrée.

Monsieur Tiago Horta prononça mon nom et Sa Majesté fit un geste de surprise.

– Je ne m'attendais pas à vous trouver ici !

Ce geste fut suivi d'un autre exprimant la réflexion, puis un acquiescement intérieur : il avait retrouvé dans ses souvenirs la raison de mon incarcération.

– Depuis quand êtes-vous ici ? demanda-t-il.

– Deux mois et demi.

– Écrivez-vous pour vous distraire ?

– Je n'essaie pas vraiment de me distraire.

– Vous avez raison : cet endroit n'est pas fait pour les travaux de l'esprit. Il doit y avoir ici beaucoup de tapage.

– Je crois que ce sont les premières quinze minutes de silence dans cet établissement, c'est vous qui les offrez, Votre Majesté.

Le roi fit quelques pas dans ma cellule et remarqua tout de suite un livre ouvert : c'était un Plutarque, la *Vie des Hommes Illustres*.

Il me fixa et dit :

– Je serais heureux de vous voir bientôt en liberté.

– Il n'y en a plus pour longtemps, dit le Ministre des Travaux Publics.

– Cela ne fait que commencer, répondis-je.

Sa Majesté me regarda avec une évidente commisération, jeta un coup d'œil aux voûtes, et sortit en répétant :

– Je serais heureux de vous voir bientôt en liberté.

Sa Majesté passa dans l'infirmerie des prisonniers, puis dans celle des prisonnières.

À l'extrémité de cette dernière, il y a une porte qui donne dans la cellule d'une dame qui y était incarcérée.

– Qu'y a-t-il, là ?

– Vous saurez, Votre Majesté, que c'est la chambre de Dona ***.

Le roi entra, et l'on fit venir la dame du couloir où on la laissait travailler.

Dom Pedro V salua la détenue, et lui demanda la durée de sa peine. Il remarqua un garçon auquel il passa la main sur les cheveux en lui demandant son nom et son âge. La mère répondit pour l'enfant, et le roi considéra un moment cette malheureuse. À côté du monarque ému, il y avait monsieur le Marquis de Loulé, qui songeait peut-être qu'il devait se rendre à un banquet au palais de l'une des sœurs de la détenue.

Sa majesté sortit, et, en descendant les escaliers, il prononça les mots par lesquels s'ouvre ce chapitre : IL FAUT COMPLÈTEMENT RASER TOUT CELA.

Quelques mois après, Sa Majesté revint dans ma cellule. Je craignais d'être mal vu du monarque, à cause d'une lettre imprudente que j'ai fait imprimer dans les journaux. Cela ne m'est pas agréable d'en évoquer la raison. L'on avait dit que j'avais reçu deux mille réis du souverain. Mes amis me demandaient si je les avais reçus, et ils semblaient absolument convaincus que je leur donnais le change, en leur répondant que non. J'ai pensé que cette rumeur était née à Porto, et je l'ai prise comme toutes les calomnies dont on m'accable ici, et que j'écrase sous la semelle de mes souliers. Mais quand un respectable gentilhomme, qui est de mes amis, António Joaquim Xavier Pacheco, m'assura qu'il avait vu une lettre de Lisbonne, disant que monsieur le Comte da Ponte allait m'envoyer deux mille réis sur l'ordre du roi, je m'empressai de démentir cette calomnie, ou de démentir l'aumône, sans autre vanité que celle du travail, qui se suffit à lui-même.

Je me devais d'écrire cette lettre. Ce sont les expressions qui laissaient transparaître à tort un orgueil irréfléchi. Le roi qui, entre autres vertus, se recommandait par une délicatesse qui les relève toutes, n'avait certainement pas envoyé une aumône à un homme qui possédait le courage aisé de se donner la mort, plutôt que l'affligeante faiblesse de la solliciter.

Or je savais qu'aucun article de certains journaux n'échappait à Sa Majesté, que ma lettre avait été publiée dans plusieurs, et glorifiée dans d'autres qui en exaltaient la fierté.

Cela m'avait inspiré la crainte d'avoir entamé la bienveillance que le roi avait montrée à mon égard.

Je m'étais trompé. Dom Pedro V était un ange, je ne lui donnerai pas d'autre nom.

Voici ce qu'il m'a dit :

– Vous êtes encore ici ?

– Et je resterai attaché par des chaînes en or à ces barreaux de fer.

Il réfléchit un moment, et regarda deux personnes qui se trouvaient avec moi.

Puis il me dit ce dont j'ai déjà parlé à propos du détenu José Bernardino, avec une telle apparence de bonté que, si je n'avais pas été un prisonnier, je n'aurais pas eu honte de plier le genou, pour lui baiser la main.

Ma librairie était cachée par un paravent vitré, à travers lequel Sa Majesté considéra mes livres, en notant, avec un geste amusé, qu'elle était assez fournie pour un détenu. Je dis à Sa Majesté qu'il n'y avait là qu'un *grand nombre de bagatelles*.

– Voilà une bien méchante cellule, dit le roi, en examinant le papier qui se décollait des murs en formant des rouleaux, qui donnaient un étrange ensemble d'entrelacs et de corniches.

– Elle est vivable, répondis-je. Le Duc de Terceira y a vécu et...

Je m'interrompis, préférant garder le silence et ne pas évoquer le massacre de 1829.

– Vous devez être arrivé au bout de vos épreuves ? dit Sa Majesté.

– Je vais être jugé en octobre.

Le roi sortit, courut à nouveau aux infirmeries, et revint sur ses pas à l'ouverture de la porte de la prison où se trouvait la mère de l'enfant, qui tenait le général Caula par la main.

Le roi prit à part l'Infant Dom João, pour lui donner la raison évidente pour laquelle il ne devait pas entrer dans la cellule où, en s'exposant à la simple curiosité de qui que ce fût, cette dame eût ajouté une humiliation inutile à son irrémédiable infortune. Le roi constitutionnel ne pouvait répéter les paroles de Jésus de Nazareth.

En sortant de la prison pour la deuxième fois, sa Majesté dit :

– TOUJOURS LA MÊME MISÈRE !



XXXIII



ALHEUREUX PORTUGAL QUI N'A PAS DE MINISTRE ! s'écrie monsieur Aires de Gouveia, accablé de douleur, et le cœur levé par le dégoût que lui ont inspiré nos prisons, et particulièrement celle de la Relação de Porto.

C'est normal qu'il ait été pris de nausée, et qu'il en ait été accablé ; mais, s'il s'était moins laissé aller à ses humeurs poétiques, ce monsieur serait reparti de cette prison moins éprouvé par les nausées et les douleurs que lui donnait une imagination tout à fait débridée.

Cet écrivain aussi fécond que touffu a raconté aux citoyens de ce pays une horrible anecdote à propos de la Relação. J'aimerais la rapporter textuellement pour vous permettre, cher lecteur, de savourer ce florilège d'expressions lusitaniennes qui, passées et débroussaillées à mon filtre sans façon, en sortiraient fades et insipides. Mais soucieux de ne pas épaissir cet ouvrage, je m'en tiendrai à l'essentiel. Ce professeur raconte que *les prisonniers s'affrontent dans d'horribles combats où ils se poignent, et même se tuent, sans que les gardiens se hasardent à descendre dans ces antres. L'on ouvre alors les trappes, et un ou deux sacs de chaux sont vidés d'un coup ; celle-ci, en tombant sur le sol, fait lever des nuages suffocants, qui terrassent les prisonniers.*

Voici comme l'on découpe les bandeaux d'une poésie horriblement crépue.

Il est arrivé, il y a bien des années, que l'on calmât les détenus en déversant de la chaux, un fait unique, qui ne s'est jamais reproduit. L'on a même éprouvé rarement le besoin de faire entrer des soldats dans les cachots pour calmer des émeutiers. Et l'on ne relève aucun homicide au cours d'une rixe. Les détenus agressifs sont transférés dans d'autres cachots, quand ils restent sourds aux admonestations des autorités. J'ai passé ici un année entière, sans être autrement dérangé. Quand il soupçonnait des prisonniers de vouloir en venir aux mains, le procureur royal prévenait les désordres en les séparant.

Le geôlier ne dépouille pas les prisonniers au gré de ses caprices, avec la complicité du juge de la prison, comme l'assure monsieur Aires. Le prisonnier use, quand il l'entend, de son droit de présenter des doléances et, tous les mois, les autorités passent dans les cellules pour les entendre ; je crois que l'on n'a jamais accusé ces juges d'avoir dépouillé d'autres prisonniers, ni les geôliers de le leur avoir permis. J'ai noté une seule fois qu'un détenu faisait vendre sa veste pour payer son entrée ; mais le geôlier était un fonctionnaire intérimaire qui, pressentant son renvoi, n'a voulu laisser passer aucune infamie durant son administration. J'ai connu deux gardiens qui donnaient leurs vêtements usés aux prisonniers indigents, et renonçaient à leurs émoluments, s'ils ne les leur payaient pas d'eux-mêmes.

Les geôliers ne gagnent pas *cent réis* par jour, comme l'affirme monsieur Aires. Leur salaire et leurs émoluments se montent au minimum à six cent mille réis, et, après quelques années, à neuf cent mille.

Cet écrivain fut épouvanté de trouver, un dimanche de Pâques, les prisonniers *en train de manger, de boire, et de faire la bringue, quand, dehors, tout était paix, cantiques dans les temples, amour dans les familles, et prières à Dieu.*

C'est joli, quand l'on met cela en strophes ; mais, dans un livre sur la réforme des prisons, c'est d'une bizarre poésie.

À l'extérieur de la prison, le jour de Pâques est un jour où le vin coule à flots, et les estomacs se gavent à en crever. Les détenus mangeaient, buvaient et faisaient la bringue, parce qu'ils n'avaient pas d'autre moyen de célébrer ce jour. *Ce vacarme satanique, plein de blasphèmes, de jurons, et de gros mots* que ce monsieur a entendus, ce sont des histoires. S'ils mangeaient, ils ne blasphémaient pas ; ils s'amusaient, ils ne juraient pas ; s'ils s'amusaient, ils ne disaient pas de gros mots. Il semble même, à en croire ce monsieur, que les hommes s'aimaient ce jour-là les uns les autres, parce qu'ils *s'embrassaient, gesticulaient* et faisaient *des cabrioles*.

Voici ce qu'il raconte :

"Ma présence suscitait des quolibets à mon encontre ; l'un me demandait l'aumône, l'autre se détachait de son groupe pour venir me regarder de haut en bas."

Quel miracle ! Monsieur Aires est vraiment un homme qui mérite qu'on le regarde de haut en bas, et le prisonnier éprouve alors le sentiment du beau et de l'admirable.

Il est dommage que les autorités, prévenues de l'arrivée de cet hôte illustre, n'aient pas imposé la diète aux prisonniers et à leur famille ce jour-là, et ne les aient pas priés de chanter au temple des cantiques, et de prier ensemble, comme l'on fait ici, à l'extérieur.

S'agissant des quolibets essayés par ce monsieur, il y a là une touche noire dans un tableau fantaisiste. Les prisonniers sont si humbles qu'ils se mettent en rangs à l'arrivée d'un étranger. Je suis entré plusieurs fois dans les cellules, et j'ai admiré la réserve et le sérieux d'hommes qui n'avaient pour moi que la déférence de ceux qui éprouvent de la compassion pour notre infortune.

Il y avait *José do Telhado au milieu de cette foule... C'est un pandémonium, un enfer !* s'écrie ce Monsieur qui s'épouvante d'une chose fort naturelle. Où ce réformateur voudrait-il que se trouvât José do Telhado ? En train de lire la Bible, et de chanter des cantiques au temple. Les poètes réformateurs sont comme les rois philosophes de Voltaire.

Monsieur Aires veut que l'on déplace la prison, et qu'on en construise une autre dans les faubourgs de Porto. Il suggère de vendre le monastère des sœurs bénédictines, au mur duquel s'appuie son palais, qui sera bien en vue, une fois le mur abattu. Le principal argument qu'il avance, *c'est qu'en se dressant au milieu des activités industrielles du peuple, à côté de demeures toutes honnêtes et paisibles, elles ne cesseront d'altérer la conscience publique en leur suggérant l'idée du crime.*

Et il ajoute :

L'on n'y gagne rien. Vous pensez intimider en étalant sous les regards cette imposante prison, et vous obtenez pour tout résultat que vous avez réveillé l'idée du délit, constamment troublé la tranquillité de la société, si bénéfique pour son évolution.

Que les Allemands s'efforcent d'entendre ces balivernes ; mais il est toujours bon de *ne pas troubler sans cesse la conscience du public en lui inspirant l'idée du crime*, à supposer que le crime soit un appât, et la prison un paysage engageant. Il vaut mieux entendre cela qu'être sourd !

Sur l'endroit où il faudrait la construire, monsieur Aires est d'avis que le mur de la prison *soit élevé comme une muraille infranchissable des remparts de la Cité, émergeant à peine, vue de l'extérieur, avec de larges tranchées, afin que la prison puisse se transformer au besoin en un château inexpugnable et devenir la première ligne de défense de la Cité.*

À la bonne heure ! L'on retiendra, à l'intérieur de ces murailles, un séminaire de patriotes, une légion de braves ! Par la première fissure ouverte par une grenade dans ce bastion, les détenus jailliraient pour se lancer sur les agresseurs, et reviendraient chargés de trophées.

Quand sa poésie abordait des sujets plus modestes, monsieur Aires a exposé son projet de réunir un cercle de bardes, et choisi comme endroit le couvent de la Serra, pour se trouver plus près du Ciel, d'où descendent nos inspirations. Toutes ses idées fleurissent, et ce depuis bien des années, dans une serre où n'entre pas l'air ordinaire qui donne des forces au reste de l'humanité.

Je vais vous dire à présent comment se présente actuellement la prison, réformée après l'inspection de monsieur Camilo Ameliano da Silva e Sousa, procureur du roi.

Le service, dans les cellules, a cessé de se faire par des trappes. Il y a des portes qui donnent sur la cour intérieure, où les prisonniers viennent chercher leur nourriture, et les familles des prisonniers entrent à l'heure des visites. C'en est fini des grilles qui donnent sur la rue, après la réforme interne.

Les détenus qui ont un métier travaillent et vivent ensemble comme dans un vaste atelier où l'on effectuerait des tâches dont la nature est la plus proche. Les ouvriers en sparterie sont rassemblés dans un même local ; les tailleurs et les cordonniers travaillent à part ; les menuisiers ont leur établi dans chaque prison. Les détenus qui entrent sans métier apprennent à tresser des chapeaux, à fabriquer des brosses, et d'autres métiers qui exigent un apprentissage moins difficile.

Les couchettes ont été ou vont être modifiées, suivant les principes d'une meilleure hygiène, qui ne sera jamais telle qu'il le faudrait, parce que la ventilation de cet édifice est mauvaise et qu'on ne peut y remédier.

Les prisonniers nécessiteux reçoivent des vêtements du procureur du roi ou de la Misericórdia. La propreté corporelle exige des réformes de fond, que les autorités administratives ne peuvent à elles seules garantir. En tout cas, si les détenus ne se lavent pas, c'est qu'en dehors de la prison, ils aimaient rester sales. On a de l'eau en abondance ; quelques cuves sont mises à la disposition des prisonniers.

L'on doit au procureur du roi d'avoir pris l'initiative de mesures, sinon parfaites, du moins aussi bonnes qu'elles pouvaient l'être compte tenu des lieux et des moyens. Pour celles qui touchent la sécurité, l'autorité mérite qu'on lui rende justice, au moins pour l'excessive quantité de fer dont elle a fait entourer les portes et donner une triple épaisseur aux fenêtres. Dans des couloirs inoccupés, l'on va construire des cellules individuelles pour les prisonnières qui voudraient se les payer. Le cachot reste l'emplacement réservé à toutes les autres. Il y a quelques jours, j'ai vu, au Secrétariat de la Relação, une femme accusée d'avoir empoisonné et tué son mari : elle demandait en pleurant qu'on la sortît du cachot ou qu'on la fit exécuter. Le geôlier ne pouvait même pas lui rendre le service de la tuer. La criminelle est condamnée à la peine capitale*. Cette sentence est une supercherie pour les criminels qui souhaitent mourir. La malheureuse va agoniser quelques années dans des cachots, et puis on la conduira dans sa sépulture africaine.

Tant de cris contre la peine de mort ! À quels espoirs s'accroche la vie de cette femme ? Qui s'efforce de la corriger et de la réhabiliter par le remords ? Où trouvera-t-elle le prêtre qui allumera en elle le feu du remords purificateur, et dépurera quelque portion de son âme que la société rejette et que le Dieu de Miséricorde reçoit en son sein.

La peine de mort serait définitivement supprimée, si l'on épargnait la vie des condamnés en leur laissant l'espoir de se libérer de leur peine par l'expiation, ou de la justice éternelle par leurs remords, si celle des hommes se montrait inexorable.

CONCLUSION

Cette conclusion n'apparaît que dans la première édition. Elle a été supprimée dans les suivantes. (NDE)

C'est la fin de ces MÉMOIRES.

Elles souffrent d'une importante lacune. J'aurais dû dire la raison pour laquelle je suis resté en prison un an et seize jours. Je ne l'ai pas dite, et je ne la dis pas, parce qu'en vérité je ne la connais pas encore.



* La peine 'capitale' est le plus souvent commuée en perpétuité ou bague. (NdT)

Culs-de-lampes :
modillons du Pont Neuf
sculptures de stalles à la Chaise Dieu
terre cuite de façade à Montrouge

photo jhrobert



René Biberfeld – 2012